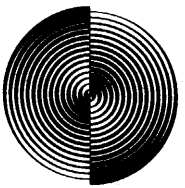


éditions opta

24 rue de mogador 75009 paris

AVANT-PROPOS

Entre 1953 et 1959, la première édition du magazine Galaxie *présentait au public français, qui la découvrait à peine, la S.F. Des romans et des nouvelles qui provoquèrent l'enthousiasme ou la terreur, l'émerveillement ou la stupeur.*

En fait, c'était la S.F. moderne, née avec l'âge atomique, qui arrivait comme un raz de marée intellectuel sur un pays qui commençait seulement à se familiariser avec la poésie d'un Bradbury ou les épopées spatiales d'un Hamilton.

En quelques mois, un noyau de fanatiques s'est formé autour des noms de Clifford Simak, Théodore Sturgeon, Robert Shekley et autres Damon Knight. Chaque livraison, sous les merveilleuses couvertures de Rmsh ou de Don Hunter, contenait une ample ration de saine folie, de lyriques élucubrations, de poésie et de satire.

Oh !... nul ne songeait à faire la fine bouche devant les traductions maladroites, très souvent mutilées, que les critiques peuvent maintenant fustiger à loisir.

Les spécialistes considèrent que la S.F. d'aujourd'hui a véritablement commencé avec le Magazine of Fantasy *et* Galaxy. *Mais combien de lecteurs, parmi le public d'aujourd'hui, de plus en plus vaste, ont-ils eu la primeur de ces nouvelles ? Et combien de textes restés inédits parce que jugés trop « particuliers », trop « définitifs » ? Une minorité, si l'on en juge par les multiples lettres que nous adressent les amateurs de la nouvelle édition de* Galaxie.

C'est poussés par leurs questions que nous nous sommes plongés avec ravissement dans cette masse énorme de traductions de l'âge d'or de Galaxie *et que nous y avons retrouvé, ou découvert, des œuvres exemplaires qui n'ont pas été érodées par le temps. Il y en avait tant et tant que, de semaine en semaine, notre projet initial de petits Numéros Spéciaux s'est transformé en la création d'une série d'Anthologies rassemblées selon les principaux thèmes de* Galaxie.

C'est ainsi qu'est né Marginal.

Et vous tenez le numéro qui, sous le titre Enfers et Paradis de l'Espace, *contient quelques tours de force de jeunes auteurs dont les noms vous sont peut-être familiers. Inutile de vous dire qu'il nous faudra quelques autres* Enfers et Paradis de l'Espace *pour faire le tour de l'univers stellaire...*

De même pour Trésors et Pièges de Temps, Ceux d'Ailleurs, *gadgets aimables, trucs épouvantables, ultra-dimensions, etc. Chacune des nouvelles de* Marginal *a été retraduite dans sa version intégrale quand il s'agissait d'une « reprise » et chaque numéro de* Marginal *sera illustré par un dessinateur différent.*

MARGINAL

ANTHOLOGIE DE L'IMAGINAIRE

N° 1
Nov./Déc. 1973

SOMMAIRE

FRANK M. ROBINSON
Le glaive et le flambeau 7

PHILIP K. DICK
Colonie 59

JOHN D. MACDONALD
Vulnérabilité 89

LESTER DEL REY
En détresse 109

ISAAC ASIMOV
Le mal du pays 129

JACK VANCE
Qui perd gagne 189

DAMON KNIGHT
Le circuit de l'éternité 215

COPYRIGHTS

La publication des récits contenus dans ce volume est faite avec l'accord de Universal Publishing and Distributing Corporation, New York (U.S.A.). Tous droits réservés. La reproduction totale ou partielle des textes de ce volume sans autorisation préalable est strictement interdite.

Le glaive et le flambeau : Frank M. Robinson.
Traduit par Jacques Parsons.
Titre original : The fire and the sword.
Parution aux U.S.A. : Galaxy, août 1951.

Colonie : Philip K. Dick.
Traduit par Ben et Christine Zimet.
Titre original : Colony.
Parution aux U.S.A. : Galaxy, juin 1953.

Vulnérabilité : John D. Macdonald.
Traduit par Michel Deutsch.
Titre original : Susceptibility.
Parution aux U.S.A. : Galaxy, janvier 1951.

En détresse : Lester Del Rey.
Traduit par Jacques Parsons.
Titre original : Operation distress.
Parution aux U.S.A : Galaxy, août 1951.

Le mal du pays : Isaac Asimov.
Traduit par Bruno Martin.
Titre original : The C-chute.
Parution aux U.S.A. : Galaxy, octobre 1951.

Qui perd gagne : Jack Vance.
Traduit par Bruno Martin.
Titre original : Winner lose all.
Parution aux U.S.A. : Galaxy, décembre 1951.

Le circuit de l'éternité : Damon Knight.
Traduit par Jacques Parsons.
Titre original : Ticket to anywhere.
Parution aux U.S.A. : Galaxy, avril 1952.

Illustrations de couverture et intérieures de Philip Caza.

© Editions Opta 1973.

FRANK M. ROBINSON

LE GLAIVE ET LE FLAMBEAU

Rien n'aurait pu sembler plus agréable que cette paisible planète. Alors, pourquoi un homme qui n'avait pas de tendances au suicide fut-il poussé à se tuer à cet endroit ? C'était logique cependant.

POURQUOI les gens se suicident-ils ?

Templin serra sa ceinture de sécurité et se renversa sur la couchette d'accélération. Les lumières de la cabine s'atténuèrent jusqu'à n'être plus qu'une vague lueur rougeâtre, ce qui signifiait que le moment du décollage approchait. Il pouvait entendre des bruits qui venaient des profondeurs du vaisseau et le murmure imperceptible du ventilateur qui emplissait l'atmosphère de l'odeur douceâtre du gaz narcotique. Dormir pendant toute la durée du voyage, c'était mieux que d'affronter la triste monotonie des étoiles pendant des jours et des jours.

Oh ! ils se tuent pour une foule de raisons. Peut-être une santé défectueuse, des ennuis d'ordre financier, des difficultés familiales. Un amour malheureux. Ou des raisons plus complexes, si vous allez en profondeur. L'échec dans la réalisation d'une ambition, l'échec de la tentative que l'on fait de vivre selon son idéal. Weltschmerz, peut-être.

Il sentait le parfum amer de la fumée du tabac se mêler à celui du gaz. Eckert avait allumé une cigarette et soufflait imperturbablement sa fumée en direction de l'inscription lumineuse "Défense de fumer", qui s'allumait et s'éteignait alternativement, en signe de désapprobation mécanique.

Il tourna légèrement la tête de manière à voir simplement Eckert sur la couchette en face de lui.

Eckert, l'un des hommes de valeur du Service, aux cheveux gris. Les vieux sur lesquels on peut compter, ceux qui peuvent faire presque tout sans effort, parce qu'à un moment ou à un autre ils ont eu à le faire.

C'était Eckert qui était entré dans son bureau plusieurs jours auparavant pour lui dire que Don Pendleton s'était tué.

Seulement Pendleton n'était pas homme à faire cela. Il avait tout ce qui peut donner envie de vivre, il était de ceux dont on sait instinctivement qu'ils arriveront un jour à être quelqu'un. Et c'était là une mauvaise façon d'évoquer son souvenir. Les clichés arrivent toujours les premiers. Votre mémoire vous trahit et ravale l'amitié au niveau d'une attestation sur les qualités d'un aliment pour le petit déjeuner.

Dans l'obscurité de la cabine, les lumières rouges tamisées avaient l'air de danser. Eckert faisait en face de lui une masse sombre, informe. Sa cigarette était éteinte.

Eckert était entré dans son bureau sans dire un mot et avait été regarder le diorama à la fenêtre. On y voyait un tableau de neige, les flocons blancs faisaient un dessin très simple qui défilait de l'autre côté de la vitre. Eckert avait manipulé les boutons, changé le tableau pour un paysage ensoleillé, puis pour un mélange étrange de grêle et de rayons de soleil cuivrés, dorés.

Et alors Eckert lui avait dit que Pendleton s'était éclipsé par la petite porte.

Il ne devait pas devenir sentimental. Mais comment diable pouvait-il se souvenir autrement de Pendleton ? Essayer d'oublier, porter un toast à sa mémoire, à la prochaine réunion de la classe ? Et n'être jamais, jamais grossier au point de se demander pourquoi

Pendleton avait fait cela ? Si, bien entendu, il l'avait fait...

Il y avait dans la cabine comme une espèce de brouillard où la lumière faisait un halo rougeâtre ; le parfum du gaz narcotique avait quelque chose d'entêtant.

Eckert et lui avaient épuisé le sujet, examiné d'un bout à l'autre tous les rapports. Pendleton était de bonne souche. Il n'y avait jamais eu dans sa famille, aussi loin que remontaient les rapports génétiques, de cas d'instabilité mentale. Il avait été élevé dans un milieu moyen, avait fréquenté l'école élémentaire locale, avait passé ses examens habituels et n'avait pas donné à ses professeurs plus de difficultés qu'il n'était normal. Par la suite, quand il eut décidé d'entrer dans les Services Diplomatiques, il franchit des échelons plus élevés. Il travailla très dur pour passer ses examens, mais on ne pouvait pas dire de lui qu'il fût un bûcheur. Au collège et ensuite à l'université, il était du genre bien équilibré, sportif, bon camarade, travailleur.

Combien de temps faudra-t-il pour que les souvenirs s'effacent et qu'il ne reste plus de Pendleton qu'une page de statistiques ? Il avait fait partie de telle équipe, il avait été élu président de telle chose, il avait passé ses examens avec telle ou telle mention. Mais essayer de se faire une image de lui en lisant les comptes rendus, le faire revivre d'après une page imprimée, noir sur blanc... Serait-il humain ? Serait-il fait de chair et de sang ? Diable, non ! Dans les statistiques, Pendleton était le garçon de Partout, la statue de marbre glacé avec des muscles finement ciselés et des orbites vides et lisses à l'endroit où les yeux devraient se trouver. Un jour, peut-être, le destin jouera un tour au

public ayant le culte du héros et fera qu'il y ait des gosses qui soient vraiment tels que lui. Mais ils ne seront pas humains ; ils ne seront pas venus au monde normalement. Les parents les auront eus en prime en envoyant au fabricant un certain nombre de couvercles de boîtes.

Il somnolait ; à présent, la pièce était pleine de gaz. Dans quelques minutes, il dormirait.

Durant sa seconde année, Pendleton avait été délégué sur Tunpesh, une petite planète avec un soleil du type G. Le Service était tombé dessus peu de temps auparavant, avait décidé que ce système méritait d'une manière ou d'une autre une reconnaissance diplomatique, si bien que Pendleton y avait été envoyé. Il avait été là-bas le premier représentant diplomatique et naturellement il s'y était rendu seul.

Il n'était pas nécessaire d'envoyer plus de monde. Tunpesh avait été inspecté, certifié, approuvé. Les indigènes étaient primitifs et amicaux. Ou bien peut-être que le Service s'était trompé, comme cela arrive parfois, et peut-être que Tunpesh n'avait pas été l'objet d'une enquête véritablement approfondie.

Et puis un vaisseau cargo s'y était posé à l'improviste pour procéder à des réparations. Ce fut l'un des très rares vaisseaux qui soient jamais venus sur Tunpesh. Le capitaine avait essayé de présenter ses respects à Pendleton. Mais Pendleton n'était pas là. Les indigènes avaient dit qu'il s'était tué et avaient montré au capitaine l'emplacement, couvert de fleurs, où ils l'avaient enterré.

Tunpesh avait été la seconde mission de Pendleton.

Les indigènes étaient si cordiaux. A tel point qu'il s'était assuré qu'une certaine boîte se trouvait bien à bord. Une boîte où se trouvaient des fusils atomiques

bien brillants, des pistolets à aiguilles et les revolvers à gaz, courts et massifs. Ils pourraient être nécessaires. Des hommes tels que Pendleton ne se suicident pas, n'est-ce pas ? Sûrement pas. Mais il leur arrive d'être assassinés.

Il faisait presque noir à l'intérieur de la cabine, à présent. Il n'y avait autour du plafond qu'une mince ligne rouge pour leur signaler à quel point l'heure du décollage était proche. Il avait la tête alourdie de sommeil, ses paupières étaient si pesantes qu'il savait ne plus pouvoir les garder ouvertes bien longtemps.

Ils avaient été désignés, Eckert et lui, pour aller faire une enquête sur Tunpesh. A eux deux, en travaillant ensemble, ils seraient bien capables de découvrir pourquoi Pendleton s'était tué.

Mais ce n'était pas la vraie raison. Eckert le croyait peut-être, mais il en savait davantage. La vraie raison de leur voyage, c'était de trouver pourquoi Pendleton avait été tué, et qui avait commis ce meurtre. C'était cela.

Qui a tué Cock Robin ?

La fine ligne rouge était devenue à présent pratiquement microscopique, Templin sentait ses cils reposer doucement sur ses joues. Mais il ne dormait pas — pas tout à fait. Dans les profondeurs obscures de son esprit, il y avait quelque chose qui s'activait.

Leurs renseignements sur Tunpesh étaient limités. Ils savaient qu'il n'y avait pas de concessions commerciales ni de forces armées ; dans les systèmes voisins, personne ne semblait en savoir beaucoup sur cette planète. On n'avait même pas l'air de l'avoir visitée. Mais un anthropologue attitré devait être chargé de

fournir régulièrement des documents et des rapports sur le compte de Tunpesh.

« Ted ? » murmura-t-il d'une voix ensommeillée.

Quelque chose se mit à bouger vaguement dans cette masse sombre qui était en face de lui.

— « Oui ? »

— « Comment se fait-il que notre anthropologue chargé de Tunpesh ne nous ait pas rapporté plus de renseignements ? »

Il y eut sur l'autre couche un murmure ensommeillé.

— « Il n'est pas resté assez longtemps. Il s'est suicidé peu de temps après son arrivée. »

La pièce était comme une mare de noirceur pleine de remous dans laquelle son esprit sombrait lentement. Il ne restait plus que quelques secondes avant le décollage.

Pourquoi les gens se suicident-ils ?

⁂

« BELLE journée, pas vrai, Ted ? »

Eckert prit avec volupté une profonde inspiration.

— « Des journées comme celle-ci vous font ressentir la joie de vivre. »

Une brise tiède ébouriffait les cheveux grisonnants d'Eckert et gonflait doucement sa tunique. L'air semblait avoir été nettoyé et sentait une légère odeur balsamique rappelant celle du pin.

A quelques centaines de mètres il y avait une forêt d'arbres droits et élancés à l'ombre fraîche et attirante,

des oiseaux aux couleurs chatoyantes tourbillonnaient dans le feuillage.

Le spatioport, sur lequel ils se tenaient, au milieu de leurs bagages, était une vallée où poussait une herbe abondante. Les rares vaisseaux arrivant là pouvaient se poser, décharger leurs marchandises, être réparés. Il y avait à présent une étendue noircie, bordée de petites flammes allumées par le souffle brûlant des réacteurs, et qui commençaient à peine à s'éteindre. Il ne faudra pas longtemps pour que l'herbe redevienne verte, se disait-il. Elle poussait vite, apparemment, elle aurait tout le temps de le faire avant l'arrivée du prochain vaisseau.

Il regardait la forme mince, effilée, de la fusée, et, soudain, il se rendit nettement compte que lui et Templin allaient être abandonnés pendant six mois sur une planète étrangère et très probablement dangereuse. Et ils n'auraient aucun moyen d'appeler au secours ou de s'en aller avant l'expiration de ce délai.

Il resta là un moment, à aspirer avec avidité l'air frais et à savourer la chaleur du soleil sur son visage. Ces six mois seraient peut-être agréables après tout, loin du bruit, de l'agitation, dans un endroit où le soleil était chaud et accueillant.

Je dois me faire vieux, se disait-il, *à penser ainsi à la chaleur et au confort. Comme les vieux chiens et les octogénaires.*

Templin regardait le paysage avec un air désappointé. Eckert lui jeta un regard à la dérobée et pendant un moment se sentit vaguement concerné. « Ne sois pas déçu si ça ne se présente pas tout de suite comme un roman de cape et d'épée, Ray. Ce qui, à la surface, paraît relativement innocent peut se révéler très dangereux en profondeur. »

— « C'est assez difficile de penser au danger dans un pareil décor. »

Eckert hocha la tête en signe d'approbation.

— « Ça n'irait pas, n'est-ce pas ? Ce serait comme si un chanteur célèbre se mettait à interpréter un air de jazz au milieu d'un opéra, ou si une princesse de conte de fées devenait subitement hideuse. »

Il fit un geste dans la direction de l'agglomération.

« Il serait difficile, d'après son apparence extérieure, de classer ce village parmi les endroits dangereux, n'est-ce pas ? »

Le port spatial se trouvait dans une petite vallée entourée de collines boisées, peu élevées. Le village commençait à la limite du terrain et serpentait sur les crêtes parmi les arbres. De petites maisons de torchis blanchi à la chaux se blottissaient à l'ombre d'arbres énormes et se pressaient sur les rives d'un petit cours d'eau.

Il semblait assez rudimentaire, se disait Eckert, et cependant il ne présentait pas les caractéristiques de la plupart des villages primitifs. Il ne paraissait ni encombré ni sale et on n'avait pas envie de se retirer précipitamment lorsque le vent vous arrivait dans la figure.

Quelques adultes les dévisageaient avec curiosité et la bande de gosses qu'on voit habituellement sur les terrains d'atterrissage ne tarda pas à se rassembler. Eckert les regarda un moment en se demandant ce qu'ils pouvaient bien leur trouver de curieux, et ils les examinèrent à leur tour avec toute la dignité dégagée des enfants. Ils finirent par se rassembler autour de lui et de Templin.

Celui-ci les étudiait avec prudence.

« Mieux vaut les surveiller, Ted. Même les gosses peuvent être dangereux. »

C'est parce que tu n'as jamais soupçonné les gosses, se disait Eckert, *tu n'as jamais cru qu'ils pouvaient faire le moindre mal. Mais on peut leur apprendre. Ils pourraient, par exemple, faire autant de dommage avec un couteau, qu'un homme. Et ils pourraient disposer d'autres armes.*

Mais cette idée n'allait toujours pas avec le soleil brûlant, le ciel bleu et la senteur balsamique des arbres.

L'un des adultes du village s'avançait vers eux.

« Le comité de réception, » dit Templin, un peu contracté. Il glissa la main sous sa tunique.

On ne pouvait pas le blâmer d'être un peu nerveux, Eckert s'en rendait compte. C'était la première fois qu'il quittait la Terre, sa première mission de ce genre. Et, naturellement, Pendleton était un assez bon ami à lui.

« Je fais très attention à mes gestes, » dit Eckert avec douceur. « Je serais navré de mettre quelque chose en branle uniquement parce que je me serais mépris sur leurs intentions. »

L'homme représentant à lui seul le comité d'accueil était d'âge mûr. Il portait pour tout vêtement une bande de tissu blanc enroulée autour de sa taille et retombant librement jusqu'à ses genoux. En s'approchant davantage, Eckert commença à être moins sûr de son âge. Il avait la musculature ferme et tannée d'un homme beaucoup plus jeune, mais il était vieilli par un visage légèrement marqué et des cheveux blancs. Eckert gardait l'impression que pour connaître son âge exact il aurait fallu lui regarder les dents ou

avoir des renseignements sur les soudures de ses épiphyses.

« Vous êtes des *menshars* de la Terre ? » La voix était voilée mais agréable, l'articulation très nette. Eckert le regarda d'un air pensif et nota mentalement certains détails. Il ne faisait pas de courbettes ; il ne s'humiliait pas comme font la plupart des indigènes qui ne sont guère familiarisés avec les visiteurs du ciel et cependant on ne pouvait pas savoir s'il était amical ou hostile.

— « Vous avez appris notre langue avec Pendleton et Reynolds ? »

Reynolds était l'anthropologue.

— « Nous avons déjà eu des visiteurs de la Terre. »

Il hésita un moment, puis il se décida à tendre la main, avec une certaine timidité, se disait Eckert, se conformant ainsi à la façon terrienne de souhaiter la bienvenue.

« Vous pouvez m'appeler *Jathong* si vous voulez. »

Il s'arrêta un moment pour dire quelque chose dans sa langue maternelle aux gosses qui les entouraient. Ils se dispersèrent aussitôt et ramassèrent les bagages.

« Pendant que vous serez ici, vous aurez besoin d'un endroit où habiter. Il y en a un tout prêt, si vous voulez bien me suivre. »

Il était poli, se dit Eckert. Il ne demandait pas ce qu'ils étaient venus faire, combien de temps ils comptaient rester. Mais, encore une fois, les indigènes étaient peut-être meilleurs juges de ces questions que Templin et lui.

La ville était plus étendue qu'il n'aurait cru tout d'abord ; elle s'étendait largement du côté de la campagne. Autant qu'il pouvait le voir, il n'y avait guère d'industrie au-dessus du niveau de l'artisanat et des

tissages. Des parcelles de couleurs différentes sur le versant des collines indiquaient l'existence d'exploitations agricoles, et pratiquement chaque maison du village avait son petit jardin.

Le peu d'industries qu'il y eût semblait se limiter à la place centrale de la ville où quelques adultes et quelques enfants étaient accroupis au soleil de l'après-midi et s'activaient autour de métiers à tisser et de tours de potier. L'autre partie de la place était réservée au bazar indigène ; on y vendait des poteries, des pièces de tissu ; de nombreux étals étaient chargés de fruits et de légumes secs, ainsi que de quartiers nettoyés et plumés de volailles appartenant aux variétés locales.

On était à la fin de l'après-midi quand ils suivirent Jathong dans une petite maison blanchie à la chaux accrochée à mi-hauteur d'une colline.

« Vous êtes libres d'utiliser cette maison pendant toute la durée de votre séjour, » dit-il.

Eckert et Templin firent rapidement le tour des quelques pièces. Elles étaient bien meublées, de style rustique et, quant aux commodités modernes qui manquaient, ils pouvaient aisément s'en passer. Les jeunes gens qui avaient apporté leurs bagages les laissèrent à l'extérieur et disparurent. La nuit tombait ; Eckert ouvrit l'une des boîtes qu'ils avaient apportées, en sortit une lanterne électrique, qu'il alluma. Il se tourna vers Jathong.

« Vous avez été très aimable avec nous et nous voudrions pouvoir vous offrir quelque chose à notre tour. Vous pouvez prendre dans cette boîte tout ce qui vous fait envie. »

Il en ouvrit une autre et étala les marchandises de troc habituelles — tissus aux couleurs voyantes,

joaillerie finement ciselée et quelques appareils mécaniques qui, d'après l'expérience d'Eckert, séduisaient habituellement l'imagination des primitifs.

Jathong passa la main sur le tissu et examina quelques pièces de joaillerie à la lumière. Eckert comprit, à la façon dont il les regardait, qu'il n'était pas du tout impressionné.

« Je suis reconnaissant, » dit-il finalement, « mais il n'y a rien là-dedans que je désire avoir. »

Il fit demi-tour et disparut dans l'obscurité qui s'épaississait.

« L'indigène incorruptible, » remarqua Templin avec un rire sarcastique.

Eckert haussa les épaules.

— « C'est l'une des choses que tu fais par habitude, essayer d'acheter quelques indigènes de manière à avoir des amis en cas de nécessité. » Il se tut un instant pour réfléchir. « As-tu remarqué le contexte ? Il n'a pas dit qu'il ne voulait pas de ce que nous lui montrions. Il a dit qu'il n'y avait *rien* qu'il désire avoir. Cela implique qu'il possède déjà tout ce qu'il veut. »

— « Cela n'est pas très caractéristique d'une société primitive, pas vrai ? »

— « Je crains bien que non, en effet. » Eckert se mit à déballer certaines de leurs caisses. « Tu sais, Ray, j'ai été un peu réconforté par les gosses. Ils ont l'air vraiment bien portant, tu ne trouves pas ? »

— « Trop bien portant, » répondit Templin. « Il ne semble pas y en avoir de malades, il n'y en a pas non plus dont le nez coule, qui aient des cicatrices, des yeux pochés, ou des écorchures. Ça ne paraît pas naturel. »

— « Simplement, ce sont probablement des gosses

bien élevés, » dit Eckert sur un ton tranchant. « On leur a peut-être appris à ne pas se bagarrer et à ne pas jouer dans la boue en rentrant de l'école. » Il semblait légèrement irrité, ennuyé, par la façon dont Templin avait présenté la chose, comme si toute divergence avec une habitude terrienne devait présenter une possibilité de danger.

— « Ted, » dit Templin d'une voix qui était à présent angoissée. « Cela pourrait être un piège, tu sais. »

— « De quelle façon ? »

Les mots furent lents à venir.

— « Les gens sont trop à l'aise, on dirait qu'ils jouent un rôle répété à l'avance. Nous sommes ici, nous venons d'un système solaire entièrement différent, nous nous sommes posés d'une façon qui doit être pour eux inhabituelle. Ils ne pouvaient pas avoir vu de fusées plus de trois ou quatre fois avant nous. Cela devrait être encore une nouveauté pour eux. Et quelle curiosité ont-ils manifestée ? Presque aucune. Ont-ils eu seulement peur ? Non. Et les gentils petits gosses inoffensifs. » Il jeta un coup d'œil à Eckert. « C'est peut-être ce que nous sommes censés croire : une société idyllique, inoffensive. C'est peut-être ce que Pendleton a cru, jusqu'au tout dernier moment. »

Il était tendu, nerveux, Eckert s'en aperçut. Il verrait probablement toutes sortes de choses dans l'ombre, il les croirait guettés par le danger à chaque tournant.

— « Il n'a pas encore été établi que Pendleton ait été tué, Ray. Avant d'avoir une certitude, restons prêts à accueillir n'importe quelle hypothèse. »

Il éteignit la lumière, s'étendit sur le lit frais, laissa son corps se détendre complètement. La brise fraîche de la nuit soufflait doucement à travers les lames des

stores, en apportant les senteurs des arbres et de l'herbe. Il en emplit ses poumons et laissa ses pensées vagabonder un instant. Cela allait être agréable de vivre sur Tunpesh pendant six mois — même si ces six mois étaient les derniers qu'il leur restât à vivre. Le climat était excellent, les habitants semblaient se situer nettement au-dessus du niveau de culture qu'on trouve en général chez les primitifs. S'il devait un jour prendre sa retraite, se dit-il soudain, il devrait se souvenir de Tunpesh. Ce devait être agréable d'y passer sa vieillesse. Et la pêche devait probablement être excellente...

Il tourna un peu la tête pour regarder Templin qui se préparait à se mettre au lit. Il y avait eu à l'emmener des avantages dont Templin lui-même ne se rendait pas compte. Il se demandait ce que ferait Templin s'il découvrait jamais que la véritable raison pour laquelle on l'avait choisi était que ses caractéristiques psychologiques étaient très voisines de celles de Pendleton. Les sentiments, les émotions qu'aurait éprouvés Pendleton se retrouveraient presque littéralement chez Templin.

Quelques rayons de lumière des étoiles filtraient à travers les volets et vinrent pendant un instant se réfléchir sur une petite boîte métallique fixée à la ceinture de Templin. Eckert voyait sans enthousiasme qu'il s'agissait d'un accumulateur d'énergie, connecté probablement aux boutons de sa tunique. Une arme commode, portative, difficile à déceler.

Il n'y avait pas que des avantages à avoir emmené Templin.

« JUSQU'A quel point estimes-tu que cette société est primitive, Ted ? »

Eckert posa la chaîne qu'il était en train de façonner, prit sa pipe et son tabac.

— « Je ne pense pas qu'elle soit le moins du monde primitive. Il y a trop de choses qui ne vont pas. Leur connaissance d'un tas de choses dépasse un peu le niveau de l'empirisme ; ils associent la croissance des récoltes à la présence d'engrais et d'azote dans le sol, aux rayons du soleil, plutôt qu'aux bienfaits de quelque divinité locale. Et ils présentent quantité d'autres différences. Leur art et leur musique sont avancés. L'art d'imagination coexiste avec un art purement décoratif, leurs techniques sont très développées. »

— « Je suis heureux que tu sois d'accord, alors. Regarde ceci. »

Templin jeta sur la table rugueuse un bout de métal brillant. Eckert le prit et l'examina. Il était lourd et, sur un côté, extrêmement coupant.

— « A quoi ça sert ? »

— « Ils ont installé un hôpital quelque part. Pas dans le genre que nous connaissons, bien sûr, mais tout de même un hôpital. On ne l'utilise pas beaucoup. Apparemment, les indigènes ne tombent pas malades, ici. Mais, à l'occasion, il y a des accidents de chasse, des blessures qui nécessitent une intervention chirurgicale. Ce bout de métal-là, c'est un scalpel. »

Il eut un petit rire.

« Un gadget primitif, mais il marche bien — aussi bien qu'un des nôtres. »

Eckert l'avait posé sur sa main.

— « La chose la plus importante, c'est qu'ils aient les connaissances permettant de s'en servir. La chirurgie n'est pas une science simple. »

— « Bon, alors, qu'est-ce que tu en déduis ? »

— « Ça crève les yeux. Ils disposent évidemment de toutes les techniques dont ils ont besoin, du moins dans les domaines où cela leur est nécessaire. »

— « Comment se fait-il qu'ils ne soient pas allés plus loin ? »

— « Pourquoi l'auraient-ils fait ? On peut vivre sans véhicules aériens et sans vaisseaux-fusées, tu sais. »

— « T'es-tu jamais demandé de quel genre d'armes ils pouvaient disposer ? »

— « La chose importante, » remarqua Eckert d'un air rêveur, « n'est pas de savoir s'ils en ont, mais s'ils les utilisent. Et je doute qu'ils le fassent. Voilà maintenant deux semaines que nous sommes ici, ils ont été très aimables avec nous, ils ont veillé à ce que nous ayons toute la nourriture, l'eau et le combustible dont nous avions besoin. »

— « Dans le commerce des bestiaux c'est connu : on engraisse avant d'abattre, » dit Templin.

Eckert poussa un soupir. Il regardait un gros coléoptère traverser sur le plancher une zone illuminée de soleil. C'était déjà pas mal désagréable d'avoir à accomplir une mission dans un pays dont la culture vous était totalement étrangère, même avec des indigènes humanoïdes. Mais les choses se compliquaient à l'extrême lorsque votre partenaire menaçait de se mettre à poursuivre une vendetta. Cela voulait dire qu'Eckert devrait se partager. Il allait devoir enquêter autant qu'il le pourrait parmi les Tunpeshiens, et il lui faudrait en même temps surveiller Templin, veiller à ce qu'il n'agisse pas sans réfléchir et ne se mette à tout gâcher.

« Tu es persuadé que Pendleton a été assassiné, n'est-ce pas ? »

— « Certainement, » acquiesça Templin.

— « Pourquoi ? »

— « Les Tunpeshiens savent ce qui nous amène. Nous avons laissé passer suffisamment d'indices qui corroborent cette hypothèse. Mais personne n'a seulement cité le nom de Pendleton ; personne n'a spontanément proposé le moindre renseignement à son sujet. Et il a été notre délégué ici pendant trois ans. Personne ne l'aurait connu pendant tout ce temps ? Nous avons insinué discrètement que nous aurions aimé parler à des amis de Pendleton, et personne ne s'est présenté. Apparemment, pendant les trois ans qu'il a passés ici, Pendleton ne se serait pas fait un seul ami. C'est un peu difficile à croire. Il est plus plausible de supposer qu'on a imposé le silence à ses amis et que tout renseignement le concernant est, pour une raison ou pour une autre, tenu secret. »

— « Pour quelle raison ? »

— « Assassinat, » répondit Templin en haussant les épaules. « Quelle autre raison pourrait-il y avoir ? »

Eckert remonta les minces stores et regarda le paysage. Sur la route, à une centaine de mètres, une indigène allait au marché, en conduisant par un licou un animal domestique.

« Ils élèvent bien leurs femmes, n'est-ce pas ? »

— « Physiquement, à la perfection, comme les hommes, » grommela Templin. « On attraperait un complexe d'infériorité rien qu'à regarder vivre les gens d'ici. Tout le monde est si près de la perfection, hélas. Personne n'est malade, personne n'est mal portant, personne n'est ni trop gras, ni trop maigre, personne n'est malheureux. La seule différence, c'est qu'ils ne

sont pas tous identiques d'aspect. La perfection. On s'en lasse, au bout d'un moment. »

— « C'est vrai ? Je ne l'avais pas remarqué. »

Eckert se détourna des stores. Il parlait sur un ton tranchant.

— « Je connaissais très bien Pendleton, moi aussi. Mais cela ne me fait pas perdre de vue les raisons pour lesquelles nous sommes ici. Nous sommes ici pour découvrir ce qui lui est arrivé, et non pour consolider des idées préconçues. Ce que nous trouverons peut être d'une importance vitale pour quiconque servira ici dans l'avenir. Je serais désolé de voir nos efforts gâchés parce que tu t'es déjà fait une opinion. »

— « Tu connaissais Pendleton, » répéta Templin sur un ton sinistre. « Crois-tu qu'il s'agisse d'un suicide ? »

— « Je ne pense pas qu'il y ait quelque chose qui ressemble à un genre de suicide, quand on va au fond des choses. Je n'écarte pas la possibilité d'un meurtre, non plus. J'essaie de rester ouvert à toutes les suppositions. »

— « A quoi avons-nous abouti jusqu'ici ? Qu'avons-nous trouvé ? »

— « Nous avons six mois devant nous, » dit Eckert avec calme. « Six mois pendant lesquels nous essaierons de vivre ici sans nous faire remarquer, en étudiant les gens, en fréquentant ceux qui sont susceptibles de nous renseigner. Nous n'arriverions à rien si nous les abordions en leur posant des questions. Et n'oublie pas une chose, nous sommes seuls sur Tunpesh. S'il s'agit d'un meurtre et si les indigènes s'aperçoivent que nous sommes au courant, que se passera-t-il ? »

Les yeux de Templin lancèrent des éclairs, puis il tourna le dos et s'en alla à la fenêtre.

— « Je pense que tu as raison, » dit-il enfin. « C'est agréable de vivre ici, Ted. Peut-être me suis-je défendu contre cette impression. Mais je ne peux pas m'empêcher de penser que Don a aimé, lui aussi, se trouver ici. »

⁂

L'UNE des choses les plus difficiles à apprendre en face d'une civilisation étrangère, se disait Eckert, c'est de savoir quand il convient de s'amuser, de travailler et de se faire du mauvais sang.

« *Pelache, menshar ?* »

— « *Sharra !* »

Il prit le petit bol de noix de *pelache*, se servit et passa le récipient à son voisin. C'était à coup sûr le moment de s'amuser, ce n'était pas celui de travailler, ni de se faire du mauvais sang. Quelques jours auparavant, il avait entendu parler de la *halera* et, en faisant devant les autorités qui convenaient les allusions appropriées, ils s'étaient fait inviter. C'était une bonne occasion pour observer les mœurs locales. Un peu d'anthropologie, avec rafraîchissements à l'appui.

Les plats de résistance commençaient à faire le tour ; il se servit généreusement d'*ulami* rôti, de ragoût de *halunch*, et piocha nombre de fois dans les plats de légumes fumants servis à part. Entre chaque service, on faisait circuler un petit flacon du vin local, généreux et épicé, mais il remarqua que personne ne buvait avec excès.

Le vieil idéal grec, se disait-il : *de la modération en toutes choses.*

Il regarda Templin, assis en face de lui dans le vaste cercle des convives, et il haussa les épaules en

lui-même. Il avait l'air d'être sur le point de s'y mettre et de s'amuser, mais on voyait toujours une légère bosse sous sa tunique, là où il avait passé la courroie de son accumulateur d'énergie. Le premier idiot venu aurait su que rien ne pouvait se passer au cours d'un banquet de ce genre. Le seul danger réel était que Templin s'énerve et ne fasse un geste qu'il serait contraint de regretter ensuite. Et même ce danger n'était pas tellement plausible.

Ça va en faire une histoire si Templin s'aperçoit jamais que j'ai saboté son accumulateur d'énergie, se disait Eckert.

« Vous paraissez songeur, *menshar* Eckert. »

Eckert but encore une gorgée de vin et se tourna vers le Tunpeshien qui se trouvait à sa gauche. C'était un homme grand et musclé avec des yeux perçants, un menton carré et il émanait de lui une certaine autorité.

— « J'étais en train de me demander si mon compatriote Pendleton avait offensé votre peuple d'une façon quelconque, Nayova. »

Le moment n'était pas tellement mal choisi pour lui faire dire ce qu'il pouvait savoir sur la mort de Pendleton.

— « Autant que je puisse savoir, *menshar* Pendleton n'a offensé personne. Je ne sais pas quelle mission il avait à accomplir ici, mais c'était un homme généreux et courtois. »

Eckert, qui était en train de détacher la chair délicate qui entourait un os mince d'*ulami,* fit un effort pour garder l'air indifférent.

— « Je suis sûr qu'il l'était, Nayova. Je suis également persuadé que vous étiez aussi bon pour lui que

vous l'avez été pour Templin et moi. Mon Gouvernement vous en est reconnaissant. »

Nayova semblait charmé.

— « Nous avons essayé de faire tout ce que nous pouvions pour *menshar* Pendleton. Pendant qu'il était ici, il occupait la maison que vous avez à présent, nous veillions à ce qu'il soit approvisionné en nourriture et en toutes choses nécessaires. »

Eckert eut soudain des sueurs froides, qui se dissipèrent aussitôt. Ce qu'avait dit Nayova était une chose que Templin n'avait jamais entendue, il allait s'en assurer. Il s'essuya la bouche sur une large feuille plate qu'on lui avait donnée et il but une gorgée de vin.

« Nous avons été choqués d'apprendre que *menshar* Pendleton s'était tué. Nous le connaissions très bien et nous n'avons pu arriver à croire une chose pareille. »

Le regard de Nayova s'écarta de lui.

— « C'était peut-être la volonté du Très Grand, » dit-il sur un ton vague. Il ne semblait pas avoir très envie d'en parler.

Eckert contemplait tristement son verre de vin en essayant de rassembler ces différents éléments d'information. Ils avaient probablement à l'encontre du suicide un tabou qui rendait difficile la conversation sur ce sujet. Les questions directes se heurteraient à des obstacles encore moins surmontables.

Le fifre d'un indigène faisait des trilles stridents ; un groupe de jeunes gens et de jeunes femmes entra dans la pièce. Le cercle s'ouvrit pour les laisser passer, ils vinrent poser un genou en terre devant Nayova. Il battit énergiquement des mains, ils se retirèrent au

centre du cercle et commencèrent à exécuter lentement les figures d'une danse locale.

Le son du fifre s'adoucit, s'éteignit, et fut remplacé par les percussions monotones des tambours. Elles s'accélérèrent progressivement, de même que le rythme de la danse. On alluma les petits foyers placés aux angles de la hutte, tandis que le cercle s'emplissait d'ombres tournoyantes, mêlées aux mouvements rapides et précis de membres luisants. Eckert sentit ses sourcils remonter. La danse était apparemment la version tunpeshienne des *rites de passage* [1]. Il regarda Templin de l'autre côté du cercle ; pour autant qu'il pût le voir dans la lumière clignotante, son visage était rouge brique.

« Il nous est difficile, » dit une voix à son oreille, « d'imaginer quelqu'un faisant ce qu'a fait *menshar* Pendleton. C'est... »

Et il utilisa un mot de leur langue qu'Eckert traduisit approximativement par "obscène".

Les danseurs placés au centre du cercle se retirèrent en saluant ; ils avaient sur la tête de petites guirlandes de fleurs, ce qui signifiait qu'ils avaient atteint l'âge adulte. Des acrobates les remplacèrent avec leurs habituels exercices vertigineux, puis un chanteur indigène leur succéda.

Ils étaient, de l'avis d'Eckert, tous excellents. La seule chose à en dire, c'est qu'ils étaient trop bons.

Le bol de noix de *pelache* circula de nouveau et Nayova se pencha pour lui parler :

« Si vous voyez pour moi la possibilité de vous aider tant que vous êtes ici, *menshar* Eckert, vous n'avez qu'à me le dire. »

Cela aurait probablement été une erreur de lui

(1) En français dans le texte.

demander une liste des amis de Pendleton, mais la difficulté pouvait être tournée :

— « J'aimerais rencontrer des gens qui aient été en contact avec Pendleton, soit pour affaires, soit comme relations. Je ferai tout mon possible pour ne les déranger en aucune façon. »

— « Je pense qu'ils seront heureux de vous aider. Je leur demanderai d'aller vous voir la semaine prochaine. »

⁂

CE n'était pas une pluie torrentielle, simplement une légère ondée qui rendait les chemins boueux et plaquait la tunique d'Eckert contre son corps. Il ne s'en souciait pas. La pluie était tiède, l'humidité faisait dégager des arbres et de l'herbe une odeur agréable.

« Après avoir assisté à cette cérémonie, comment situerais-tu leur culture, Ted ? » demanda Templin.

— « A peu près comme tu t'y attends. Une culture apollonienne, simple et pleine de dignité. Rien d'excessif, aucun effort pour déclencher une décharge émotionnelle. »

Templin fit un simple signe d'acquiescement.

— « Tu te sens gagné, n'est-ce pas ? Tu commences à aimer cet endroit. Et je suppose également que c'est dangereux. Tu as tendance à baisser ta garde, comme Pendleton a dû le faire. Tu... qu'est-ce que c'était ? »

Eckert se contracta. Il y avait un léger bruit de pas dans la boue, à quelques centaines de mètres derrière eux. Templin s'aplatit dans l'ombre portée d'une maison. Il plongea la main dans sa tunique et en sortit un redoutable pistolet à aiguille.

— « Ne t'en sers pas ! » lui souffla Eckert sans autre commentaire.

Les yeux de Templin étaient réduits à l'épaisseur de fentes qui luisaient dans l'obscurité, il était terrifié.

— « Pourquoi pas ? »

L'esprit d'Eckert allait très vite. Ce n'était peut-être rien du tout, mais en même temps cela pouvait amener un désastre. Il y avait encore une chance pour que Templin se trompe. Il voyait aussi des motifs plus immédiats.

— « Combien as-tu de charges pour cet engin ? »

— « Douze. »

— « Tu crois pouvoir les tenir en respect avec seulement douze charges pour ton pistolet à aiguille ? »

— « Il y a mon accumulateur d'énergie. »

— « Il ne vaut plus rien, » dit Eckert d'une voix douce. « Les batteries sont déchargées. Je craignais que tu ne fasses quelque bêtise. »

Les pas n'étaient plus qu'à quelques mètres. Il prêtait attentivement l'oreille, mais, d'après le bruit, il était difficile de dire combien il y avait de gens derrière eux.

— « Qu'est-ce qu'on fait, alors ? »

— « On va voir d'abord s'ils nous suivent, » dit Eckert, pratique. « Il est possible que non, tu sais. »

Ils se glissèrent hors de l'ombre et se blottirent dans un autre passage entre deux maisons. Les pas s'accélérèrent et prirent le même chemin qu'eux.

« Il faut que nous retournions à notre maison, » dit Eckert à voix basse.

Ils se mirent à courir aussi silencieusement qu'ils le pouvaient, en glissant et en faisant des faux pas à cause de la boue. Une autre section de rue au-delà des maisons aux volets clos, serrées les unes contre les

autres, et ils se retrouvèrent sur la place qu'ils avaient visitée le jour de leur arrivée. Elle était déserte, les métiers et les tours de potier étaient recouverts de roseaux et d'étoffes pour les protéger de la pluie. Ils traversèrent la place d'une traite, et s'engagèrent dans une autre suite de ruelles. La dernière les conduisit à la petite rivière qui traversait la ville. Templin regarda autour d'eux, fit un geste à Eckert, plongea dans l'eau et alla se blottir sous le pont qui la franchissait. Eckert poussa quelques jurons à voix basse, puis suivit Templin.

L'eau glacée s'engouffrait sous ses aisselles, il dut se mordre les lèvres pour ne pas éternuer. Les émotions de Templin étaient contagieuses. Se serait-il inquiété de ce bruit de pas ? Il fronça les sourcils et s'efforça d'être honnête avec lui-même. Peut-être que oui, peut-être que non. Mais il n'aurait pas pu laisser Templin seul face à face avec ces inconnus qui s'approchaient. Pas Templin.

Les pas n'étaient plus loin du pont, à présent, il y eut comme une hésitation, puis ils martelèrent le bois du pont et se perdirent ensuite dans le sentier boueux. Eckert vida lentement ses poumons. Les pas étaient curieusement légers.

Et c'étaient ceux d'une seule personne.

⁂

« IL y a une chose que j'aimerais savoir, » dit Templin avec froideur. Il se débarrassa de son accumulateur d'énergie et le laissa tomber sur le sol de leur maison. « Pourquoi as-tu pris la décision de remplacer les bonnes par des piles usées ? »

— « Parce que, » dit Eckert sur un ton bref, « je craignais que tu ne fasses quelque chose que tu pourrais regretter par la suite. On ne pouvait pas se fier à tes réactions. Une fausse manœuvre et nous risquions de partager le sort de Pendleton. Tu le sais. »

Il se débarrassa de sa tunique et se dépouilla lentement de son pantalon trempé.

On frappa timidement à la porte. Il s'enroula une serviette autour des reins et fit signe à Templin de se mettre sur le côté. Celui-ci saisit un petit tabouret, le souleva d'une main et obéit.

Eckert alla à la porte et l'ouvrit d'un air dégagé.

Une fille était là, à moitié plongée dans l'obscurité extérieure, à moitié éclairée par la lumière jaunâtre de la pièce ; elle était couverte de boue jusqu'aux genoux et transpercée par la pluie.

« Le *menshar* a laissé ça à la *halera,* » dit-elle d'une voix douce. Elle se hâta de lui tendre sa pipe et une blague à tabac trempée, et elle disparut immédiatement sous la pluie. Il écouta un instant ses pas s'éloigner dans le chemin boueux et referma la porte.

Templin reposa le tabouret et regarda d'un air stupide la pipe et la blague. Eckert les déposa avec précaution sur la table et entreprit de s'essuyer.

« Les dangers auxquels nous avons à faire face sont probablement autant du domaine de l'imagination que réels, » dit-il avec un sourire sinistre. « Dis-moi, est-ce que tu aurais commencé par tirer ou bien est-ce que tu aurais attendu de savoir à coup sûr de qui il s'agissait, et ce qu'elle voulait quand elle s'est mise à nous suivre ? »

— « Je ne sais pas, » répondit Templin d'un air sombre.

— « Je te laisse donc le soin d'imaginer la situation dans laquelle nous serions si tu t'étais laissé aller à ta première impulsion. »

⁂

« NOUS n'avons pas trouvé grand-chose, n'est-ce pas ? » demandait Templin quelques jours plus tard.

— « Non, en effet, » reconnut Eckert.

Il compulsait l'épaisse pile de fiches qui se trouvait sur la table. Au point de vue statistique, les résultats étaient non seulement intéressants, mais quelque peu phénoménaux. Pendant le séjour d'environ trois ans que Pendleton avait fait à Tunpesh, il avait rencontré et connu près de sept cents naturels du pays. La très grosse majorité représentait des rencontres purement accidentelles et sans aucune signification. Pourtant, près d'une centaine de personnes avaient eu avec Pendleton des relations suivies, pour affaires ou à titre privé. Sur ce nombre il n'y en avait pas une — non, pas une seule — qui ait consenti à admettre qu'elle connaissait bien Pendleton ou qu'elle pouvait se considérer comme étant de ses amis. Tout ce qu'ils pouvaient dire, ou à peu près, c'était que Pendleton était en bonne santé, facile à vivre, et que, par une nuit chaude, il avait fait une chose qui avait profondément choqué la communauté : il s'était éloigné et s'était suicidé.

« Comme Richard Cory, » dit Eckert à haute voix.

— « Comme qui ? » demanda Templin.

— « Richard Cory. Un personnage d'un poème

d'Edwin Arlington Robinson, un auteur du XX^e^ siècle. Apparemment, il avait tout ce qui représente un but dans l'existence, mais *Richard Cory, par une calme nuit d'été, est rentré chez lui et s'est logé une balle dans la tête.* »

— « Il faudra que je regarde ça un de ces jours, » dit Templin. Puis, désignant la pile de fiches : « Beaucoup de papier gâché, n'est-ce pas ? » ajouta-t-il.

— « En effet, » dit Eckert, réticent. « Pour être franc, j'avais espéré que nous en saurions beaucoup plus, dès maintenant. Je ne comprends toujours pas pourquoi nous n'avons pu mettre la main sur quelqu'un qui reconnaisse avoir été son ami. »

— « Comment sais-tu s'ils disent la vérité ? Ou bien, comment sais-tu si ceux que nous avons vus jusqu'ici sont bien ceux qui ont *réellement* connu Pendleton ? »

Eckert tambourinait sur la table. *Vous avez affaire pendant vingt-cinq ans à différentes cultures humaines et vous arrivez au point où vous pouvez dire si les gens mentent ou non. Est-ce exact ? Peut-être simplement de la vanité d'homme âgé. L'âge ne suffit pas à vous apporter la sagesse. Sans tenir compte des raisons personnelles que Templin pouvait avoir de croire que les Tunpeshiens mentaient, le fait subsiste : ils pouvaient très bien mentir, en effet. Et que devions-nous faire dans ce cas ?*

On frappa discrètement à la porte.

« Nous avons un autre visiteur, » dit Templin sur un ton sarcastique. « Il a peut-être rencontré Pendleton à une *halera* il y a quatre ans et il veut s'assurer que nous sommes parfaitement au courant. »

Eckert avait une vague impression de connaître ce

Tunpeshien. Il y avait quelque chose dans son allure générale...

« Je vous ai vus le jour de votre arrivée, » dit pour commencer le Tunpeshien, et Eckert se rappela.

C'était Jathong, le guide qui les avait conduits à leur maison.

— « Vous connaissiez Pendleton ? »

Il fit signe que oui.

— « Un collègue tisserand et moi, nous avons pris la suite de son petit bureau quand il l'eut quitté. »

Eckert se rappelait le petit bureau sur la place avec les pièces de tissus exposées, et, sur l'appui de la fenêtre, la brique d'argile sur laquelle avaient été gravés ces mots :

DONALD PENDLETON - DÉLÉGUÉ DE L'ADMINISTRATION

— « Pourquoi ne nous l'avez-vous pas dit plus tôt ? »

— « Je ne connaissais pas le genre et la qualité de renseignements que vous désiriez. »

Nous ne lui avons rien demandé, se dit Eckert, *si bien qu'il n'a proposé de lui-même aucun renseignement. Poli, c'est tout ce qu'on peut dire.*

— « Vous l'avez connu pendant combien de temps ? »

— « Depuis son arrivée. Je lui étais affecté. »

— « Que voulez-vous dire par-là ? »

— « Je devais essayer d'apprendre sa langue, et de lui enseigner la nôtre. »

Eckert sentait son intérêt se préciser. Dans ce cas, Jathong devait avoir assez bien connu Pendleton.

— « Lui connaissiez-vous des ennemis ? »

— « Ennemis ? » Jathong ne semblait pas connaître le sens de ce mot, si bien qu'Eckert le lui expliqua.

— « Non, il n'avait pas d'ennemis. Naturellement, il n'aurait pas pu en avoir sur Tunpesh. »

Templin se pencha en avant, l'esprit tendu.

— « S'il n'avait pas d'ennemis, pourquoi n'avait-il pas d'amis ? Vous, par exemple, vous le connaissiez depuis longtemps et mieux que la plupart des gens. Comment se fait-il que vous n'ayez pas été son ami ? »

Jathong semblait malheureux, comme si on l'obligeait à dire quelque chose qu'il n'avait pas envie de dire.

— « Pendleton était *kava.* Je ne peux pas l'expliquer. C'est difficile. Vous ne pourriez pas comprendre. »

Il courait peut-être le danger de poser trop de questions à Jathong. Eckert s'en rendait compte. Il risquait de le paralyser ou de le faire se réfugier dans de vagues banalités. Mais on n'y pouvait rien. Ils n'avaient réalisé aucun progrès par la subtilité, et ils n'auraient bientôt plus assez de temps devant eux.

Il tenta de formuler la question suivante avec délicatesse :

— « Est-ce que Pendleton connaissait certaines femmes de votre race ? »

— « Il connaissait certaines femmes, comme il connaissait les hommes. »

Cette réponse n'apprenait pas à Eckert ce qu'il voulait savoir.

— « Etait-il amoureux d'une femme ? »

Formulée ainsi, la question pouvait paraître brutale, mais il était difficile d'imaginer une autre façon de la poser.

Jathong le regarda d'un air incrédule, comme si Eckert lui avait demandé si Pendleton avait deux têtes.

— « Cela aurait été impossible. Aucune de nos

femmes n'aurait été — n'aurait pu être — amoureuse de *menshar* Pendleton. »

Inutile de chercher plus avant dans cette direction, se dit Eckert. *Mais Pendleton n'était pas homme à se laisser abattre par des peines de cœur.*

— « Pourquoi pas ? » demanda Templin en lui coupant brutalement la parole. « Il n'était pas vilain à voir et il aurait fait un excellent mari. »

Très diplomate, Jathong se retourna pour être en face de Templin.

— « Je vous l'ai déjà dit : Pendleton était *kava.* Cela aurait été totalement impossible. »

La question concernant ce qui était arrivé à Pendleton restait probablement sans réponse à cause de l'incapacité de Jathong à expliquer les mots qu'il employait. C'était ce qu'Eckert croyait. On peut arriver ainsi très près du but, et à ce moment les définitions deviennent vagues et inutilisables.

Il posa encore quelques questions et finalement il renvoya Jathong. L'entrevue, comme toutes celles que Templin et lui avaient eues au cours de la dernière semaine, se révélait sans intérêt. Ils n'en savaient pas plus que lorsque leur fusée s'était posée.

« Je persiste à croire qu'ils mentent, » dit Templin, presque avec rage. « Ou bien, peut-être que ceux qui savent quelque chose ne se sont pas encore présentés. »

ECKERT était assis avec sa pipe près du seuil ; il laissait les rayons du soleil qui passaient au travers du feuillage d'un arbre voisin dessiner sur son visage un quadrillage de taches plus ou moins lumineuses et d'ombres veloutées.

— « S'ils nous évitent, ou s'ils mentent, alors cette société présente pour nous des dangers certains. Mais je persiste à ne pas y croire. Ils ne sont pas belliqueux. Ils ne paraissent pas avoir beaucoup d'armes et certainement aucune arme perfectionnée. »

— « Comment pourrait-on en avoir la certitude ? »

Eckert fit tomber méthodiquement les cendres froides de sa pipe et se mit à la bourrer de nouveau.

— « C'est facile. En dépit de ce que tu lis dans tes livres d'histoire, si une société vit, se gouverne avec simplicité, elle ne possède pas de *super-désintégrateurs.* La combinaison arme blanche-désintégrateur n'existe pas, tout simplement. Toute arme qui dépasse le niveau des arcs et flèches, et des couteaux, est le produit d'une technique avancée. Parallèlement aux armes, il faut naturellement disposer de bons moyens de communication. Prends un poste de radio très ordinaire et pense aux connaissances, au degré de technologie et d'industrialisation qu'il faut atteindre pour le construire. Il n'y a ici rien qui y ressemble. »

Templin s'approcha du courant d'air chaud qui arrivait par la porte.

— « On dirait presque qu'ils se concertent pour agir, cependant. C'est comme s'il y avait une sorte de complot dans lequel tout est prévu pour que chacun sache exactement ce qu'il doit dire. »

— « Voilà que tu te trompes encore une fois. Pratiquement, une dictature, une tyrannie, cela se sent. C'est le seul régime sous lequel la totalité d'une population se conforme à une même attitude, car, si elle ne le fait pas, elle craint les conséquences. Dans une situation comme celle-là, le peuple a peur, il est malheureux. On peut difficilement prétendre que c'est le cas des Tunpeshiens. »

— « Non, » reconnut Templin. « Mais tu dois reconnaître que les réponses que nous avons reçues jusqu'à présent sont vraiment trop unanimes et trop imprécises. Tout le monde s'accorde à reconnaître que Pendleton était un brave garçon ; tout le monde s'accorde à reconnaître qu'il n'avait pas d'amis dans le pays. »

— « Je serais assez de cet avis, » dit Eckert en acquiesçant. « Et je pense qu'il est temps que nous fassions quelque chose à ce sujet. Ce soir, il va falloir que nous nous mettions à éliminer certaines idées. »

Il prit dans leurs bagages une petite valise et l'ouvrit. A l'intérieur se trouvait une boîte contenant des piles, et comportant sur sa partie antérieure différents cadrans. Sur les côtés et la partie supérieure les électrodes habituelles et les sondes d'exploration des nerfs faisaient saillie.

Templin regardait cela d'un air surpris.

— « Ça va être dangereux à utiliser, non ? »

— « Il serait peut-être plus dangereux de ne pas le faire. Le facteur temps va commencer à jouer et nous sommes dans l'obligation de réaliser quelques progrès. Nous avons une marge de sécurité du fait que nous pouvons effacer chez le sujet les souvenirs liés à son utilisation, mais le système reste assez risqué. »

— « Sur qui allons-nous l'utiliser ? »

— « Dès l'instant où nous nous en servons, » dit Eckert avec un sourire de biais, « autant commencer par le haut de l'échelle. »

Quand ils avaient commencé leur enquête, elle apparaissait aux yeux d'Eckert comme relativement simple. Il y avait deux possibilités : Pendleton s'était suicidé, ou bien il avait été tué. Connaissant les

antécédents de Pendleton, la première hypothèse paraissait peu vraisemblable. Après plusieurs semaines passées sur Tunpesh, il était convaincu du peu de vraisemblance de la seconde. Il fallait éliminer l'une ou l'autre. La seconde serait la plus facile.

Il y avait également d'autres motifs. Templin restait convaincu que Pendleton avait été tué. C'était un émotif, il avait à sa disposition des armes puissantes. La question n'était pas de savoir ce qu'il pourrait faire éventuellement, mais quand il le ferait.

⁂

LA nuit s'annonçait comme devant être encore pluvieuse. Il faisait plus frais que d'habitude et des nuages sombres traversaient le ciel étoilé. Eckert et Templin se tenaient dans l'ombre de la maison, ils guettaient les promeneurs qui pouvaient se présenter dans le sentier obscur. Eckert consulta sa montre. Dans quelques minutes Nayova allait sortir pour faire sa promenade du soir.

Eckert s'était mis à penser à son lit avec nostalgie, à la tiédeur de leur maison. A ce moment, la porte s'ouvrit et Nayova apparut dans l'embrasure. Eckert retenait sa respiration ; le chef restait indécis sur le seuil, tâtant la température de l'air nocturne. Eckert expira lentement au moment où Nayova se mettait à descendre le chemin.

Ils l'entourèrent aussitôt.

— « Les *menshars* de la Terre, » dit-il sans aucune inquiétude. « Vous désirez quelque chose ? »

— « Nous voudrions que vous nous accompagniez un instant jusque chez nous, » commença à dire Eckert.

Nayova semblait intrigué.

— « Je ne comprends pas. Est-ce que ce ne serait pas aussi bien demain ? »

— « Je crains qu'il y ait obligation à ce que ce soit ce soir. »

Nayova n'était visiblement pas très sûr qu'ils le menacent.

— « Non, je... »

Eckert le saisit avant qu'il ne touche le sol. Templin lui assena un coup de crosse de pistolet à aiguille, le souleva par les pieds et ils disparurent dans le fourré qui bordait le chemin.

Il allait leur falloir revenir jusqu'à leur maison sans se faire remarquer. Eckert le savait et espérait que personne ne les verrait en train de tirer derrière eux l'indigène inanimé. Il riait tout bas. Templin s'était attendu à des épisodes de roman de cape et d'épée. Il allait, semblait-il, être servi.

Une fois à l'intérieur de la maison, il installa les électrodes et les sondes sur Nayova, qui était revenu à lui.

« Je suis désolé, » dit Eckert cérémonieusement, « mais nous avons estimé que cela était nécessaire. Vous comprendrez que nous nous trouvons dans l'obligation de découvrir tout ce que nous pouvons au sujet de Pendleton. Nous n'avons donc pas le choix. »

Il éprouvait des difficultés à regarder le chef en face, malgré la conviction qu'il avait d'agir conformément à sa mission, et sachant qu'aucun dommage ne pouvait en résulter pour lui.

— « Mais j'ai coopéré avec vous de toutes les manières possibles, » disait Nayova en protestant. « Je vous ai dit tout ce que je savais ! »

— « C'est exact, » dit carrément Templin. « Et, à présent, nous allons vous poser les mêmes questions. »

Nayova resta un instant bouche bée, puis, ayant compris, il se mit à rougir.

⁂

TEMPLIN faisait tourner les aiguilles sur les cadrans de la petite boîte carrée.

« Nous aimerions savoir, » dit Eckert très poliment, « où vous vous trouviez à cette heure-ci il y a deux semaines. »

Nayova parut surpris.

— « Vous le savez, j'étais à la *halera*, la cérémonie de l'entrée dans l'âge adulte. Vous étiez là, vous étiez mes invités. Vous devez certainement savoir que j'étais moi-même présent. »

Eckert lança un coup d'œil à Templin, qui hocha brièvement la tête. C'était une question de pure forme, pour vérifier l'appareil.

— « Est-ce que Pendleton avait des ennemis, ici, sur Tunpesh ? »

Nayova secoua énergiquement la tête.

— « Autant que je puisse savoir, *menshar* Pendleton n'avait ici aucun ennemi. Il ne pouvait pas en avoir. »

La déception se peignit sur les traits de Templin.

— « Qui étaient ses amis ? »

— « Il n'avait pas d'amis. »

Templin bouillait de colère, mais il ne dit rien.

Eckert fronçait les sourcils. La même réponse — Pendleton n'avait pas d'ennemis, et pourtant il n'avait pas d'amis.

— « Diriez-vous qu'on l'aimait ici ? »

— « Je dirais que non. »

— « Pourquoi ? »

Haussement d'épaule.

— « C'est difficile à expliquer et vous ne seriez pas capables de comprendre. »

— « Est-ce que quelqu'un d'ici aurait tué Pendleton ? »

Eckert entendait Templin retenir sa respiration.

— « Non. »

— « Demande-lui encore une fois, » dit Templin en intervenant.

— « Est-ce que quelqu'un a tué Pendleton ? »

— « Non. »

— « Est-ce que Pendleton s'est tué ? »

Une expression de dégoût apparut sur le visage de Nayova.

— « Oui. »

— « Pourquoi ? »

— « Je ne sais pas. »

Templin fit signe à Eckert qu'il voulait prendre la boîte.

— « Laisse-moi lui demander. »

Il fit le tour pour venir se placer devant l'indigène.

— « Pourquoi avez-vous tué Pendleton, vous et les autres ? »

— « Nous ne l'avons pas tué. Nous n'avions aucune raison de lui vouloir du mal. »

— « Est-ce que vous vous attendiez à ce que nous croyions au suicide de Pendleton ? Nous le connaissions trop bien pour cela. »

— « Vous pouvez croire ce que vous voulez. Mais les hommes changent et c'est probablement ce qui lui est arrivé. Nous ne l'avons pas tué. Un tel acte nous aurait répugné. »

— « Je pense que ça suffit, » dit Eckert avec calme.

Eckert toucha un autre cadran de la machine et Templin se mordit les lèvres. Nayova eut un sursaut subit, prit un air hébété, et s'effondra sur le siège.

Eckert ôta les électrodes.

— « Aide-moi à le rapporter chez lui, veux-tu, Ray ? »

⁂

ILS transportèrent Nayova jusqu'à sa maison, restèrent avec lui jusqu'à ce qu'il commence à reprendre connaissance, puis s'en allèrent.

« Pourquoi n'as-tu pas utilisé une drogue ? » demanda Templin.

— « Allergie ou réaction sérique possibles. Nous n'en savons pas assez sur ces gens pour prendre des risques — ce sont des humanoïdes, et pas vraiment des humains. »

— « Cependant, ils peuvent tromper les machines, n'est-ce pas ? »

Eckert ne répondit pas.

« Très bien, je sais maintenant qu'ils ne le peuvent pas, » grommela Templin. « Il n'a cessé de dire la vérité, c'est ça ? »

— « Je n'ai jamais vraiment pensé qu'il mentait, » acquiesça Eckert. « Cela ne semble pas être leur genre. Leur culture ne le leur permet pas. »

Ils restèrent un instant sans parler. Ils suivaient silencieusement les sentiers entre les maisons aux volets fermés, qui paraissaient inoccupées.

— « Je suis content, » remarqua tranquillement Templin. « Un souci de moins. Que quelqu'un ait... délibérément tué, parmi les gens d'ici, c'est difficile à croire. »

Les réactions de Templin allaient être pour Eckert un nouveau sujet d'étude. Elles seraient inhibées par la conviction qu'il avait que les indigènes avaient tué son meilleur ami. Quelles réactions aurait-il, quelles émotions éprouverait-il, Eckert n'était pas sûr de le savoir. Il ne savait pas non plus comment la psychologie de Templin, si semblable à celle de Pendleton, pourrait l'aider à résoudre le problème.

Ils avaient éliminé une possibilité, mais cela les laissait en face de celle qu'ils avaient envisagée au début.

Pourquoi Pendleton s'était-il éclipsé par la petite porte ?

⁂

UNE brise légère passait par la porte ouverte et faisait voltiger les papiers sur la table. Eckert poussa un juron, mais sans mauvaise humeur, et se mit à ramasser calmement ceux qui étaient tombés par terre.

« Qu'est-ce que Pendleton devait dire dans ses rapports ? » demanda Templin, qui était assis sur le seuil, les yeux à peine ouverts. Il s'était mis à faire la sieste au début de l'après-midi, après leur habituel déjeuner léger. C'était agréable de s'asseoir sur le bois usé par le temps, de sentir la chaleur du soleil, de respirer l'air frais de l'extérieur, ou peut-être de regarder les gosses jouer dans le sentier, courir après les papillons qui passaient.

— « A peu près ce à quoi tu te serais attendu. Avant tout, des rapports sur l'industrie, le climat, le système de gouvernement, et les renseignements anthropologiques généraux qu'il pensait pouvoir pré-

senter de l'intérêt. Pour autant que j'aie pu le voir, il ne manquait pas d'enthousiasme pour rédiger ces rapports. Il devenait même, si l'on peut dire quelque chose, de plus en plus enthousiaste à mesure que le temps passait. Pratiquement il nous a laissé un traité sur tous les aspects de la vie sur Tunpesh. »

Templin avait tout le temps gardé les yeux fermés.

— « Aucune indication dans ses rapports sur quelque chose qui ne lui aurait pas plu ? »

— « C'est exactement le contraire. Tout tend à confirmer qu'il aimait le climat, les gens, leur façon de vivre. »

— « Ce n'est pas moi qui le critiquerai, » murmura Templin. « C'est un endroit charmant pour y séjourner. Le climat est merveilleux, les gens sont heureux, travailleurs. La société elle-même semble... parfaite. Il y a des moments où l'on ne peut pas s'empêcher de faire une comparaison qui n'est vraiment pas à l'avantage de la Terre. »

Eckert mit les papiers de côté et vint rejoindre Templin. Il se sentait, lui aussi, gagné par la paresse. La chaleur, le soleil annihilaient peu à peu son ambition, comme cela se produit souvent dans ce genre de climat.

— « Tu sais, il n'y a aucun crime dans tout cela, » continua Templin. Il rit tout seul. « Sauf la petite infraction que nous avons commise en venant ici, il y a cinq mois. Pas de criminels, pas de crapules pour saisir les immeubles hypothéqués, pas de joueurs professionnels pour saigner à blanc les gogos, personne pour essayer de vendre des briques d'or. Je n'en reviens pas. »

⁂

UN papillon vint voleter dans un rayon de soleil, qui brillait sur sa tunique, comme une goutte d'eau sur un morceau de velours noir. Il resta là un moment, puis partit, en battant l'air de ses ailes étincelantes.

Eckert le suivait des yeux, en proie à une sorte de torpeur. Il est agréable de se détendre ainsi, de lâcher la bride à ses pensées, sans rien dire, et de voir où elles vous mènent. Il y avait peut-être un peu de déception dans son cas. Ils s'étaient préparés à passer six mois dans une atmosphère de danger, au sein d'une civilisation où le crime existait à l'état latent, et ils avaient trouvé un paradis.

Comme l'avait dit Templin, on ne pouvait s'empêcher de faire une comparaison avec la Terre. Aucune rapacité, aucune agressivité, aucun mépris des droits d'autrui. Pas de cynisme, ni de sarcasme, pas de foules s'écrasant dans les magasins. Les petites choses importantes...

« Où es-tu allé hier soir, Ray ? »

Templin bougea un peu.

— « Une réunion de la communauté. On aurait presque dit une réunion de Quakers. On se lève et on dit ce qu'on a à dire. La réunion d'hier était consacrée à une question d'administration locale. Ils en ont discuté, ils ont pris des décisions, fixé la contribution de chacun. La démocratie primitive, Ted. »

Eckert était complètement réveillé.

— « Je me demande pourquoi je n'ai pas été invité. »

Il se sentait vaguement mis à l'écart : pourquoi Templin avait-il été convié à une réunion de ce genre, et pas lui ?

— « Je n'ai pas été invité, » dit Templin. « Je me suis invité tout seul. »

— « As-tu remarqué, » demanda Eckert sans avoir l'air d'y penser, « que ces derniers temps nous n'avons guère été invités à des réceptions, ou à des cérémonies ? »

— « Ils savent que nous sommes occupés, » dit nonchalamment Templin. « Ils sont trop polis pour nous demander d'aller quelque part sachant que nous sommes pris par ailleurs. »

— « Tu te plais ici, n'est-ce pas, Ray ? »

Templin écarta paresseusement un moustique maraudeur.

— « Il m'a fallu longtemps pour m'y faire, mais, à présent, je crois qu'en effet je me plais ici. »

Ils n'avaient plus qu'un mois devant eux — Eckert le savait — un mois sans avoir presque rien d'autre à faire que de rester couché au soleil, et de regarder faire les gens. Oh ! ils pouvaient aller jusqu'au bout de leur enquête, examiner les vieux rapports et comptes rendus de Pendleton, mais ceux-ci ne contenaient rien qui eût une valeur quelconque.

Il bâilla, s'assit en s'appuyant le dos au chambranle. Ils ne découvriraient jamais pourquoi Pendleton avait fait ce qu'il avait fait ; c'était la tournure que prenaient les choses. Et cela ne paraissait plus avoir tellement d'importance.

⁂

ECKERT ouvrit lentement la porte. Templin dormait sur le lit, le soleil faisait des raies sur son dos nu, bronzé. Il portait une bande de tissu blanc nouée autour des reins, semblable à celle que portaient les indigènes.

Elle était chiffonnée, le nœud commençait à se défaire.

Templin paraissait infiniment mieux portant qu'au moment de leur arrivée. Plus paisible, plus satisfait. Il semblait avoir pris cinq kilos et rajeuni de cinq ans au cours des derniers six mois.

Et, à présent, les vacances étaient terminées. Il était temps de rentrer.

« Ray, » dit Eckert en l'appelant doucement.

Templin ne broncha pas, sa respiration était toujours aussi paisible et régulière.

Eckert trouva un livre et le laissa tomber par terre en faisant du bruit. Templin se réveilla, mais ne bougea pas.

— « Qu'est-ce que tu veux, Ted ? »

— « Comment sais-tu que c'est moi ? »

Templin éclata de rire, comme si c'était extrêmement drôle.

— « C'est difficile ! Qui cela pourrait-il être d'autre ? Aucun Tunpeshien ne serait assez mal élevé pour réveiller quelqu'un au beau milieu de sa sieste, ce ne pouvait donc être que toi. »

— « Tu sais ce que tu aurais fait, il y a cinq mois, si l'on t'avait réveillé de cette façon ? »

Templin essaya d'acquiescer, mais la position couchée rendait ce geste difficile.

— « J'aurais tiré mon fidèle désintégrateur et j'aurais foudroyé l'intrus. »

Eckert alla vers l'endroit où ils avaient placé leurs bagages et entreprit d'éloigner les caisses du mur.

— « Eh bien ! j'ai de bonnes nouvelles pour toi. Un vaisseau de la ligne régulière vient d'arriver pour nous emmener. Il devait traverser ce secteur et ils ont reçu des ordres du Service pour s'arrêter et nous

prendre avec eux. Dans quelques minutes, quelques costauds viendront nous aider à emporter notre barda. »

— « Ted... »

Eckert s'arrêta.

— « Oui ? »

— « Je ne pars pas. »

— « Pourquoi ça ? » Sur le visage d'Eckert, une expression de curiosité presque clinique s'était peinte.

— « Pourquoi partirais-je ? J'aime cet endroit. Je veux y finir mes jours. »

*
**

LES pièces du puzzle commençaient à se mettre en place.

— « Je ne suis pas tellement sûr que l'endroit te plaise, Ray. Pas au bout d'un certain temps. Tous tes amis sont là-bas, sur la Terre. Tous ceux que tu connais y sont. Ce qui te plaît ici, c'est la nouveauté, quelque chose de différent. J'ai ressenti cela un grand nombre de fois dans des civilisations et des sociétés différentes. Tu changerais d'avis au bout de quelque temps. »

— « Ce ne sont pas là des raisons, Ted. Pourquoi retournerais-je dans un monde où les gens sont, les uns, quelquefois malheureux, et les autres, tout le temps ? En ce qui me concerne, Tunpesh est devenu ma patrie, et je n'ai pas l'intention d'en partir. »

Eckert était fasciné. C'était toute l'histoire d'un cas qui se déroulait sous ses yeux.

— « Es-tu sûr de te plaire ici pendant toute ta vie ? T'es-tu fait des amis pour remplacer ceux qui sont restés chez toi ? »

— « Il faut du temps pour connaître des gens, et encore davantage pour s'en faire des amis, » dit Templin sur la défensive.

— « Tu ne peux pas abandonner le Service, » lui fit remarquer Eckert. « Tu as ton devoir à accomplir. »

Templin riait dans son oreiller.

— « Ça ne colle pas, Ted. Le devoir, c'est une formule toute faite, c'est du chauvinisme d'en parler. Ça ne prend pas avec moi, tu le sais bien. »

— « Et Pendleton, qu'en penses-tu, Ray ? Il est mort ici dans des circonstances mystérieuses, tu ne l'ignores pas. »

— « Est-ce qu'en rentrant je lui servirai à quelque chose ? On ne l'a pas tué, nous le savons. Et pourquoi les gens se suicident-ils ? Pour quelle raison entre mille Pendleton s'est-il suicidé ? Nous ne le savons pas. Nous ne le saurons jamais. Et, si nous le savions, à quoi cela servirait-il ? »

Il avait énormément changé en six mois, Eckert s'en apercevait.

Beaucoup trop.

— « Et si je te disais, moi, pourquoi Pendleton s'est tué ? » demanda Eckert. « Si je te disais aussi que, si tu restes ici, tu feras comme lui ? »

— « Ne te sers pas de ce genre d'argument. C'est une bien piètre psychologie. Ça ne marche pas. »

Le tableau était parfait. Mais Templin rentrerait, qu'il le veuille ou non. La seule difficulté, c'était que, tout au fond de lui-même, Eckert sympathisait avec lui. S'il avait été plus jeune, moins expérimenté, peut-être que...

— « Ainsi, tu ne rentres pas avec nous. »

Templin ferma les yeux et se mit sur le dos.

— « Non. »

Il y eut un silence de mort. Templin sentait l'odeur de résine des bois, la chaleur du soleil filtrait à travers les stores. Quelque part on entendait le bavardage, étouffé par la distance, d'enfants en train de jouer, mais à leur porte tout était silencieux.

Trop silencieux.

Soudain inquiet, Templin ouvrit les yeux.

— « Ted ! Ne fais pas ça ! »

Il reçut la décharge de gaz en pleine figure, et retomba sur le lit, inconscient.

⁂

ECKERT ouvrit le panneau de la cabine d'observation aussi doucement que possible. Templin était assis sur l'une des couchettes pneumatiques ; il regardait sans réagir une petite étoile jaune dans le ciel noir. Il ne leva pas les yeux.

« C'est moi, Ray, » dit Eckert.

Templin ne fit pas un geste.

— « Je pense que je te dois des excuses, » commença Eckert, « mais j'ai dû te gazer pour pouvoir t'emmener. Autrement, tu ne serais pas parti. Et il te serait arrivé la même chose qu'à Don Pendleton. »

— « Tu en es bien sûr ? » demanda Templin sur un ton acerbe.

— « Raisonnablement. Tu ressembles énormément à Pendleton, tu le sais. En fait, c'est pour cela qu'on t'a choisi — non pas tellement parce que tu le connaissais, mais surtout parce que tu lui ressembles étonnament au point de vue psychologique. Nous avons pensé qu'en étudiant tes réactions nous aurions un tableau de ce qu'avaient pu être celles de Pendleton. »

Eckert comprenait que Templin n'avait pas envie d'en parler, mais il devait lui expliquer.

« Veux-tu savoir pourquoi Pendleton s'est suicidé ? »

Templin haussa les épaules d'un air las.

— « Je pense que nous aurions dû le comprendre tout de suite, » continua Eckert. « Une race si contente de son mode de vie qu'elle ne fait montre d'aucune curiosité à l'égard des étrangers, de leur existence, de ce qu'ils possèdent, doit avoir des raisons d'être tellement heureuse. Ce qui se passe à Tunpesh peut n'arriver qu'une fois dans mille civilisations, peut-être même moins souvent, Ray.

» L'environnement est la perfection, de même que le peuple. En tout cas, aussi proches de la perfection qu'on peut l'être. Un peuple intelligent qui dispose d'une technologie aussi poussée qu'il le désire, chez qui l'on vit simplement entre soi et avec les autres. Un heureux hasard de la nature, peut-être. Pas de criminels, pas de fous, pas de névrosés. Un schéma culturel parfait. Tunpesh est un paradis. Tu ne voulais pas le quitter, moi non plus, et il en était de même de Pendleton. »

Templin se tourna vers lui.

— « C'était donc le paradis. Cela aurait-il été criminel que j'y reste ? Cela aurait-il fait du mal à quelqu'un ? »

— « Cela t'aurait fait du mal, à toi, » dit Eckert avec gravité. « Parce que les Tunpeshiens ne t'auraient jamais accepté. Nous sommes trop différents d'eux, Ray. Nous sommes trop agressifs, trop entreprenants, trop opiniâtres. Nous ne sommes pas... parfaits. Tu vois, le temps que nous serions restés n'a pas d'importance, nous n'aurions jamais trouvé notre place.

» Nous avons vécu dans une société brutale et nous en portons les cicatrices. Notre environnement nous a conditionnés, nous ne pouvons pas changer. Oh ! nous pourrions bien essayer, mais nous n'obtiendrions que des résultats partiels. Pour cette raison, ils n'auraient jamais pu nous aimer sincèrement. Nous ne nous serions jamais intégrés. La forme même de leur culture ne leur permettait pas de nous accueillir.

» Le symbole de leur culture pourrait être le Glaive et le Flambeau qui furent placés devant l'entrée du Jardin d'Eden après qu'Adam et Eve en eurent été chassés, pour que l'endroit reste sacro-saint. Si vous venez de l'extérieur, vous resterez au-dehors. Vous n'entrerez jamais. »

⁂

IL s'arrêta un instant, attendant que Templin dise quelque chose. Il n'en fit rien.

« Les indigènes ont un mot pour l'exprimer : *kava.* Cela signifie, je pense, *différent* — pas nécessairement inférieur, simplement différent. Nous nous en serions aperçus avec le temps. On ne nous invitait pas ; on semblait nous éviter. Réaction naturelle de leur part, je crois devoir le reconnaître. »

Eckert s'éclaircit la voix.

« Tu vois, » continua-t-il d'un air gêné, « ce qui est arrivé à Pendleton, c'est qu'il est tombé amoureux du paradis, mais que le paradis n'a pas voulu entendre parler de lui. Lorsque trois ans se furent écoulés, il comprit qu'il était un paria au paradis. Et il ne pouvait pas partir, rentrer et essayer d'oublier. Il se sentait abandonné au paradis et il lui fallait envisager de

passer encore là-bas quatre ans dans cette situation. Il ne le pouvait pas. Et toi non plus. »

Il resta un instant silencieux. Il évoquait l'air frais et parfumé, le chaud soleil, les enfants heureux qui jouaient dans les sentiers herbeux.

— « Je suppose que cela ne t'a fait aucun effet, à toi ? » demanda Templin sur un ton venimeux.

⁂

UNE ombre passa sur le visage d'Eckert.

— « Tu devrais mieux me comprendre, Ray. Crois-tu que j'oublie jamais ? Crois-tu que je puisse dans l'avenir être encore satisfait de ma culture ? »

— « Qu'est-ce que tu vas faire dans ce cas ? »

— « Cette planète est dangereuse pour les êtres humains, Ray. Si l'on regarde les choses en face, leur culture a tué deux des nôtres aussi sûrement que si Tunpesh était habité par des sauvages sanguinaires. Nous allons probablement envoyer une mission plus importante, ouvrir la planète au commerce, essayer de la changer. »

Templin se cramponna aux bords de sa couchette, son visage était ravagé, tendu par l'anxiété.

— « Ce qu'il en adviendra dépendra du rapport que tu feras, n'est-ce pas ? »

— « Oui, c'est exact. »

— « Alors, fais quelque chose dans ton rapport. Dis que le climat est insalubre pour les Terriens. Dis ce que tu voudras, mais qu'on ne transforme pas Tunpesh ! »

Eckert le regarda longuement, il évoquait des souvenirs.

— « Très bien, Ray, » dit-il lentement. « Nous laisserons ce paradis à l'écart. Strictement à l'écart. Tunpesh figurera sur la liste des planètes mises en quarantaine. »

Il fit demi-tour et sortit.

Derrière lui, Templin pivota dans son fauteuil et regarda tristement la minuscule touche de couleur jaune se fondre dans la masse noire de l'espace.

PHILIP K. DICK

COLONIE

LE major Lawrence Hall se pencha sur le microscope binoculaire et rectifia la mise au point. « Intéressant, » murmura-t-il.

— « N'est-ce pas ? Il y a trois semaines que nous sommes sur cette planète sans y trouver une seule forme de vie nuisible. » Avec précaution, le lieutenant Friendly s'assit sur le rebord de la table de labo, entre les bouillons de culture. « Qu'est-ce que c'est que cet endroit ? Pas de microbes contagieux, pas de poux, pas de mouches, pas de rats, pas... »

— « Pas de whisky ni de quartiers mal famés. » Hall se redressa. « Sacrée planète. J'étais sûr que ce bouillon nous révélerait quelque chose du genre *eberthella typhi* de Terra. Ou cette saloperie martienne tire-bouchonnée de mouche tsa-tsa. »

— « Mais la planète entière est absolument inoffensive. Tu sais, je me demande si nous ne sommes pas tombés sur ce fameux Jardin d'Eden d'où nos ancêtres ont été chassés. »

— « Foutus dehors, tu veux dire. »

Hall s'avança vers la baie et contempla le panorama alentour. Il fallait bien reconnaître que c'était un spectacle remarquable. Forêts et collines, pentes verdoyantes riches de fleurs et de vignobles, cascades et frises de mousse, arbres fruitiers, vastes étendues de fleurs et de lacs. On avait fait le maximum pour garder intacte la superficie de la Planète Bleue — ainsi nommée par le vaisseau-éclaireur, six mois auparavant.

Hall soupira. « Sacrée planète. Je ne demanderais pas mieux que d'y revenir un jour. »

— « Terra paraît un peu dénudée à côté. » Friendly sortit ses cigarettes, puis se ravisa. « Tu sais, cet endroit a un drôle d'effet sur moi. Je ne peux plus

fumer. Je suppose que c'est dû à son aspect. C'est tellement... tellement pur. Virginal. Je n'arrive pas à fumer ni même à jeter des papiers. Pas moyen de pique-niquer ici. »

— « Les pique-niqueurs se pointeront bien assez tôt, » dit Hall. Il revint vers le microscope. « Je vais essayer quelques bouillons de plus. Qui sait, je vais peut-être tomber sur un dangereux virus. »

— « Surtout, ne te décourage pas ! » Le lieutenant Friendly sauta sur ses pieds. « A plus tard ! On verra bien si tu as eu plus de chance. Il y a une conférence très importante dans la Salle Numéro Un. Ils sont quasiment prêts à donner le feu vert au C.E. pour que la première cargaison de colons débarque. »

— « Les pique-niqueurs. »

Friendly ricana. « J'en ai bien peur. »

La porte se referma derrière lui. Ses bottes résonnèrent dans le couloir. Hall demeura seul dans le laboratoire, pensif. Puis il se pencha pour retirer la lamelle du plateau du microscope, en choisit une nouvelle et la présenta à la lumière pour l'identifier. Le laboratoire était chaud et tranquille. Le soleil entrait par la baie. Les arbres, au-dehors, se balançaient doucement dans le vent. Il était sur le point de s'assoupir.

« Oui, les pique-niqueurs, » grommela-t-il. Il mit la nouvelle lamelle en place. « Tous prêts à déferler pour saccager arbres et fleurs, cracher dans les lacs, brûler la végétation. Sans même un virus aussi anodin que celui du simple rhume pour... »

Sa voix s'étrangla.

Sa voix s'étrangla parce que les deux oculaires du microscope s'étaient soudain entortillés autour de son cou et serraient. Il essaya désespérément de se déga-

ger mais ils se refermaient inexorablement, comme un étau d'acier.

Il jeta le microscope par terre et sauta sur ses pieds. Le microscope rampa rapidement vers lui et s'agrippa à sa jambe. Il lui balança un grand coup de l'autre pied et sortit son éclateur.

Le microscope détala en roulant sur ses éléments. Hall fit feu. Le microscope disparut dans un nuage de particules métalliques.

« Nom de Dieu ! » Hall s'assit, sans forces, et s'essuya le front. « Qu'est-ce que... ? » Il se massa la gorge. « Qu'est-ce qui s'est passé ? »

*
**

La salle du conseil était pleine à craquer. Tous les officiers de l'unité Planète Bleue étaient présents. La commandante Stella Morrison tapota sur la grande carte de contrôle avec une grande règle mince.

« Cette superficie plate et longue est idéale pour la ville proprement dite. Elle est à proximité de l'eau et les conditions climatologiques varient suffisamment pour donner un sujet de conversation aux nouveaux venus. Il y a d'importants gisements de minéraux variés. Les colons peuvent créer leurs propres usines. Ils n'auront besoin d'aucune importation. Voici la plus grande forêt de la planète. S'ils ont du bon sens, ils la laisseront. Mais s'ils veulent en faire des journaux, ça ne nous regarde pas. »

Elle promena son regard sur les hommes silencieux.

« Soyons réalistes. Certains d'entre vous ont pensé qu'il valait mieux ne pas donner le feu vert au Conseil d'Emigration pour garder la planète pour nous-mêmes, pour que nous puissions y revenir. Croyez-moi, je le

voudrais tout autant que vous. Mais je crains que ça ne nous vaille beaucoup d'ennuis. Ce n'est pas *notre* planète. Nous sommes ici pour y faire un certain travail. Le travail fini, nous devons poursuivre. Et il est presque fini. Par conséquent, mieux vaut laisser tomber. La seule chose qui nous reste à faire est de donner le feu vert et de commencer à emballer. »

— « Avons-nous eu le compte rendu bactériologique du laboratoire ? » demanda le vice-commandant Wood.

— « Ils travaillent très sérieusement mais, aux dernières nouvelles, ils n'avaient rien trouvé. Je crois que nous pouvons y aller et contacter le C.E. Qu'ils envoient un vaisseau pour nous rapatrier et amener la première cargaison de colons. Il n'y a aucune raison pour que... » Elle s'interrompit.

Un murmure montait de la salle. Les têtes se tournèrent vers la porte.

La commandante Morrison fronça les sourcils. « Major Hall, dois-je vous rappeler que lorsque le Conseil est en conférence nul n'est autorisé à l'interrompre ? »

Hall titubait, agrippé à la poignée de la porte. Son regard vide fit le tour de la salle du conseil. Enfin, ses yeux vitreux tombèrent sur le lieutenant Friendly, assis à mi-chemin de l'autre bout de la pièce.

« Viens ici ! » dit-il d'une voix rauque.

— « Moi ? » Friendly s'enfonça un peu plus dans son fauteuil.

— « Que veut dire tout ceci, major ? » coupa le vice-commandant Wood furieux. « Etes-vous ivre ou quoi... ? » Il vit l'éclateur dans la main de Hall. « Quelque chose ne va pas, major ? »

Inquiet, le lieutenant Friendly se leva et saisit Hall

par l'épaule. « Qu'est-ce qu'il y a ? Que se passe-t-il ? »

— « Viens au laboratoire ! »

— « Tu as trouvé quelque chose ? » Le lieutenant observait le visage figé de son ami. « Qu'y a-t-il ? »

— « Mon microscope. »

— « Ton microscope ? Qu'est-ce qu'il a ? » Friendly se faufila derrière lui pour pénétrer dans le laboratoire. « Je ne le vois pas. »

— « Il a disparu. »

— « Disparu ? Disparu où ? »

— « Je l'ai fait sauter. »

— « Tu l'as fait sauter ? » Friendly regarda l'autre. « Je ne comprends pas. Pourquoi ? »

Hall ouvrit et referma la bouche mais sans toutefois émettre aucun son.

« Tu vas bien ? » demanda anxieusement Friendly. Puis il se baissa et souleva une boîte de plastique noir d'une étagère sous la table. « Dis donc, tu plaisantes ou quoi ? »

Il sortit le microscope de Hall de la boîte. « Qu'est-ce que tu racontes, tu l'as fait sauter ? Il est là. A sa place normale. Allez, maintenant, dis-moi ce qui se passe ! Tu as vu quelque chose sur une lamelle ? Une espèce de bactérie ? Virulente ? Toxique ? »

Hall s'approcha lentement du microscope. C'était bien le sien. Il y avait l'encoche juste au-dessus du réglage. Et l'un des supports du plateau était légèrement tordu. Il l'effleura du doigt.

Il n'y avait pas cinq minutes que ce microscope avait essayé de le tuer. Et il savait qu'il l'avait fait sauter, rayé de la surface du globe.

— « Tu es sûr que tu n'as pas besoin d'un psychotest ? » demanda anxieusement Friendly. « Tu m'as l'air post-traumatisé, ou même pire. »

— « Peut-être que tu as raison, » marmonna Hall.

⁂

Le robot psychotesteur vrombissait en intégrant et gestaltant. Enfin, ses feux codeurs passèrent du rouge au vert.

« Eh bien ? » demanda Hall.

— « Trouble grave. Rapport d'instabilité supérieur à dix. »

— « C'est dangereux ? »

— « Au-dessus de huit, c'est déjà dangereux. Dix, c'est exceptionnel, surtout pour quelqu'un avec votre indice. Vous faites quatre d'habitude. »

Hall acquiesça avec lassitude. « Je sais. »

— « Si vous pouviez me fournir plus de données... »

Hall serra les mâchoires. « Je ne peux pas vous en dire plus. »

— « Il est illégal de retenir certaines informations lors d'un psychotest, » dit la machine, légèrement irritée. « En agissant ainsi, vous déformeriez sciemment mes conclusions. »

Hall se leva. « C'est tout ce que je peux vous dire. Mais vous notez quand même un niveau de déséquilibre élevé pour moi. »

— « Le facteur de désorganisation psychique est très élevé chez vous. Mais ce qu'il signifie et pourquoi il existe, je ne peux le dire. »

— « Merci. » Hall débrancha le testeur. Puis il regagna sa chambre, vaguement étourdi. Avait-il donc perdu la raison ? Pourtant il avait bien tiré sur *quelque chose.* Après, il avait testé l'atmosphère dans le laboratoire ; il avait relevé des particules métalliques en suspension, en particulier à l'endroit où il avait fait feu sur son microscope.

Mais comment était-ce possible ? Un microscope qui s'animait et tentait de le tuer !

En tout cas, c'était bien celui que Friendly avait sorti de sa boîte. Entier. Mais comment y était-il revenu ?

Il ôta son uniforme et pénétra dans la douche. Tandis que l'eau chaude coulait sur son corps, il réfléchissait. Le robot psychotesteur avait prouvé que son esprit était gravement perturbé. Mais cela pouvait être le résultat plutôt que la cause de son expérience. Il avait commencé à en parler à Friendly mais il s'était interrompu. Comment s'attendre à ce que quelqu'un croie une pareille histoire ?

Il arrêta la douche et avança la main pour prendre une serviette.

La serviette s'entortilla autour de son poignet, l'attirant contre le mur. Le tissu éponge se pressa sur sa bouche et son nez. Il se défendit sauvagement pour se dégager. Brusquement, la serviette céda. Il tomba et sa tête heurta le mur. Il éprouva une douleur violente.

⁂

Assis dans une mare d'eau, Hall leva les yeux vers le porte-serviette. La serviette était là, immobile, avec les autres. Trois serviettes, toutes identiques, toutes immobiles. Avait-il rêvé ?

Il se mit péniblement sur ses pieds, se frottant la tête. Evitant soigneusement le porte-serviette, il sortit prudemment de la douche et passa dans la chambre. Il sortit avec précaution une nouvelle serviette du placard. Elle paraissait normale. Il se sécha et commença à se rhabiller.

Son ceinturon l'étreignit à la taille. Il était solide,

renforcé d'anneaux métalliques. En silence, Hall roula au sol, luttant avec son ceinturon pour reprendre le dessus. Le ceinturon était comme un serpent métallique enragé, il fouettait et lacérait. Hall parvint enfin à mettre la main sur son éclateur. Le ceinturon lâcha prise immédiatement. Il le pulvérisa et se jeta dans un fauteuil, haletant.

Les bras du fauteuil se refermèrent sur lui. Mais, cette fois, le pistolet était prêt. Il dut faire feu six fois avant que le fauteuil s'écroule.

A demi vêtu, il resta immobile au milieu de la chambre, le souffle court.

« Ce n'est pas possible ! » murmura-t-il. « Je dois perdre la tête. »

Enfin, il mit ses guêtres et ses bottes. Puis il sortit dans le couloir désert et prit l'ascenseur pour se rendre au dernier étage.

La commandante Morrison leva les yeux de son bureau au moment où Hall traversait l'écran de sécurité robot. L'écran émit un signal sonore d'alarme.

« Vous êtes armé, » dit la commandante sur un ton de reproche.

Hall baissa les yeux sur l'éclateur qu'il tenait. Il le posa sur le bureau. « Excusez-moi. »

— « Qu'est-ce qui vous arrive ? Que voulez-vous ? J'ai le compte rendu de la machine à tester. Elle indique que vous avez atteint un facteur de 10 dans les dernières vingt-quatre heures. » Elle le dévisagea avec intensité. « Ça fait longtemps que nous nous connaissons, Lawrence. Que vous arrive-t-il ? »

Hall lâcha un soupir profond. « Stella, en début de journée, mon microscope a essayé de m'étrangler. »

Ses yeux bleus s'écarquillèrent. « Quoi ? »

— « Puis, en sortant de ma douche, une serviette

de bain a essayé de m'étouffer. Je m'en suis tiré mais, en m'habillant, c'est mon ceinturon... » Il s'arrêta. La commandante s'était levée.

— « Gardes ! » appela-t-elle.

— « Attendez, Stella ! Ecoutez-moi. C'est sérieux. Il y a quelque chose qui cloche. Quatre fois des objets ont essayé de me tuer. Des objets anodins qui soudain deviennent dangereux. Peut-être est-ce ce que nous cherchions. Peut-être que.... »

— « Votre microscope a essayé de vous tuer ? »

— « Il s'est animé. Ses branches m'ont saisi à la gorge. »

Il y eut un long silence. « Y a-t-il eu un autre témoin ? »

— « Non. »

— « Qu'avez-vous fait ? »

— « Je l'ai pulvérisé. »

— « Reste-t-il quelques débris ? »

— « Non, » convint Hall à contrecœur. « En fait, le microscope semble même tout à fait intact. Comme avant. Il est à sa place dans sa boîte. »

— « Je vois. » La commandante fit signe de la tête aux deux gardes qui avaient répondu à son appel. « Conduisez le major Hall au capitaine Taylor et qu'il soit mit aux arrêts jusqu'à son renvoi sur Terra pour y être examiné. »

Elle demeura imperturbable tandis que les deux gardes bloquaient les bras de Hall à l'aide d'attaches aimantées.

« Désolée, major, » dit-elle. « A moins que vous ne puissiez prouver vos histoires, il nous faut présumer que c'est pure projection psychotique de votre part. Et cette planète n'est pas assez surveillée pour que nous puissions permettre à un déséquilibré d'y évo-

luer librement. Vous pourriez causer beaucoup de dommages. »

Les gardes le dirigèrent vers la porte. Hall se laissa entraîner sans protester. Sa tête résonnait comme une cloche. Peut-être la commandante avait-elle raison. Peut-être était-il déséquilibré.

***

Ils arrivèrent devant les bureaux du capitaine Taylor. L'un des gardes sonna.

« Qui est là ? » demanda la porte-robot d'une voix aiguë.

— « La commandante Morrison ordonne que cet homme soit confié au capitaine. »

Il y eut une pause hésitante, puis : « Le capitaine est occupé. »

— « C'est urgent. »

On entendit cliqueter les relais du robot tandis qu'il se décidait. « C'est la commandante qui vous envoie ? »

— « Oui. Ouvre ! »

— « Vous pouvez entrer. » Le robot déverrouilla la porte. L'un des gardes la poussa. Puis s'arrêta.

Le capitaine Taylor gisait sur le sol, le visage bleu, les yeux exorbités. Seuls sa tête et ses pieds étaient visibles. Il subissait l'étreinte d'une carpette de paille rouge et blanche qui le comprimait et le serrait de plus en plus fort.

Hall se jeta au sol et tira sur le tapis. « Vite ! » aboya-t-il. « Attrapez-le ! »

Les trois tirèrent ensemble. Le tapis résista.

— « Au secours ! » cria faiblement Taylor.

— « Nous faisons de notre mieux ! » Ils tiraient frénétiquement. Enfin le tapis céda et se dirigea en

ondoyant vers la sortie. L'un des gardes le pulvérisa.

Hall courut au vidéo-écran et, d'une main tremblante, composa le numéro du poste de la commandante.

Son visage apparut sur l'écran.

— « Vous voyez ! » haleta-t-il.

Elle aperçut Taylor derrière lui qui gisait sur le sol, les deux gardes agenouillés à côté de lui, leurs pistolets encore dégainés.

— « Qu'est-ce que... que s'est-il passé ? »

— « Il a été attaqué par un tapis ! » ricana Hall sans rire. « Alors, qui est fou ? »

— « Nous vous envoyons une compagnie de gardes. » Elle cilla. « Tout de suite. Mais comment... »

— « Dites-leur de tenir leurs pistolets prêts. Et vous feriez mieux de sonner l'alerte générale. »

***

Hall déposa quatre objets sur le bureau de la commandante Morrison : un microscope, une serviette, une ceinture métallique et un petit tapis rouge et blanc.

Elle se détourna, mal à l'aise. « Major, vous êtes sûr que... »

— « Ils vont bien à présent. C'est ce qui est le plus étrange. Cette serviette. Voici quelques heures elle a essayé de me tuer. Je m'en suis tiré en la pulvérisant. Mais la voici de retour, exactement comme elle était avant. Inoffensive. »

Le capitaine Taylor tâta la carpette rouge et blanche avec précaution. « Je l'ai amenée de Terra. Ma femme me l'avait donnée. Je... je lui faisais entièrement confiance. »

Ils se regardèrent.

— « Nous avons pulvérisé le tapis aussi, » précisa Hall.

Il y eut un silence.

— « C'est quoi, alors, qui m'a attaqué ? » demanda le capitaine Taylor. « Si ce n'était pas ce tapis ? »

— « Ça *ressemblait* à ce tapis, » dit Hall lentement. « Et ce qui m'a attaqué *ressemblait* à cette serviette. »

La commandante Morrison présenta la serviette à la lumière. « C'est une serviette ordinaire ! Impossible qu'elle vous ait attaqué. »

— « Bien sûr, » convint Hall. « Nous avons soumis ces objets à tous les tests possibles et imaginables. Ils ne sont que ce qu'ils sont censés être, avec tous leurs éléments inchangés. Des objets non organiques parfaitement stables. Il est impossible qu'*aucun* d'eux ait pu s'animer et nous attaquer. »

— « Mais quelque chose l'a pu, » dit Taylor. « Quelque chose m'a attaqué. Et, si ce n'était pas ce tapis, qu'était-ce donc ? »

***

Le lieutenant Dodds fouilla dans la commode en quête de ses gants. Il était pressé, car la compagnie entière était convoquée d'urgence.

— « Où ai-je pu... ? » murmura-t-il. « Nom de nom ! »

Car sur le lit se trouvaient *deux* paires de gants identiques, côte à côte.

Dodds fronça les sourcils en se grattant la tête. Comment était-ce possible ? Il n'en avait qu'une paire. L'autre devait appartenir à quelqu'un d'autre. Peut-être à Bob Wesley, qui était venu la veille pour jouer aux cartes. Peut-être les avait-il oubliés.

Le vidéo-écran s'illumina à nouveau. « Attention ! Tous les membres de l'équipage, rassemblement général d'urgence ! Rassemblement général d'urgence ! »

— « Bon ! bon ! » grommela Dodds impatient. Il saisit l'une des paires de gants et les enfila.

Dès qu'il les eut mis, les gants portèrent ses mains à sa taille. Ils refermèrent ses doigts sur la crosse de son pistolet, le sortirent de sa gaine.

« Sapristi ! » s'exclama Dodds. Les gants levèrent le pistolet-éclateur en le pointant sur sa poitrine.

Les doigts appuyèrent. Il y eut un rugissement. La moitié de la poitrine de Dodds s'était dissoute. Ce qui restait de lui s'affaissa lentement sur le sol, la bouche encore béante de stupéfaction.

⁂

Dès qu'il entendit la sirène d'alarme, le caporal Tenner traversa en hâte le terrain en direction du bâtiment principal.

A l'entrée du bâtiment, il s'arrêta pour ôter ses bottes cloutées. Puis il fronça les sourcils. Il y avait deux paillassons devant la porte au lieu d'un.

Eh bien, tant pis. De toute façon, ils étaient identiques. Il s'avança puis attendit. La surface du paillasson diffusa un courant haute fréquence à travers ses pieds et ses jambes, annihilant ainsi toutes les spores ou graines qui auraient pu s'accrocher à lui tandis qu'il se trouvait à l'extérieur.

Puis il pénétra dans le bâtiment.

Un moment plus tard, le lieutenant Fulton se présenta à la porte. Il ôta brutalement ses bottes de marche et posa les pieds sur le premier paillasson qu'il vit.

Le paillasson se replia sur ses pieds.

« Eh ! » s'écria Fulton. « Lâche-moi ! »

Il essaya de dégager ses pieds mais le paillasson s'y refusa. Fulton prit peur. Il sortit son pistolet, mais il ne tenait pas à tirer sur ses propres pieds.

« Au secours ! » s'écria-t-il.

Deux soldats arrivèrent en courant. « Qu'y a-t-il, lieutenant ? »

— « Enlevez-moi ce sale truc. »

Les soldats se mirent à rire.

— « Ce n'est pas de la rigolade, » dit Fulton, le visage soudain livide. « Ça m'arrache les pieds ! Ça... »

Il se mit à hurler. Les soldats agrippèrent frénétiquement le paillasson. Et Fulton tomba au sol en se tordant et en hurlant. En définitive, les soldats réussirent à détacher un coin du paillasson de ses pieds.

Mais Fulton n'avait plus de pieds. Il n'avait que des moignons d'os déjà à moitié dissous.

⁂

« Maintenant, nous sommes fixés, » dit Hall gravement. « Il s'agit d'une forme de vie organique. »

La commandante Morrison s'adressa au caporal Tenner. « Avez-vous remarqué deux paillassons en entrant dans le bâtiment ? »

— « Oui, commandante. Deux. J'ai marché sur l'un des deux. Et je suis entré. »

— « Vous avez eu de la chance. Vous avez mis les pieds sur le bon. »

— « Il nous faut être prudent, » dit Hall. « Nous devons nous méfier des doubles. Apparemment cette *chose*, quelle qu'elle soit, imite les objets qu'elle trouve. Comme un caméléon. Du mimétisme. »

— « Deux, » murmura Stella Morrison en regardant les deux vases de fleurs aux deux extrémités de son bureau. « Ça ne va pas être facile à détecter. Deux serviettes, deux vases, deux chaises. Peut-être qu'il y a toute une série de choses qui sont normales. Tous des multiples légitimes sauf un. »

— « C'est ça l'ennui. Je n'ai rien remarqué d'inaccoutumé dans le laboratoire. Un second microscope n'avait rien d'insolite. Ça cadrait bien dans le tableau. »

La commandante s'éloigna des deux vases de fleurs identiques. « Et ces deux là ? Peut-être l'un est ce... je ne sais quoi. »

— « Beaucoup de choses vont par deux. Les bottes. Les vêtements. L'ameublement. Je n'avais pas remarqué ce siège supplémentaire dans ma chambre. On ne pourra jamais être sûr. Et parfois... »

Le vidéo-écran s'illumina. Apparurent les traits du vice-commandant Woods. « Stella, une autre victime. »

— « Qui est-ce, cette fois ? »

— « Un officier s'est dissous. Il ne reste que quelques boutons et son pistolet-éclateur. Le lieutenant Dodds. »

— « Ça fait trois, » dit la commandante Morrison.

— « Si c'est organique, il doit bien y avoir un moyen de détruire ça, » marmonna Hall. « Nous en avons bien pulvérisé quelques-uns. Apparemment, nous les avons même tués. Donc ils sont vulnérables. Mais nous ne savons pas combien ils sont. Nous en avons détruit cinq ou six. Peut-être s'agit-il d'une substance divisible à l'infini. Une espèce de protoplasme. »

— « Et entre-temps... ? »

— « Entre-temps, nous sommes tous à sa merci. Ou à *leur* merci. Voilà notre forme de vie virulente.

Ce qui explique pourquoi tout le reste nous est apparu comme inoffensif. Rien ne peut rivaliser avec une forme pareille. Nous connaissons des formes de mimétisme, bien sûr. Chez les insectes, les plantes. Et puis, il y a cette limace sur Vénus. Mais rien qui aille aussi loin. »

— « Pourtant, on peut tuer ces choses. Vous l'avez dit vous-même. Donc, nous avons une chance. »

— « Si on parvient à les détecter, » dit Hall en parcourant la pièce des yeux. Il y avait deux tenues de sortie accrochées près de la porte. Y en avait-il vraiment *deux* auparavant ?

Il s'épongea le front.

— « Il nous faut essayer de trouver une espèce de poison ou de corrosif pour les détruire en bloc. On ne peut pas rester les bras croisés à attendre qu'ils nous attaquent. Nous avons besoin de quelque chose que nous puissions vaporiser. C'est de cette façon que nous nous sommes débarrassés des limaces. »

La commandante figea son regard derrière lui.

Il se retourna. « Qu'est-ce qu'il y a ? »

— « Je n'avais jamais remarqué qu'il y avait deux porte-documents dans ce coin-là. Avant, il n'y en avait qu'un... je crois. » Elle secoua la tête de désarroi. « Comment allons-nous donc savoir ? Cette histoire me démoralise. »

— « Vous avez besoin d'un bon petit remontant. »

Son visage s'éclaira. « C'est une idée... mais... »

— « Mais quoi ? »

— « Je ne veux rien toucher. On ne peut pas savoir. » Elle tripota nerveusement le pistolet à sa taille. « J'ai tout le temps envie de m'en servir, contre tout. »

— « C'est une réaction de panique. Il est vrai que nous sommes éliminés les uns après les autres. »

*
**

Le capitaine Unger perçut le signal d'alarme dans ses écouteurs. Il arrêta net son travail, empila sur ses bras les spécimens qu'il avait recueillis et se hâta vers son gyromoteur.

Il était parqué plus près qu'il ne se souvenait. Il s'arrêta, tout étonné. C'était bien le sien. Le petit véhicule conique semblait l'attendre, ses pneumatiques fermement plantés dans le sol meuble, la porte ouverte.

Unger se hâta vers lui, tout en ménageant ses spécimens. Il ouvrit la cabine de stockage et y déposa sa récolte. Puis il se glissa aux commandes.

Il mit le contact. Mais le moteur ne donna rien. Ce qui était plutôt étrange. Pendant qu'il essayait de comprendre, il remarqua quelque chose qui lui fit un sacré choc. A une centaine de mètres de là, au milieu des arbres, se tenait un second gyromoteur identique à celui dans lequel il se trouvait. Et c'était bien là qu'il se souvenait avoir garé le sien. Mais oui, il s'était trompé de véhicule. Quelqu'un d'autre était venu chercher des spécimens et ce véhicule lui appartenait.

Unger voulu ressortir. La porte se referma sur lui. Le siège se replia sur sa tête. Le tableau de contrôle se mit à bouillonner. Il haletait, suffoquait. Il tenta désespérément de se libérer. Il était entouré d'une humidité brûlante, chaude comme de la chair.

Glouglou ! Sa tête fut recouverte. Puis son corps. Le gyromoteur se liquéfiait. Il essaya de libérer ses mains mais elles étaient paralysées.

Et c'est alors que commença la douleur. Il était en train de se dissoudre. Il comprit aussitôt de quel liquide il s'agissait.

De l'acide. Du suc digestif.

⁂

« Ne regarde pas ! » s'écria Gail Thomas.

— « Pourquoi pas ? » Le caporal Hendricks nagea vers elle en souriant. « Pourquoi ne dois-je pas regarder ? »

— « Parce que je vais sortir. »

Le soleil brillait sur le lac. Il étincelait en dansant sur l'eau. Tout autour se dressaient de gigantesques arbres couverts de mousse, tels de grandes colonnes silencieuses parmi les vignes luxuriantes et les buissons en fleurs.

Gail regagna la rive et, ruisselante d'eau, elle rejeta ses cheveux en arrière. Les bois étaient silencieux. Il n'y avait que le clapotis des vagues. Ils étaient loin du camp.

— « Quand pourrai-je regarder ? » demanda Hendricks, qui tournait en rond dans l'eau, les yeux fermés.

— « Bientôt. » Gail se fraya un chemin parmi les arbres jusqu'à l'endroit où elle avait laissé son uniforme. Le soleil caressait ses épaules et ses bras nus. S'asseyant dans l'herbe, elle souleva sa tunique et ses guêtres.

Elle brossa les feuilles et les débris d'écorce de sa tunique et commença à la passer sur sa tête.

⁂

Dans l'eau, le caporal Hendricks attendait patiemment. Le temps passait. Il n'y avait aucun bruit. Il ouvrit les yeux. Pas de Gail en vue.

« Gail ? » appela-t-il.

Tout était très paisible.

« Gail ? »

Pas de réponse.

Le caporal Hendricks nagea rapidement vers le rivage. Il sortit de l'eau. D'un bond il se trouva près de son uniforme, méticuleusement plié au bord du lac. Il se saisit de son pistolet.

« *Gail !* »

Silence dans les bois. Aucun bruit. Debout, il regardait alentour, fronçant les sourcils. Peu à peu une peur glaciale commença de l'engourdir malgré la chaleur du soleil.

« Gail ! GAIL ! »

Seul le silence lui répondait.

***

La commandante Morrison était inquiète. « Il nous faut agir, » dit-elle. « Sans attendre. Dix vies perdues déjà sur trente incidents. Un tiers, c'est un pourcentage trop élevé. »

Hall leva les yeux de son travail. « En tout cas, maintenant nous savons à quoi nous en tenir. C'est une forme de protoplasme totalement mimétique. » Il souleva la cartouche pulvérisatrice. « Je pense que cela nous donnera une idée de leur nombre. »

— « Qu'est-ce que c'est ? »

— « Un composé gazeux d'arsenic et d'hydrogène. De l'arsine. »

— « Qu'allez-vous en faire ? »

Hall ferma son casque. La commandante percevait sa voix dans ses écouteurs. « Je vais asperger tout le laboratoire avec ça. Je crois qu'il y en a beaucoup là-dedans. Plus que partout ailleurs. »

— « Pourquoi là ? »

— « C'est là où ont été amenés tous les échantillons et tous les spécimens à l'origine, et où je suis tombé sur le premier. Je crois qu'ils sont venus avec les échantillons, ou en tant qu'échantillons, et puis ils se sont infiltrés à travers le reste des bâtiments. »

La commandante verrouilla son propre casque. Ses quatre gardes firent de même. « L'arsine est fatale aux êtres humains, n'est-ce pas ? »

Hall acquiesça. « Nous devrons être très prudents. Nous pouvons nous en servir ici à très petite échelle, mais c'est à peu près tout. »

Il régla le débit d'oxygène de son casque.

— « Qu'est-ce que votre expérience va démontrer ? »

— « Au moins, nous aurons une idée de l'importance de leur infiltration. Et nous saurons mieux à quoi nous en tenir. C'est peut-être plus grave que nous le pensons. »

— « Que voulez-vous dire ? » demanda-t-elle, en réglant le flot d'oxygène de son propre casque.

— « Nous sommes cent dans cette expédition sur la Planète Bleue. Les choses étant ce qu'elles sont, le pire qui puisse nous arriver est que nous succombions tous, les uns après les autres. Mais ce n'est encore rien. Des expéditions d'une centaine de membres disparaissent chaque jour. C'est le risque à prendre quand on est les premiers à atterrir sur une planète. En fin de compte, c'est relativement sans importance. »

— « Par rapport à quoi ? »

— « Si elles sont divisibles à l'infini, il nous faudra réfléchir à deux fois avant de repartir d'ici. Il vaudrait encore mieux rester et se faire avoir un par un que de courir le risque d'en ramener une dans notre système. »

*
**

Elle le regarda. « C'est ça que vous essayez de déterminer ? Si elles sont divisibles à l'infini ? »

— « J'essaie de déterminer ce à quoi nous avons affaire. Peut-être n'y en a-t-il qu'une poignée. Peut-être y en a-t-il partout. » D'un geste, il montra tout le labo. « Peut-être la moitié des choses dans cette pièce ne sont-elles pas ce que nous croyons... Leurs attaques sont dangereuses. Mais ce serait pire encore si elles n'attaquaient pas. »

— « Pire ? » La commandante était perplexe.

— « Leur mimétisme est parfait. Pour ce qui est des objets non organiques en tout cas. J'ai regardé dans l'une d'elle, Stella, quand elle imitait mon microscope. Elle agrandissait, ajustait, reflétait, tout comme un microscope normal. C'est une forme de mimétisme qui dépasse tout ce que nous pouvions imaginer. Ça va beaucoup plus loin. Jusqu'à la structure moléculaire de l'objet imité. »

— « Vous pensez que l'une d'elles pourrait être ramenée par nous sur Terra ? Sous forme d'un vêtement ou d'un élément de laboratoire ? » Elle frissonna.

— « Nous supposons qu'il s'agit d'une sorte de protoplasme. Ce genre de malléabilité suggère une forme originale simple, ce qui suggère à son tour une fission binaire. S'il en est ainsi, alors il n'y a pas de limite à leur capacité reproductrice. Leurs propriétés diluantes me font songer aux protozoaires. »

— « Croyez-vous qu'elles sont intelligentes ? »

— « Je ne sais pas. J'espère que non. » Hall souleva le vaporisateur. « Avec ça, nous connaîtrons leur étendue. Ce qui confirmera dans une certaine mesure mon idée qu'elles sont assez élémentaires pour se reproduire par division. La pire des éventualités, de notre point de vue. Allons-y ! »

Il tenait le vaporisateur serré contre lui. Il appuya sur la détente et promena lentement le canon tout autour du laboratoire. La commandante et les quatre gardes se tenaient en silence derrière lui. Rien ne bougea. Le soleil brillait à travers les vitres, se reflétant dans les platines.

Au bout d'un moment, il cessa de vaporiser.

— « Je n'ai rien vu, » dit la commandante Morrison. « Vous êtes sûr que vous avez fait quelque chose ? »

— « L'arsine est incolore. Surtout, n'ouvrez pas votre casque. C'est mortel. Et ne bougez pas. »

Ils attendirent, immobiles.

Pendant un moment il ne se passa rien. Puis...

— « Bon Dieu ! » s'exclama la commandante Morrison.

A l'autre bout du laboratoire, un casier oscilla. Il se mit à dégouliner, à rouler et à tanguer. Il perdit totalement sa forme, se mua en une masse gélatineuse homogène perchée sur la table. Brusquement, il déborda de la table jusqu'au sol en frémissant.

« Là-bas ! »

Un brûleur fondait et débordait. Tout autour de la pièce, des objets étaient en mouvement. Une grande cornue se replia sur elle-même. Une rangée d'éprouvettes, une étagère de produits chimiques...

— « Attention ! » s'écria Hall en reculant.

Une énorme bonbonne s'écrasa à ses pieds. C'était bien une cellule simple. Il pouvait distinguer le noyau, la paroi cellulaire, les vacuoles durcies dans le cytoplasme.

Pipettes, pinces, mortiers, tout dégoulinait à présent. La moitié du matériel de la pièce était en mouvement. Les choses avaient imité presque tout ce qu'il

y avait à imiter. Chaque microscope avait son sosie. Chaque tube, vase, bouteille et flacon...

L'un des gardes avait sorti son pistolet. Hall le lui fit lâcher. « Ne tirez pas ! L'arsine est inflammable. Allez, filons d'ici ! Nous sommes fixés maintenant. »

Ils ouvrirent en hâte la porte du laboratoire et se bousculèrent vers le couloir. Hall claqua la porte derrière lui, la verrouillant soigneusement.

— « C'est grave, n'est-ce pas ? » demanda la commandante Morrison.

— « Nous n'avons aucune chance. L'arsine les a perturbées, une quantité suffisante pourrait même les tuer. Mais nous n'en avons pas assez. Et, si nous en inondions la planète, nous ne pourrions plus nous servir de nos pistolets. »

— « Et si nous fuyions la planète ? »

— « Nous ne pouvons pas prendre le risque d'en ramener dans notre système. »

— « Si nous restons ici, nous serons absorbés, dissous, l'un après l'autre ! » protesta la commandante.

— « Nous pourrions nous faire envoyer de l'arsine. Ou un autre poison. Mais cela éliminerait toute vie sur la planète. Il ne resterait pas grand-chose. »

— « Par conséquent, il nous faut anéantir toute forme de vie. S'il n'y a pas d'autre moyen, nous passerons la planète au feu. Même s'il ne subsiste rien d'autre qu'un monde mort. »

Ils se regardèrent tous.

« Je m'en vais appeler Central-Système, » dit la commandante Morrison. « On va nous sortir d'ici, nous mettre hors d'atteinte — les survivants en tout cas. Cette pauvre fille près du lac... » Elle frissonna. « Une fois sortis d'ici, nous mettrons sur pied le meilleur moyen de nettoyer la planète. »

— « Vous prendriez le risque d'en ramener sur Terra ? »

— « Peuvent-elles nous imiter ? Peuvent-elles imiter des créatures vivantes ? Des formes de vie plus évoluées ? »

Hall réfléchit un instant. « Apparemment non. Elles semblent se limiter aux objets non organiques. »

La commandante sourit gravement. « Alors, nous rentrerons sans rien qui soit non organique. »

— « Et nos vêtements ? Puisqu'elles peuvent imiter des ceintures, des gants et des bottes... »

— « Nous n'en aurons pas. Nous rentrerons sans rien. Et je veux dire *strictement rien.* »

— « Je vois, » dit Hall. Il réfléchit. « Ça pourrait marcher. Mais pourrez-vous convaincre le personnel de... de laisser tout derrière eux ? Tout ce qu'ils possèdent ? »

— « S'il s'agit de leur vie, oui. Je leur *ordonnerai* de le faire. »

— « C'est peut-être notre seule chance de nous en sortir. »

*
**

Le croiseur le plus proche, et assez grand pour rapatrier les membres de l'expédition, se trouvait à deux heures à peine de là. Il faisait route vers Terra.

La commandante Morrison leva les yeux du vidéo-écran. « Ils veulent savoir ce qui ne va pas ici. »

— « Laissez-moi leur parler. » Hall prit place devant l'écran. Il affronta les traits lourds et les galons dorés d'un capitaine de croiseur. « Ici le major Lawrence Hall, de l'Unité de Recherche de cette expédition. »

— « Je suis le capitaine Daniel Davis. » L'officier

l'observait, imperturbable. « Vous avez des ennuis, major ? »

Hall hésita. « Je préférerais ne rien expliquer avant d'être à bord, si vous n'y voyez pas d'inconvénient. »

— « Pourquoi ? »

— « Vous allez penser que nous sommes déjà assez fous comme ça, capitaine. Nous discuterons de tout cela une fois à bord. » Il hésita. « Nous allons monter à votre bord entièrement nus. »

Le capitaine leva les sourcils. « Nus ? »

— « C'est ça. »

— « Je vois. » Il ne voyait rien du tout.

— « Quand arriverez-vous ici ? »

— « Dans deux heures environ, selon moi. »

— « Il est maintenant 13 heures selon notre horaire. Vous serez là vers 15 heures. »

— « A peu près, » convint le capitaine.

— « Nous vous attendrons. Ne laissez sortir aucun de vos hommes. N'ouvrez qu'une chambre de décompression pour nous. Nous monterons à bord sans aucun matériel. Nous, et rien d'autre. Dès que nous serons à bord, décollez immédiatement. »

Stella Morrison se pencha vers le vidéo-écran. « Capitaine... est-ce qu'il serait possible à vos hommes de ne pas... »

— « Nous nous poserons par commande-robot, » l'assura-t-il. « Il n'y aura pas un seul de mes hommes sur le pont. Personne ne vous verra. »

— « Merci, » murmura-t-elle.

— « De rien. » Le capitaine Davis salua. « Eh bien... dans deux heures, commandante. »

*
**

« Que tout le monde se rassemble sur le terrain, »

dit la commandante Morrison. « Il faut que nous ôtions nos vêtements ici, je crois, pour qu'aucun objet n'entre en contact avec le vaisseau. »

Hall la dévisagea. « Ça en vaut la peine pour sauver nos vies, n'est-ce pas ? »

— « Je suppose que oui, » dit-elle.

Le lieutenant Friendly se mordit les lèvres. « Je n'irai pas. Je vais rester ici. »

— « Vous devez venir. »

— « Mais, major... »

Hall regarda sa montre. « Il est 14 h 50. Le vaisseau va arriver d'une minute à l'autre. Déshabillez-vous et rendez-vous sur le terrain d'atterrissage. »

— « Ne puis-je vraiment *rien* emporter ? »

— « Rien. Pas même votre pistolet... Ils vont nous donner des vêtements dans le vaisseau. Allez ! Votre vie en dépend. Tout le monde le fait. »

Friendly tirailla sur sa chemise à contrecœur. « Bah ! je me comporte bêtement. »

Le vidéo-écran cliqueta. Une voix-robot annonça d'une voix aiguë : « Tout le monde dehors immédiatement ! Tout le monde dehors sur le terrain sans plus tarder. Tout le monde dehors immédiatement ! Tout le monde... »

— « Déjà ? » Hall courut à la baie, souleva le store métallique. « Je ne l'ai pas entendu atterrir. »

Au milieu du terrain d'atterrissage se trouvait un long croiseur spatial grisâtre, sa coque cabossée et érodée par les chocs de météorites. Immobile, il attendait.

Une cohorte de gens nus marchait vers lui avec hésitation, clignant des yeux sous l'aveuglant soleil.

— « Ils sont là ! » Hall arracha sa chemise. « Allons-y ! »

— « Attends-moi ! »

— « Alors vite ! » Hall acheva de se déshabiller. Les deux hommes se hâtèrent dans le couloir. Ils dévalèrent les marches jusqu'à la porte. Puis ils sortirent sur le terrain. La chaleur était étouffante. De tous côtés, hommes et femmes nus s'avançaient vers le vaisseau en silence.

« Quel spectacle ! » dit un officier. « On ne va pas s'en remettre. »

— « Au moins, on survivra, » dit un autre.

— « Lawrence ! »

Hall se tourna à demi.

— « Ne vous retournez pas, je vous prie. Avancez. Je marcherai derrière vous. »

— « Comment ressentez-vous tout ça ? » questionna Hall.

— « Plutôt inhabituel. »

— « Ça vaut la peine ? »

— « Je le crois. »

— « Vous pensez qu'on nous croira ? »

— « J'en doute, » dit-elle. « Je commence à me le demander. »

— « De toute façon, nous reviendrons vivants. »

— « Je suppose. »

Hall leva les yeux vers la passerelle qui s'abaissait devant eux. Les premières personnes grimpaient déjà la pente métallique et s'engouffraient dans le vaisseau par la chambre de décompression circulaire.

— « Lawrence... »

La voix de la commandante tremblait singulièrement. « Lawrence, j'ai... »

— « Vous avez quoi ? »

— « J'ai peur. »

— « Peur ! » Il s'arrêta. « Pourquoi ? »

— « Je ne sais pas. »

Les gens les bousculaient de tous côtés. « N'y pensez plus. Ça doit remonter à votre petite enfance. » Il posa le pied sur le bas de la passerelle. « Nous y voilà. »

— « Je veux retourner ! » Sa voix était paniquée. « Je... »

Hall rit. « C'est trop tard à présent, Stella. » Il monta la passerelle en se tenant à la rampe. Autour de lui, de tous côtés les hommes et les femmes les poussaient vers l'avant, les portaient plus haut. Ils arrivèrent à la chambre de décompression. « Nous y voici. »

L'homme devant lui disparut.

Hall entra à sa suite dans les sombres entrailles du vaisseau, dans l'obscurité silencieuse. La commandante le suivit.

***

A 15 heures, le capitaine Daniel Davis posa son vaisseau au milieu du terrain. Des relais actionnèrent l'ouverture avec un bruit sourd. Davis et ses officiers attendaient dans la cabine de commande, autour de la grande console.

« Eh bien, » dit le capitaine au bout d'un moment, « où sont-ils ? »

Les officiers se sentaient mal à l'aise. « Peut-être que quelque chose ne va pas. »

— « Peut-être toute cette histoire n'est-elle qu'une énorme farce... »

Ils attendirent.

Mais personne ne vint.

JOHN D. McDONALD

VULNÉRABILITÉ

SEAN MALLOY, debout à l'orée de la clairière où il se dissimulait de façon à ne pas se faire remarquer, observait en fronçant les sourcils la jeune fille au travail. L'exposition au rayonnement du soleil blanc-jaune, de moitié plus petit que Sol, avait donné à l'épiderme de celle-ci une teinte cuivrée qui mettait en relief, de manière saisissante, l'or de sa crinière. Malloy constata qu'il prenait plaisir à voir jouer les muscles souples de son dos nu chaque fois qu'elle balançait l'instrument contre l'arbre, arrachant à tous les coups un fragment de bois tendre et jaunâtre, veiné de vert. Ses épaules luisaient de transpiration.

Le mot paléolingual lui échappait. Brusquement, il lui revint en mémoire. Mais bien sûr ! C'était une hache.

Le choc de la hache mordant le tronc résonnait dans la clairière, sec et régulier comme le battement d'un métronome. Il y eut un craquement de fibres et la jeune fille s'éloigna de l'arbre à reculons. Sean Malloy leva alors la tête et vit la masse de branches et de feuilles s'incliner vers lui. Il poussa une exclamation d'effroi et, sans plus songer à la dignité dont devait faire preuve un Précurseur du Bureau de l'Ajustement Colonial, il s'élança au pas de course perpendiculairement à la trajectoire du tronc. Au bout de cinq mètres, qu'il franchit à une vitesse surprenante, il se prit les pieds dans une touffe d'herbe et tomba au moment précis où l'arbre s'abattait avec un bruit assourdissant, si près de lui que l'extrémité d'une branche lui cingla douloureusement les omoplates. Il se dégagea du feuillage en rampant et se redressa. La femme se précipitait vers lui tout en boutonnant une jupe faite d'un tissu grossier. Elle était grande et il y avait de l'inquiétude dans ses yeux.

« Vous n'avez pas de mal ? »

— « Figurez-vous que non, » répondit Malloy avec aigreur.

Il nota qu'elle le détaillait, embrassant d'un coup d'œil son uniforme et l'emblème du B.A.C. frappé du petit point d'interrogation d'or, signe distinctif du corps des Précurseurs. Son expression inquiète l'avait abandonnée.

« Les gens qui attendent que les arbres leur tombent dessus sont en général blessés, » dit-elle sur un ton indifférent.

— « Je suis le Précurseur Sean Malloy. On m'a dit, au village, que je devais m'adresser à vous. Vous êtes bien Deen Thomason ? »

Elle acquiesça et contempla l'arbre d'un air de regret. « Tant pis... je pourrai toujours finir demain. Venez, Malloy. »

La hache sur l'épaule, elle traversa la clairière en direction de l'étroit sentier qui s'ouvrait dans le sous-bois. Elle marchait d'un bon pas. A nouveau, Malloy s'aperçut qu'il ressentait un plaisir singulier à la regarder. A son retour, il ne faudrait pas oublier de demander une analyse psychologique profonde. Les Précurseurs qui se laissent émotionnellement subjuguer par les femmes coloniales voient baisser leur efficacité. Il serait prudent de faire diagnostiquer et éliminer une éventuelle prédisposition. En attendant, et pour distraire son attention du balancement des hanches de la jeune fille, il lui demanda précipitamment :

« Que comptez-vous faire de cet arbre, Thomason ? »

— « L'ébrancher aujourd'hui, le débiter demain et entreposer les bûches chez moi. »

— « Pour quoi faire ? » s'enquit-il, éberlué.

⁂

ELLE s'arrêta si brusquement qu'il faillit la télescoper ; elle se retourna. Une lueur d'amusement et d'ironie brillait dans ses yeux gris.

« La saison d'hiver approche, Malloy. Je brûle du bois pour me chauffer. »

Elle était presque aussi grande que lui.

— « Vous ne croyez pas qu'il serait beaucoup plus simple de demander un élément thermique ? » répliqua-t-il sur le ton qu'on emploie pour raisonner un enfant. « Vous avez à votre disposition une station de campagne, une source d'énergie illimitée. Tout ce que vous avez à faire... »

— « Bien sûr, Malloy. Il se trouve seulement que je préfère cette méthode. »

— « Mais... »

Elle lui avait tourné le dos et s'était remise en marche. Il dut hâter le pas pour la rattraper.

Bientôt, ils émergèrent dans une autre clairière. Une maison de bois rudimentaire se dressait au pied d'une butte et Malloy dut reconnaître que le décor, avec ce petit ruisseau écumant qui courait entre les pierres, était splendide. Splendide mais primitif.

Il la suivit jusqu'à la cabane, dont la porte était ouverte.

« Où est votre mâle ? » s'enquit-il, réalisant trop tard que le choix du vocable avait été un peu hâtif. Il était peu diplomatique de faire allusion au caractère rétrograde de la déplorable organisation sociale existante avant d'avoir adroitement préparé le terrain.

Elle le dévisagea avec plus d'amusement que de colère.

« Asseyez-vous, Malloy. Je ne me suis pas encore accouplée, si c'est la formulation que les gens du Bureau préfèrent utiliser. »

— « Vous avez construit cette m a i s o n toute seule ? »

— « Non. J'ai choisi le site et les autres m'ont aidée. Le Bureau aurait été horrifié. Tout le monde travaillant de ses mains ! Des danses et de la nourriture qui ne proviennent pas de la station de campagne, un breuvage fort, fabriqué avec des fruits... Comme c'est barbare ! »

Malloy s'assit sur un banc devant une table de bois. Thomason souleva une trappe, descendit quelques marches et réapparut avec un cruchon de terre que fermait un bouchon. Elle remplit d'eau une tasse qu'elle tendit à son visiteur. Il faisait chaud. Le liquide était frais et agréable.

« Merci. »

Elle prit place en face de lui.

« Eh bien, si nous en arrivions au fait ? » dit-il avec un sourire officiel. « Il m'a fallu longtemps pour vous trouver, Thomason. Et je ne m'attendais pas que quelqu'un comme vous soit à la tête de la planète. »

— « Soyons précis, Malloy. Cette année, c'était à mon tour de représenter le village à l'assemblée plénière et c'était également au tour du village d'assurer la présidence de la réunion par le truchement de son délégué. »

MALLOY lui décocha un coup d'œil peiné.

— « Jeune femme, j'ai pour mission de prendre contact avec la personne assumant l'autorité responsable. Etes-vous ou n'êtes-vous pas l'autorité ? »

— « Dans la mesure où l'on peut dire que quelqu'un est revêtu de l'autorité, la réponse est oui. »

— « Alors, je suppose que vous tenez les archives, que vous donnez des ordres, que vous vous occupez de l'administration ? »

— « Il n'y a pas d'archives à tenir, Malloy. Je ne crois pas que je donne d'ordres. Je me borne à fixer la date de la prochaine assemblée. Et le village s'administre lui-même. »

Malloy se leva, s'approcha de la cheminée de pierre et fit brusquement volte-face.

— « Ecoutez-moi, Thomason. Il y a sept années terriennes, soit un peu plus de cinq des vôtres, un Précurseur du nom de Zedder a été envoyé sur Able XII. Sa tâche était de déterminer pour quelles raisons la station de campagne était pratiquement inutilisée, pourquoi vous n'importiez pas de moyens de distraction, p o u r q u o i vous étiez rayés des programmes de voyages touristiques pour cause d'absence d'activités commerciales. Zedder est venu et il a renvoyé son vaisseau en pilotage automatique avec sa lettre de démission collée sur le tableau de commande. L'événement était si insolite que l'on a mis Able XII sur la liste de haute priorité. Nous sommes tellement débordés que c'est la première fois que le Bureau prend contact avec vous depuis cette affaire. En arrivant, je m'attendais à constater que la quasi-totalité de la population avait disparu. Au début, j'ai pensé que je ne me trompais pas. Personne,

apparemment, ne vit dans les Centres que le Bureau a construits à votre intention. Et puis je me suis aperçu que les colons d'Able XII se sont retirés dans ces villages rudimentaires et habitent des huttes. Il m'a fallu deux semaines pour vous localiser, Thomason. Je suis un homme occupé. Très occupé. La station de campagne est en excellent ordre de marche. Je l'ai vérifiée. J'ai projeté un petit aéro tout à fait satisfaisant, j'ai synthétisé, en les choisissant au hasard sur la liste, des aliments qui étaient parfaitement conformes, j'ai même testé les télétubes inter-Centres. Ma mission consiste à déterminer ce qui cloche sur cette planète, Thomason. »

— « Pourquoi quelque chose clocherait-il ? »

— « N'abusez pas de ma patience, Thomason. »

Les yeux gris de la jeune fille se rétrécirent imperceptiblement.

— « Peu de choses me sont plus indifférentes que votre patience ou votre manque de patience, Malloy. Vous êtes ici chez moi et vous jouissez de tous les privilèges normalement attachés à l'hôte. Toutefois, un comportement autocratique ne fait pas partie de ces privilèges. »

Malloy se rassit pesamment.

— « Excusez-moi. C'est que je suis dérouté, n'est-ce pas ? Où est Zedder ? »

— « Ça, je n'en ai aucune idée. »

— « Il n'existe pas un fichier central de population ? Un tableau de recensement ? »

— « Nous n'estimons pas cela nécessaire. »

— « Je ne peux pas perdre mon temps à passer tous les villages au peigne fin pour le retrouver. J'ai encore quatre cas classés haute priorité dont je dois m'occuper dans d'autres secteurs de la Galaxie. »

— « Alors, pourquoi ne remontez-vous pas dans l'engin qui vous a amené ici, pour remplir votre tâche ? »

⁂

IL leva la tête.

« Quand le Bureau colonial installe sur une planète les moyens de résidence idoines et y implante des colons, si lesdits colons n'utilisent pas les facilités à eux accordées, le Bureau d'Ajustement Colonial est tenu de dépêcher sur place un Précurseur qui enquêtera et fera son rapport afin de recommander l'envoi d'une équipe d'ajustement de la catégorie requise pour rectifier la non-utilisation des susdites facilités standards. »

Elle lui lança un regard amusé.

— « Je présume que c'est une citation sortie d'un quelconque manuel ridicule. »

— « Nous avons un précédent dans les annales... une planète coloniale atteinte d'une telle dégénérescence émotionnelle que les colons, frappés d'une terreur superstitieuse devant les installations des Centres, s'étaient réfugiés dans les bois. »

— « Et on les a ajustés ? » demanda doucement Deen Thomason.

— « Rééduqués, » corrigea Malloy.

— « Cela fait froid dans le dos. Eh bien, Précurseur, vous pourrez annoncer à qui de droit que les habitants d'Able XII préfèrent mener une existence prétendument primitive et que les installations des Centres ainsi que la station de campagne ne sont utilisées qu'en cas d'urgence. »

— « Le Bureau trouvera que cela n'a aucun sens ! » s'exclama-t-il avec véhémence. « Vous vivez dans un état de saleté inouï. Toutes les demeures des Centres sont vides. Les insectes les ont envahies. Certes, ils ne peuvent pas causer de dégâts mais il y a des toiles d'araignées sur les cadrans du projecteur. Cela fait malpropre, c'est une négligence criminelle. Vous pourriez vous installer dans un Centre où vous auriez à portée de la main tout ce que vous pourriez désirer — il suffirait de manœuvrer un cadran. Je ne parviens pas à comprendre pourquoi vous préférez remonter à la période la plus rétrograde de la race humaine. On a prévu le dernier cri du confort moderne quand on a ouvert cette planète coloniale à... »

Elle l'interrompit d'un geste de la main.

— « Une seconde, Malloy. Voulez-vous vous lever un instant ? »

Il obéit, intrigué. Deen Thomason contourna la table, un sourire énigmatique aux lèvres. Soudain, elle ferma le poing et le frappa sèchement au niveau du diaphragme. Il eut à peine le temps de durcir ses muscles pour amortir le coup mais en eut quand même le souffle coupé.

« Frapper un Précurseur est... »

— « Oh ! Cessez d'être aussi collet monté ! Pourquoi êtes-vous Précurseur ? Vous êtes pourtant raisonnablement mince, musclé et d'attaque. Pourquoi n'êtes-vous pas tranquillement assis à vous faire du lard à portée de main d'un cadran sur votre planète d'origine ? »

Il la regarda en écarquillant les yeux.

— « Pourquoi je... il faut bien qu'il y ait des Précurseurs ! »

— « C'est un point dont on peut discuter mais la question n'est pas là. Je vous demande pourquoi vous en êtes un. »

— « Parce que j'aime résoudre les problèmes et changer de décor, je suppose, » répondit-il avec hésitation. « Et je suis obligé de soigner ma forme physique parce qu'il m'arrive de me trouver parfois dans des situations... épineuses. Mais personne ne m'a forcé à devenir Précurseur. »

— « Exactement. »

— « J'espère que vous vous rendez compte que ce que vous faites n'a aucun sens, Thomason ? »

— « Vraiment ? Je pensais au contraire que cela en avait beaucoup. En tout cas, vous pourrez signaler aux autorités compétentes que nous ne sommes pas totalement perdus. Sachez qu'un de vos Centres est occupé. »

— « Ah bon ? Voilà une bonne nouvelle. Lequel ? »

— « Le numéro six. J'aimerais aller le visiter avec vous, Malloy. Pour une raison précise. »

Il enfonça le plot saillant sur sa chronobague et l'indication du temps solaire exact calculé en fonction du jour de vingt-quatre heures d'Able XII lui apparut mentalement. Thomason était assez près de lui pour pouvoir l'enregistrer également, encore qu'avec moins d'intensité. Elle pouffa et il fut frappé par ce qu'il y avait de chaleureux dans le rire de son interlocutrice.

— « Qu'est-ce qui vous fait rire ? »

— « Ce joujou. Vous voyez cette tache de soleil par terre ? Grâce à elle, j'aurais pu vous dire l'heure qu'il est à une demi-heure près. »

— « Ça manque de précision. »

⁂

« LA encore, vous ne comprenez pas, Malloy. C'est d'une précision tout à fait suffisante. »

— « Comment voulez-vous discuter avec des gens illogiques ? Venez. L'aéro que j'ai projeté est derrière la clairière où je vous ai trouvée. Je vous le laisserai lorsque je repartirai. »

— « Je vous remercie, mais je n'en aurais pas l'emploi. Il vaudrait mieux manger un morceau avant de partir. »

— « Nous mangerons au Centre. »

— « Non, merci. Je vais nous préparer quelque chose. Mais il faut d'abord que je prenne un bain. »

Il balaya la pièce du regard. « Vous n'avez pas de bloc sanitaire ? »

— « Il y en a un en tout point parfait : le ruisseau. » Elle prit sur une étagère près de la cheminée une tunique d'une étoffe moins rude que ses vêtements de travail et une épaisse serviette. « Rendez-vous donc utile en allumant le feu. Mais que je vous montre mon jardin... Vous voyez ces choses vertes pleines de pointes ? Vous en cueillerez une douzaine et vous les laverez dans le ruisseau. »

Avant qu'il eût décidé s'il se plierait ou non à cette requête, elle s'éloigna à grands pas, de sa démarche souple et un peu féline. Il choisit de petites branches et essaya vainement de les enflammer à l'aide du focaliseur de son unité thermique de poche. Cet échec l'irrita. Furieux d'être incapable de mener à bien une tâche aussi simple, il alla arracher les plantes qu'elle lui avait désignées. Des mottes de terre noire et humide adhéraient à leurs racines blanches et bulbeuses.

Il se dirigea avec sa provende vers le ruisseau, en aval de la partie évasée de son lit qui formait

comme une piscine. Se rappelant l'extrême diversité des règles de la pudeur sur les planètes coloniales, il ne voulait surtout pas regarder directement Thomason. Les Précurseurs étaient entraînés à s'adapter sans difficulté aux mœurs locales, et elles étaient d'une grande variété. Mais, en dépit de ses intentions, il se surprit à dévorer des yeux la fille au corps svelte et bronzé debout devant le ruisseau. Elle lui sourit sans cesser de frictionner avec sa serviette ses cheveux étincelants et la comparaison que fit Malloy n'était pas, chose singulière, à l'honneur des filles flasques et blêmes de chez lui.

Elle noua sa courte tunique autour de sa taille étroite et regagna la maison, le Précurseur sur ses talons. Elle plaça un peu de mousse sèche sous les brindilles qu'il avait disposées dans la cheminée et frotta un objet qu'il identifia : c'était un de ces instruments rudimentaires dont on se servait dans le temps pour faire du feu. Il se souvenait du nom : on appelait ça des "allumettes".

Les flammes pétillaient. Elle alla chercher dans la cave des objets blancs de forme ovoïde, les cassa dans un plat de terre, coupa en morceaux les bulbes blancs à l'aide d'un couteau primitif et battit la mixture. Cela fait, elle suspendit le plat au-dessus du feu et entreprit de tailler d'épaisses tranches de pain bis qu'elle enduisit d'une substance jaune.

MALLOY la regardait faire avec attention. Cette méthode primitive remplaçant la procédure si simple du synthétiseur aurait une place de choix dans son rapport. Néanmoins, l'odeur qui rem-

plissait la pièce stimulait singulièrement l'activité de ses glandes salivaires. Le mélange avait pris. Thomason sortit le plat du feu, en divisa le contenu en deux, plaça l'une des portions entre deux tranches de pain, qu'elle posa sur un autre plat en face de Malloy.

Ce dernier goûta avec précaution, puis avala une seconde bouchée, beaucoup plus volumineuse. La saveur était plus âpre et plus concentrée que celle de tous les aliments dont il avait l'habitude et la texture en était infiniment plus grossière. Thomason alla laver la vaisselle dans le ruiseau et la rangea sur l'étagère.

« Ça a été une expérience tout à fait intéressante, » lui dit-il.

— « Mais que vous ne tenez pas à renouveler tous les jours ? »

— « N... non. »

Elle sourit. « Je suis prête, Malloy. On y va ? »

Ils se rendirent au petit aéro. Malloy observa avec curiosité la réaction de sa compagne. Elle ne manifestait aucune appréhension et ne paraissait nullement impressionnée. Elle acceptait l'appareil comme quelque chose de parfaitement banal. Il se glissa par la trappe, s'assit à côté d'elle, décolla et décrivit un cercle au ras de la cime d'un bouquet d'arbres.

« Voyons... le Centre six devrait être... »

— « Obliquez un petit peu à droite. Voilà... ça suffit. »

Il accéléra, et l'air se mit à siffler. La chaleur augmenta dans l'habitacle, et le climatiseur se mit en marche. Le sol se déroulait très loin au-dessous d'eux, et l'altitude effaçait le relief.

« Ce serait une longue trotte à pied, » dit Malloy

sur un ton protecteur. « Et c'est apparemment là votre mode de locomotion, à vous autres. »

— « Oui, le voyage prend plusieurs jours. On traverse un pays de collines tapissées de pins, avec des lacs où l'on voit bondir des poissons d'argent. Les arbres recèlent du miel sauvage. A la tombée de la nuit, on fait halte dans un village. On y reçoit toujours bon accueil. On mange du fromage et du pain dans le crépuscule, on boit du vin, on danse et les lucioles sont semblables à de petites lanternes. »

— « Oh ! » fit-il avec froideur.

— « Mais, naturellement, avec votre méthode, c'est beaucoup plus rapide. »

— « J'aperçois le Centre. »

L'ENGIN décrivit une ample courbe et se posa légèrement sur une surface de sol nu devant les portes. Dès qu'il eut mis pied à terre, Malloy distingua des gens qui déambulaient dans les larges artères pastel du Centre. Ils portaient des vêtements de toutes les formes et de toutes les couleurs. Le caprice et la fantaisie se donnaient libre cours. Cependant, une baraque absolument anachronique se dressait devant l'entrée. Un grand jeune homme à l'ample barbe blonde était assis, le dos appuyé au montant du portail. A la vue de Malloy et de Deen, il se leva et sourit. Il était vêtu de la tenue grossière des villageois.

« Tu es Thomason, n'est-ce pas ? »

— « En effet. Je fais juste une visite d'inspection. »

— « Entrez. »

Le barbu se tourna vers une plaquette de métal sertie dans le panneau mal dégrossi et enfonça un bouton. Malloy, un peu étonné, franchit le seuil

derrière Deen. Au passage, il éprouva un chatouillement fugitif, révélateur d'un écran de distorsion spatiale temporairement abaissé. Il redressa les épaules et rattrapa Thomason.

« Vous voyez comme la vie est agréable dans un Centre ? » s'exclama-t-il fièrement.

Une femme débordante de graisse, accroupie au soleil, jouait avec deux créatures duveteuses et turbulentes qu'elle avait matérialisées à l'aide du projecteur mental. A côté d'elle, un homme dormait, adossé à un mur, entouré d'une demi-douzaine de bouteilles vides.

« Très agréable, » approuva Thomason.

— « Ils ont tout ce dont ils ont envie. A qui donc viendrait l'idée de vivre en pleine brousse quand on a tout, et le reste, à portée de la main ? Des nourritures exotiques, des jouets, des distractions ! »

— « On se le demande, » laissa-t-elle tomber avec une douce ironie.

Malloy lorgnait les colons d'un air radieux. Ils avaient le triple menton des habitants de la planète natale, le souffle aussi court, la même expression suave qu'engendre la satiété. Mais leur façon de les regarder, Thomason et lui, l'étonnait. Ils les contemplaient avec des yeux hébétés où surnageait comme une étincelle de rancune.

Arrivé au bout de la rue, Malloy s'arrêta.

« Mais le reste du Centre est vide ! »

— « Oui. Il n'y a que cette rue. Nous ne pouvons pas aller plus loin. L'écran nous en empêcherait. »

Thomason fit volte-face et rebroussa chemin. Il la rejoignit en deux enjambées, l'empoigna par le bras et la fit pivoter sur elle-même. « Pourquoi a-t-on installé un champ de distorsion autour de cette rue ? »

— « Parce qu'il était inutile d'enclore un espace plus vaste. »

— « Pourquoi établir une enclave ? » cria-t-il, son visage contre celui de la jeune fille.

— « Vous êtes impoli, » rétorqua-t-elle sèchement. « Et plus stupide que je ne le croyais. Marchons lentement. Et regardez-les, Malloy ! Regardez-les bien ! Sachez que nous sommes ici dans la colonie pénitentiaire de la planète »

Il en eut la respiration coupée.

— « La colonie pénitentiaire ? Mais... attendez ! Ceux qui vivent ici peuvent avoir tout ce qu'ils désirent, absolument tout. »

— « Justement. »

Subjugué, il se remit en marche aux côtés de Thomason en scrutant les visages de ceux qu'ils croisaient au passage.

DANS le village, c'était le crépuscule. On entendait les voix aiguës et vives des enfants qui jouaient. La fumée des feux se perdait dans la grisaille où commençaient de scintiller les premières constellations, à la configuration inhabituelle. Deen était assise, adossée contre un arbre. Sean Malloy était allongé sur l'herbe, la concavité de sa nuque épousant confortablement l'arrondi de la cuisse tiède de la jeune fille.

Il écrasa un insecte qui était tombé sur sa main et se tortilla un peu. Il n'était pas encore habitué à ces vêtements rustiques qui grattaient. Il contempla le ciel en plissant les paupières et se prit à songer à

son vaisseau en train de filer dans l'espace pour rallier le quartier général du Bureau, sa lettre de démission fixée au tableau de commande. C'était la troisième nuit qu'il passait chez elle.

« C'est de la folie d'avoir fait ça, » murmura-t-il.

Brusquement, il cessa de sentir les doigts frais de Deen sur son front.

— « Tu as des regrets ? » demanda-t-elle sur un ton un peu sec.

Il s'empara de sa main et déposa un baiser sur sa paume.

— « Pas dans le sens où tu l'entends. Le vaisseau va retourner là-bas. Ils donneront à Able XII une double priorité. Un nouveau Précurseur débarquera probablement avant quatre ans. Peut-être amènera-t-il une brigade d'ajustement avec lui. »

On appelait les enfants. Des centaines de pieds martelaient la grand-rue au sol de terre battue et l'on entendait les sons des instruments qui s'accordaient.

« A ta place, je ne me ferais pas de souci pour cela, Sean, » répliqua-t-elle doucement.

Il se dressa sur son séant et la dévisagea.

— « Pourquoi, au nom de Sol ? »

Elle lui sourit. « Quand il arrivera, il se mettra à la recherche de la personne représentant l'autorité, n'est-ce pas ? »

— « Naturellement. »

— « Il a été décidé depuis belle lurette que le peu de centralisation administrative qui nous est encore nécessaire serait exercé par ceux d'entre nous qui sont le moins susceptibles d'être avides de ce genre de pouvoir. »

— « Je ne saisis pas le rapport. »

— « Les délégués des villages à l'assemblée plé-

nière sont toujours des filles non mariées. Et toujours celles qui sont considérées comme les plus agréables à regarder. Et nous sommes en train de constater ce fait : tout Précurseur paraît être... particulièrement vulnérable à notre mode d'existence. »

*
**

MALLOY accueillit cette déclaration en silence avant de s'esclaffer soudain :

« Pauvre Zedder ! »

— « Et pauvre Malloy, » persifla-t-elle.

Un brusque soupçon l'envahit.

— « Avais-tu l'ordre de... de... »

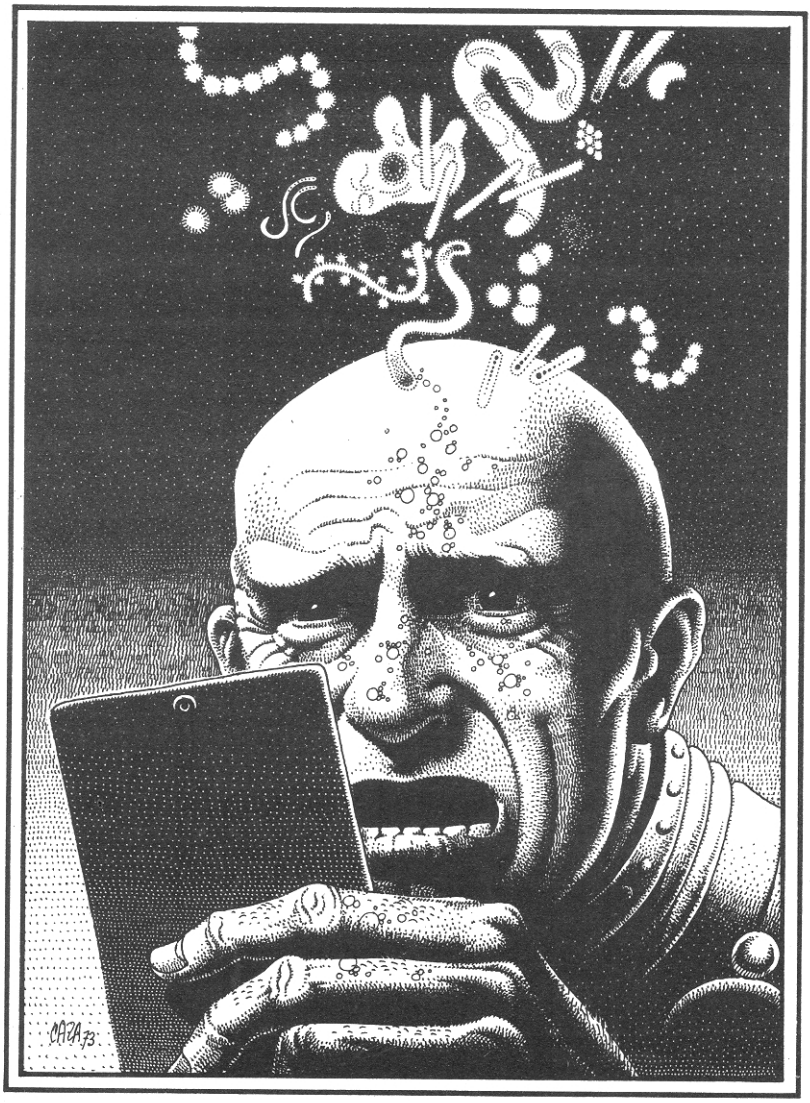
— « De séduire le Précurseur ? Comme tu as la mémoire courte, mon pauvre Sean ! Il me semble me rappeler que c'est plutôt l'inverse qui s'est produit. » Elle se leva d'un bond et lui tendit la main. « Viens. On nous attend pour la danse. Je t'apprendrai. Et ça te donnera de l'appétit pour le banquet nuptial. »

— « Comme c'est barbare ! » chuchota l'ex-Précurseur en s'emparant avidement de sa bouche.

Elle se tortilla pour échapper à son étreinte.

— « Comme tu deviens primitif ! »

Finalement, il eut raison de sa résistance mais uniquement parce qu'elle se laissa faire. Il faudrait qu'il bûcheronne et laboure un peu, qu'il chasse et qu'il marche aussi, avant d'arriver à la dominer. Encore deux mois, et elle saurait lequel des deux serait le plus fort !


CAZA 73

LESTER DEL REY

EN DÉTRESSE

BILL ADAMS était à la moitié de son voyage de retour de Mars quand il s'aperçut qu'il avait sur les mains une éruption de boutons rouges. Il avait tendu la main vers l'un des rares mouchoirs en papier qui lui restaient pour stopper un éternuement, tout en se grattant vigoureusement la base du cou. Il vit alors la tache rouge, sa main s'arrêta, il n'avait plus du tout envie d'éternuer.

Il était assis là, un mètre soixante-dix de muscle sans graisse et de peau bronzée, en train de transpirer et de regarder fixement, tandis que les poils blonds de sa nuque lui donnaient l'impression de se hérisser. Finalement, il laissa retomber sa main et se redressa avec précaution. La cabine du vaisseau spatial était assez vaste pour lui permettre de se retourner mais guère davantage, et, le vaisseau progressant sans apport d'énergie, il n'y avait pour ainsi dire pas de pesanteur pour l'empêcher d'atteindre son but.

Il trouva la feuille de métal poli qui lui servait de miroir et il s'étudia. Ses yeux étaient gonflés, son nez rouge, il y avait sur son visage d'autres taches et marques rouges.

Quelle que fût sa maladie, c'était grave !

Des images lui traversèrent l'esprit : elles étaient toutes désagréables. Pendant la dernière guerre, il n'était qu'un gosse quand les hommes étaient rentrés du Pacifique sud, mais l'un de ses oncles avait mis des années à mourir d'une maladie étrange que les médecins n'avaient pu identifier. Cela venait de quelque chose attrapé sur la Terre. Qu'est-ce qui arriverait s'il avait contracté une maladie sur une autre planète ?

C'était ridicule. Il n'y a pas sur Mars de vie animale, même les fins lichens sont rares et minuscules. Un homme ne peut pas attraper une maladie d'une plante.

Même les chevaux ne communiquent pas leurs maladies aux hommes. Alors, Bill se rappela la gangrène et le cancer, qui peuvent, apparemment, s'attaquer à tout être vivant.

Il revint au minuscule compteur Geiger mais il n'y avait aucun signe de radiations émanant du gros moteur atomique qui actionnait le vaisseau. Il ôta ses vêtements, il repéra d'autres marques rouges en train d'apparaître, mais il ne trouva aucune trace de parasites. Il n'y avait pas cru, de toute façon. Cela n'aurait pas expliqué les éternuements et les reniflements, ni les yeux gonflés ni la sensation de brûlure à l'intérieur du nez et de la gorge.

La poussière, peut-être ? Mars était très poussiéreuse, une étendue de sable rougeâtre et de limon aride, auprès de laquelle le Sahara était un paradis. Cette poussière s'était collée sur sa combinaison spatiale et avait pénétré en même temps que lui à travers les sas. Mais, si elle avait contenu un principe irritant, cela aurait été pire sur Mars. Il ne pouvait rien se rappeler d'ennuyeux, et il avait mis en fonctionnement à tout hasard les microfiltres à poussière électrostatiques, pour purifier l'air avant de partir.

Alors, il revint à l'un des microfiltres et il ôta le couvercle.

Le petit moteur ronronnait allègrement. Les bâtonnets de plastique tournaient contre des brosses en fourrure, tandis qu'un frotteur venait enlever la moindre poussière que celles-ci ramassaient. Il ne pouvait voir aucune poussière ; les microfiltres avaient rempli leur office.

Une plante irritante, comme le sumac ? Non, il avait toujours porté cette combinaison : Mars a bien une atmosphère, mais un homme ne peut pas y respirer

longtemps. La combinaison était endossée et retirée grâce à des grappins automatiques, si bien qu'il ne pouvait pas y avoir touché.

L'éruption dont son corps était couvert semblait empirer lorsqu'il la regardait. Cette fois, quand il éternua, il déchira le mouchoir de papier en quatre. La petite provision était presque épuisée ; il n'y a jamais assez de place pour les objets qui ne sont pas rigoureusement indispensables même dans un vaisseau spatial mû par le nouveau système atomique. Tandis qu'il cherchait des taches, la brûlure de son nez semblait s'aggraver.

Il se laissa tomber sur le siège de pilotage, en poussant des jurons. Deux mois à rester recroquevillé dans cette cellule, à avoir des sueurs froides pendant tout le trajet pour Mars sans savoir combien de temps ce nouveau moteur tiendrait ; trois semaines sur Mars, à dresser des cartes avec frénésie pour couvrir la plus grande surface possible, à planter des petits drapeaux tous les cent kilomètres ; à présent une semaine de voyage de retour, à accélération élevée la plupart du temps — et puis ça ! Il se serait attendu à quelque aventure. Mars, cependant, s'était révélée aussi intéressante qu'un tas de sable et même les "canaux" n'étaient que des striures minérales, invisibles quand on se trouvait à la surface du sol.

Il cherchait quelque chose à faire, mais il ne trouvait rien. Il avait développé ses films la veille, après avoir soigneusement nettoyé les microfiltres statiques et s'être assuré que l'air était exempt de poussière. Il avait rédigé ses comptes rendus. Et il avait continué à naviguer en caressant l'espoir de rentrer chez lui pour prendre un bain, une bière, assister à quelques combats de chiens contre des taureaux avant de

commencer à bénéficier du prestige d'avoir été le premier homme à atteindre une autre planète, en dehors de la Lune.

Il coupa de nouveau la pleine accélération, car il était plus sûr de ses moteurs que de lui-même. C'était la veille qu'il avait commencé à remarquer ces démangeaisons ; aujourd'hui, il était en pleine éruption. Combien de temps faudrait-il pour que se déclare ce qui allait arriver, quoi que ce fût ? Dieu tout-puissant, il risquait de mourir : pour une chose aussi humiliante et aussi peu dramatique que celle-ci !

C'était une chose qui ne l'avait pas nettement frappé, jusqu'ici. On n'avait aucune connaissance des maladies provenant des autres planètes. Les hommes avaient fini par être immunisés contre les microbes qu'on trouvait sur la Terre ; mais, de même que la variole s'était révélée si nocive pour les Indiens et la syphilis pour les Européens la première fois que ces maladies s'étaient manifestées, on ne pouvait pas dire avec quelle violence celle-ci pourrait progresser. Cela pouvait être fini en un jour, ou le tuer aussi rapidement.

Il calculait sa nouvelle orbite sur un ordinateur miniature. Avec cette accélération, il pouvait se trouver en deux jours à distance de radar de la Terre ; en quatre jours, il pourrait atterrir. A fonctionner sans interruption, les tubes risquaient de griller. Mais, autrement, il lui faudrait deux semaines pour atterrir et la plupart des maladies dont il se souvenait évoluaient plus vite que cela.

Il épongea la sueur de son front, gratta d'autres endroits qui le démangeaient et contempla le petit disque de la Terre. Là, il y avait des médecins — et mon vieux, il en avait besoin, pas une minute à perdre !

Les choses avaient un peu empiré deux jours plus tard quand se firent entendre les premiers cris aigus du radar. Sa provision de mouchoirs était épuisée, son nez ne cessait de couler, respirer lui paraissait presque impossible. Il devait aussi avoir un peu de fièvre, mais il n'avait aucun moyen de connaître sa température.

Il brancha son récepteur, transmit son code en appuyant sur sa touche d'appel. Le récepteur lui répondit par de petits cris, des lambeaux de messages passaient, mais sans netteté. Ses signaux restaient sans réponse. Il vérifia son chronomètre et feuilleta les pages minuscules de son éphéméride : le gros radar de Washington n'était toujours pas en ligne avec lui, et les signaux devaient traverser une couche d'air trop épaisse pour lui parvenir clairement. Ce serait possible dans une heure.

Mais, pour l'instant, une heure, cela lui paraissait plus long qu'une année entière. Il vérifia encore une fois le microfiltre, essaya d'imaginer d'autres orbites, s'arrangea pour situer la Lune, et se gratta. Quinze minutes. Il n'avait pas de place pour aller et venir. Il baissa le dossier du siège de pilotage, la table et sortit sa couchette ; il la refit en veillant à ce que les coins soient parfaitement carrés. Puis il la replia, releva la table et le siège. Tout cela ne lui avait pas pris cinq minutes.

Ses mains tremblaient davantage lorsque les signaux du radar automatique commencèrent à lui parvenir plus clairement. Cela ne faisait pas une heure, mais il ne pouvait attendre davantage. Il appuya sur la touche et commença à transmettre. Il faudrait quinze secondes à son signal pour atteindre la Terre, et autant pour qu'une réponse lui parvienne, même s'il y avait un opérateur de service.

Il s'aperçut une demi-minute plus tard qu'il y en avait un en effet.

« Terre à Fusée Mars n° 1. Dieu merci, vous êtes en avance sur l'horaire. Si vos tubes tiennent le coup, tirez-en le maximum. A présent, il y a deux autres pays qui ont des vaisseaux en route. Les Nations Unies ont décrété que celui qui rentrera le premier avec des cartes peut revendiquer le territoire ainsi prospecté. Nous hâtons les constructions, mais nous avons besoin du vaisseau pour le deuxième voyage si nous devons revendiquer le territoire auquel nous avons droit. Et diable ! Toutes nos félicitations ! »

Il avait déjà commencé à appuyer sur la touche avant qu'ils aient terminé ; il donnait des précisions sur les tubes qui, déjouant toutes les prévisions, tenaient le coup. Il terminait en ces termes : « ... et puis, ayez un médecin sous la main — toute une équipe ! J'ai l'air d'avoir attrapé quelque chose qui ressemble à une maladie. »

Cette fois, la réponse se fit attendre longtemps — plus de cinq minutes. La main qui actionnait le manipulateur était certainement différente, elle était plus lente et moins régulière.

— « Quels sont les symptômes, Adams ? Donnez tous les détails. »

Il commença en donnant tous les renseignements qu'il avait, depuis la première démangeaison jusqu'à l'éruption et à la fièvre. De nouveau, la station hésita, plus longuement cette fois.

« N'y a-t-il rien que je puisse faire dès maintenant ? » demanda Bill, qui termina en disant : « Et ces médecins que vous devez avoir sous la main ? »

— « Nous voyons la question avec le Service Médical, » répondirent les signaux. « Nous sommes...

Voici son rapport. Pas assez de renseignements. Cela peut être n'importe quoi. Il y a des maladies qui ressemblent à ça par douzaines. Rien que vous puissiez faire, sauf essayer des gargarismes et des pulvérisations d'eau salée ; vous avez ce qu'il faut. Lavez bien à fond l'éruption au savon et à l'eau chaude, faites ensuite une de vos piqûres. Nous aurons toute une trousse médicale prête pour vous sur la Lune. »

Il laissa pénétrer cette information, puis il transmit en réponse : « La Lune ? »

— « Vous croyez pouvoir atterrir ici sans qu'on sache ce que vous avez, mon vieux ? Il n'y a aucun moyen de savoir à quel point c'est contagieux. Et restez d'heure en heure en contact avec nous. Si vous vous trouvez mal, nous essaierons de vous envoyer quelqu'un à bord d'une fusée lunaire pour aller vous chercher. Mais nous ne pouvons pas courir le risque d'infecter toute la planète. Vous êtes en quarantaine sur la Lune — nous vous enverrons ultérieurement des instructions d'alunissage — pas seulement pour la Base Luna mais là où il n'y aura aucun risque de contamination des autres. Vous ne vous attendiez tout de même pas à revenir ici, n'est-ce pas, Adams ? »

Il aurait dû y penser. Il le savait. Et il savait que les instructions venant de la Terre n'étaient pas aussi dures qu'elles en avaient l'air. Là-bas, des hommes devaient se faire un sang d'encre, devenir fous à force d'essayer de faire quelque chose pour lui. Mais ils avaient raison. Il fallait avant tout protéger la Terre. Bill Adams n'était jamais que l'un de ses deux milliards et demi d'habitants, même s'il avait été le premier à atteindre une planète.

Oui, c'est beau d'être un héros, mais les héros ne doivent pas être une menace pour le reste du monde.

Du point de vue logique, il savait qu'ils avaient raison. Cela l'aidait à maîtriser ses émotions.

« Où voulez-vous que je me pose ? »

— « Tycho. Ce n'est pas difficile à repérer au radar pour vous faire parvenir du ravitaillement, mais c'est à mille bons kilomètres de la Base Luna. Et puis. voyez-vous... nous allons essayer de vous trouver un médecin. Mais à la moindre anicroche vous nous prévenez. Nous avons besoin de ces cartes, si nous pouvons trouver un moyen de les stériliser. »

— « D'accord, » répondit-il. « Et puis, dites aux cartographes qu'il n'y a pas de cratères, aucun être intelligent, et seulement des plantes d'un centimètre de haut, environ. Mars pue. »

Ils s'étaient déjà mis au travail. Il s'en aperçut au moment où il tripotait ses réacteurs pour préparer un atterrissage sur Tycho. Garder le contrôle de sa direction était le travail le plus difficile qu'il eût jamais fourni. Au moment précis où le travail devenait difficile, quand il cessait d'apercevoir la surface et devait se diriger au jugé, les démangeaisons se déclenchaient en série. Mais il y parvint tant bien que mal. Alors, il se détendit et se livra à une orgie de grattage.

Et lui qui avait cru qu'il y avait quelque chose de romanesque à être un héros !

Au moins, les fournitures qui lui avaient été déjà envoyées par les missiles ultra-rapides sans équipage lui donneraient un peu de travail. Il recula des soixante centimètres nécessaires pour atteindre ses réservoirs extensibles et il procéda à la vaporisation et aux gargarismes prescrits. Sur le moment, l'effet était calmant, mais cela ne durait pas.

Alors, son estomac commença à donner des signes

de détresse. Il réagit, se raidit. Cela ne lui fit aucun bien. Son rapide petit déjeuner uniquement composé de café noir semblait vouloir fomenter une révolte. Ce qui finit par se produire, et il eut à peine le temps de gagner la petite cabine.

Il se rinça la bouche, chercha la touche du communicateur pour envoyer un rapport sur ce qui venait de se passer. Le médecin avait dû rester à proximité de la grande station, car il ne s'écoula qu'un délai très bref avant le signal en réponse : « Y a-t-il du sang ? »

Un nouveau nœud se forma, dans ses intestins cette fois.

— « Je ne sais pas... je ne pense pas, mais je n'ai pas regardé. »

— « Regardez, la prochaine fois. Nous essayons de rattacher ces symptômes à ceux de maladies classiques. Cela doit présenter quelque relation : un homme peut être malade de tellement de manières. Nous avons un médecin qui arrive, Adams. Ce n'est pas un médecin de la Lune, nous l'envoyons directement. Il arrivera dans neuf heures environ. Et dans le missile de ravitaillement il y a des drogues à prendre. Ça ne servira peut-être à rien, mais nous essayons un mélange d'antibiotiques. Egalement un peu d'aspirine et de calmants pour les démangeaisons et l'éruption. Espérons que ça agira. Faites-nous connaître toutes les réactions. »

Bill coupa. Il fallait essayer. Ils étaient tout comme lui plongés dans le cirage, mais ils avaient une meilleure base pour deviner, essayer, se tromper. Et, s'il se trouvait que les petites bêtes qui étaient dans son corps aimaient la tachiomycétine, cela ne ferait pas tellement empirer la situation. Nom de nom, y *avait*-il eu du sang, ou non ?

Il s'obligea à n'y plus penser, enfila ses vêtements, puis sa combinaison spatiale, qui était pendue aux grappins. Elle se mit automatiquement en place, les deux moitiés glissèrent pour se refermer et furent soudées de l'extérieur. Avec ses gros gants, il était trop maladroit pour mener à bien ces opérations.

Alors, il prit la Lune en travers. A mi-chemin de l'endroit où il devait trouver son ravitaillement, il sentit les démangeaisons reprendre, il se tortilla et se contorsionna en tous sens, en essayant de se gratter la peau contre ses vêtements. Cela ne lui servit pas à grand-chose. Il n'en transpirait que davantage, ses yeux pleuraient. Il manipula le petit essuie-glace, en essayant d'avancer le visage pour se débarrasser les yeux de ces larmes si gênantes. Il ne put y parvenir.

Il y avait trois missiles de ravitaillement, dont chacun transportait environ cent kilos en poids terrestre. Il les attacha ensemble et les fit passer sur son dos, puis il repartit en direction de son vaisseau. Là, ils ne pesaient plus que cinquante kilos ; avec son propre poids et celui de sa combinaison, sa charge totale ne dépassait que de peu son poids normal sur la Terre.

Il essaya de faire glisser les paquets sur son dos, en les faisant porter, à mesure qu'il avançait, sur les différents points douloureux. Cela ne fit que compromettre son équilibre, sans le soulager vraiment de ses démangeaisons. Cependant, par bonheur, ses yeux y voyaient un peu mieux. Ses dents grinçaient, il se débattait à travers la couche de pierre ponce en poudre, il soulevait des nuages de poussière qui se déposaient lentement, mais complètement — bien que la pesanteur fût faible et qu'il n'y eût pas d'air pour les soutenir.

Rien ne lui avait jamais paru meilleur que le compartiment étanche du vaisseau. Il laissa les grappins le débarrasser de la combinaison dès que la fermeture extérieure eut été scellée et il se mit à faire un numéro de derviche tourneur. Les douleurs pouvaient se supporter — mais les *démangeaisons !*

Cependant, les vaporisations et les gargarismes lui avaient fait un peu de bien, car son nez lui paraissait plus ou moins dégagé et ses yeux allaient nettement mieux. Il recommença le même traitement, puis il trouva les médicaments, accompagnés d'une longue suite d'instructions.

On lui envoyait une véritable pharmacie. Il se fit des piqûres, avala autre chose, se frictionna avec d'autres produits, et attendit. Ce qu'on lui envoyait, quoi que ce fût, ne pouvait avoir un effet immédiat. Il commença à se sentir plus mal. Mais, après avoir pris contact avec la Terre par radar, il apprit que cela était prévu.

« Il y a un autre missile en route, avec des feuilles métalliques pour les cartes et les photos, plus une petite caméra pour faire des contretypes. Vous pouvez impressionner directement le métal, le sceller dans une boîte et le garder pour la fusée qui amène le médecin. Le pilote la passera aux rayons — ce qui la stérilisera — et la prendra quand elle sera refroidie. »

Bill jura, mais il se trouvait dans sa combinaison lorsque le missile se posa ; il alla dans sa direction à travers les solitudes couvertes de pierre ponce. Les onguents avaient un peu calmé les démangeaisons mais pas tellement. Et l'état de son nez s'était de nouveau aggravé.

Il fit sortir du missile en forme de torpille le grand container, le chargea sur son dos, et se dirigea vers

son vaisseau. Les démangeaisons s'accentuaient sous l'effet de la transpiration — cela faisait une véritable charge : environ cinquante kilos de plus que son poids normal sur la Terre, auxquels il devait faire franchir ce flot mouvant de pierre ponce pulvérisée. Mais son nez se libérait de nouveau ; cela devenait apparemment cyclique. Il allait falloir faire parvenir ce renseignement aux médecins. Et où allaient-ils trouver un médecin assez cinglé pour prendre le risque de s'occuper de lui ?

Il sortit de la combinaison ; le cérémonial du grattage se déroula ; il remarqua que sa température avait monté, et qu'il était agité d'un tremblement musculaire. Sa tête lui paraissait légère, comme s'il allait être pris d'étourdissements. Ça les intéresserait là-bas sur la Terre, bien que cela ne puisse pas lui faire beaucoup de bien. Il ne pouvait avoir à l'égard de lui-même une attitude clinique. Tout ce qu'il désirait, c'était une chance de sortir de cette maladie avant qu'elle ne le tue.

A la lumière rouge, il sortit le matériel de photo et de tirage. Il suffisait à remplir le peu de place qui restait dans sa cabine cubique. Puis il jura, il avala d'autres pilules qui étaient à sa disposition. Les feuilles métalliques étaient fines. Et excellentes. La seule chose qui n'allait pas, c'était qu'elles n'étaient pas à la dimension de ses cuvettes de développement — et elles étaient trop dures pour qu'il pût les couper à la dimension.

Il les remit dans leur boîte et fourra le tout dans le compartiment étanche. Alors, son estomac se souleva de nouveau. Il ne put voir aucune trace de sang dans le résultat de ses efforts, mais il n'avait aucune certitude — la couleur des pilules pouvait dissimuler

les traces. Il vida le tout, avec la tête qui lui tournait, et alla au radar. Cette fois, il n'attendit même pas une réponse. Laissons-les se faire du souci à propos de leurs sacrées cartes. Ils pouvaient envoyer un matériel de découpage avec le médecin et ramasser les choses plus tard. Ils pouvaient même ramasser son cadavre et l'incinérer par la même occasion, pour l'effet que ça lui faisait à présent !

Il sortit de sa couchette et s'y laissa retomber, en se ramassant sur lui-même autant que le lui permettaient ses démangeaisons. Et finalement, pour la première fois depuis plus de cinquante heures, il trouva le moyen de s'assoupir, mais son sommeil fut peuplé de cauchemars.

Ce fut le mugissement de taureau de la fusée chimique qui le réveilla. Ce bruit se transmettait à travers les rochers en suivant la surface et ensuite à travers la coque métallique du vaisseau, même en l'absence d'air pour le porter.

Il put sentir peu après le grondement de son décollage, mais ensuite il attendit longtemps le médecin. Il ne frappa pas au hublot. Finalement, il se sortit de la couchette, transpirant et secoué de tremblements, et il regarda au-dehors.

Le docteur était là — ou du moins, il y avait là un homme en combinaison spatiale. Mais celui qui était chargé de trouver des volontaires s'était un peu pressé et cet homme n'avait suivi aucun entraînement de base. Il se tenait droit, faisait quelques enjambées qui n'étaient que des bonds mais ne le faisaient pas progresser, puis il glissait dans la pierre ponce. La marche sur la Lune est pleine d'embûches tant qu'on ne l'a pas apprise.

Bill poussa un soupir, se gratta sans y prendre

garde et se dirigea tant bien que mal vers sa combinaison, se glissa à l'intérieur. Il s'arrêta pour bien se gratter une dernière fois, et alors les grappins intervinrent. Cette fois, il trébucha également en traversant la surface poudreuse. Mais l'autre homme n'avançait pas du tout.

Bill le rejoignit, les deux casques restèrent en contact le temps nécessaire à la transmission à travers le métal d'instructions simples. Puis il trouva le moyen de guider les pas de l'autre ; on avait raconté les jours entiers d'apprentissage des premiers hommes sur la Lune, mais, avec un instructeur pour vous aider, cela allait beaucoup mieux. Tandis qu'ils avançaient, le docteur se remit sur pied. Les jambes de Bill cédaient sous son poids, à présent, et les démangeaisons étaient devenues intolérables. A la fin, c'était le docteur qui s'était mis à l'aider. Mais ils finirent pourtant par arriver au vaisseau, à sortir de leurs combinaisons : Bill le premier, ensuite le docteur, qui utilisait les grappins sous la direction de Bill.

Le médecin était jeune. Il avait peur, c'était visible, mais il réagissait. On l'avait choisi pour sa petite taille, afin de diminuer la charge de la fusée chimique, et son petit visage était tendu. Mais il réussissait à afficher un faible sourire.

« Merci, Adams. Je suis le docteur Ames — appelez-moi Ted. Couchez-vous sur ce sommier. Vous en avez assez d'être sur vos pieds. »

Son examen ne dura pas longtemps, mais, quand il eut terminé, il secoua la tête.

« Vos symptômes ne signifient rien, » dit-il pour résumer. « J'ai l'impression que certains sont dus à une chose, d'autres à une autre. Peut-être faudra-t-il

que nous attendions que je sois allé au fond des choses et que j'aie comparé avec mes notes. »

Son sourire ressemblait plutôt à une grimace, mais Adams lui savait vaguement gré de lui avoir épargné le boniment professionnel. Il ne servait pas à grand-chose de remercier cet homme parce qu'il s'était porté volontaire — Ames avait su ce qui l'attendait, il avait droit d'avoir peur, mais son courage était au-dessus des remerciements.

« Et les cartes ? » demanda Bill. « Ils vous en ont parlé ? »

— « Ils ont laissé à l'extérieur les appareils pour couper les plaques. J'étais parti les chercher. C'est alors que j'ai été pris dans la poussière de pierre ponce. Je ne pouvais plus me tenir debout. Ils prendront les cartes ensuite, mais elles sont importantes. Les vaisseaux des pays concurrents revendiqueront notre territoire si nous n'avons pas déposé nos cartes les premiers. »

Il fit tomber la poussière de son instrument, s'essuya les mains. Bill baissa les yeux pour regarder le lit ; il y vit une fine pellicule de poussière de la Lune. Ils en avaient fait entrer en trop grande quantité sur leurs combinaisons ; elle était trop fine, et les microfiltres ne la captaient pas assez vite.

Il se leva en chancelant, alla vers le microfiltre, qui n'avait pas cessé de fonctionner. Mais à présent il était hors d'usage ; c'était apparemment parce que les brosses de fourrure étaient trop usées pour pouvoir produire encore de l'électricité statique par friction sur les tiges. Il fouilla dans le matériel, dans l'espoir d'y trouver des pièces de rechange.

Ames le prit par le bras.

« Laissez cela, Adams. Vous n'êtes pas en état de

vous en occuper. Dites donc, ça fait combien de temps que vous n'avez rien mangé ? »

Bill réfléchit ; il avait la tête lourde.

— « J'ai pris du café avant de me poser. »

— « Vomissements, vertiges, tremblements, transpiration excessive, — qu'espérez-vous, mon vieux ? Vous vous exposez à ce surmenage, sans savoir ce qui va se passer s'il vous faut atterrir avec l'estomac vide, vous sautez des repas et vous vous gavez de pilules — et probablement, vous ne dormez pas ! Ces symptômes sont parfaitement normaux. »

Tout en parlant, il se tenait devant la minuscule kitchenette, et préparait des aliments instantanés. Mais son visage était toujours sérieux. Il pensait probablement à ce qui préoccupait également Bill : un estomac vide ne provoque pas d'éruption, ne fait pas couler le nez et les yeux, et ne provoque pas ce malaise général par quoi tout avait commencé.

Bill triait les pièces de rechange, quelques résistances de champ, du rembourrage de vêtements, des gants de rechange, des gadgets enveloppés de cellophane. Enfin, il trouva ce qu'il cherchait. Ames était au-dessus de lui, qui lui faisait signe d'approcher de la couche, mais il l'écarta.

« Il faut faire partir la poussière d'ici — ça ne fait qu'aggraver les démangeaisons. La poussière de la Lune est érosive, docteur. Il faut simplement mettre des brosses neuves... Où est donc ce mode d'emploi ? Oui, faire passer les brosses en poils de chat sous le... *Chat ?* C'est de ça qu'on se sert, docteur ? »

— « Bien sûr. C'est bon marché et générateur d'électricité statique. Vous vous attendiez à ce que ce soit de la zibeline ? »

Bill prit la boîte de soupe et se mit à boire sans

en sentir le goût, sans penser à rien ; sa main allait simplement vers un nouvel endroit qui commençait à le démanger. Son nez se mit à couler, mais il n'y prit pas garde. Il se sentait toujours vaseux, mais des forces nouvelles s'infusaient en lui, la vie lui semblait de nouveau presque belle.

Il remit la couchette dans son logement, remonta le tabouret du pilote et fit signe à Ames de s'avancer.

« Faites fonctionner le manipulateur — diable, je deviens lent. Vous pouvez entrer en contact téléphonique avec la Base Luna, et faire relayer. Là. Alors, dites-leur que je pars à toute pompe pour la Terre, que j'y serai dans quatre heures, avec leurs cartes. »

— « Vous êtes dingue. » Les mots étaient prononcés avec indifférence mais le désespoir se peignait sur le visage du petit docteur. Il regarda fiévreusement autour d'eux, et prit le microphone avec raideur. « Adams, ils vous pulvériseront avec une bombe atomique avant que vous n'arriviez à proximité de la Terre. Ils doivent se protéger. Vous ne pouvez pas... »

Bill se grattait, mais il y avait sur son visage l'ébauche d'un sourire.

— « Du tout. Je ne délire pas, à présent, bien que j'aie été bien près de craquer. Vous n'avez vu que la moitié des symptômes. Jetez un coup d'œil à ces brosses (des brosses en poils de chat) et imaginez l'effet qu'elles peuvent faire sur un homme qui respire l'air ambiant et qui est allergique aux chats ! Je n'ai eu pour m'examiner qu'un minus du Planning qui n'a même pas pris la peine de confronter les caractéristiques de mon voyage avec les données médicales ! Je n'avais jamais eu ces symptômes jusqu'au moment où j'ai ouvert les microfiltres et les ai mis en route. Je me suis senti mieux dès que j'ai endossé la combi-

naison spatiale, parce que je ne respirais plus que de l'air en conserve. Nous aurions dû savoir qu'un homme n'attrape pas une maladie au contact des plantes. »

Le médecin le regarda, puis jeta les yeux sur les morceaux de fourrure qu'il avait jetés dans une poubelle, et la pâleur disparut de son visage. Il entrevoyait son propre salut ; le rire prit naissance progressivement, et s'intensifia tandis qu'il se tournait vers le microphone.

« Asthme des chats — simple allergie. Qui aurait pu aller imaginer que vous aviez contracté cette maladie dans l'espace éloigné ? Mais vous avez raison, Bill. Ça colle. »

Bill Adams acquiesça, tendit la main vers les commandes, les lampes commencèrent à briller, prêtes à les ramener sur la Terre. Alors il se reprit et se tourna vers le docteur.

— « Docteur, » s'empressa-t-il de dire, « ne manquez pas de leur dire que cela ne doit pas se savoir. S'ils se taisent, j'en ferai autant. »

Il ferait une curieuse figure de héros sur la Terre si les gens en entendaient parler, et il accepterait volontiers un peu de la récompense due aux héros.

Des acclamations — des cris d'animaux, peut-être... mais pas de miaulements, merci beaucoup !

ISAAC ASIMOV

LE MAL DU PAYS

MEME de la cabine où il avait été relégué avec les autres passagers, le colonel Anthony Windham percevait encore l'essentiel de l'évolution de la bataille. Un silence s'établit, sans rupture, ce qui signifiait que les spacionefs combattaient à distance astronomique, en un duel de décharges d'énergie, avec accompagnement de puissants champs de force défensifs.

Il savait qu'une seule issue était possible. Leur nef terrestre n'était qu'un vaisseau marchand armé et la brève vision qu'il avait eue de l'ennemi kloro juste avant que l'équipage ait fait évacuer le pont d'observation lui avait suffi pour reconnaître un croiseur léger.

Moins d'une demi-heure après, il y avait eu ces chocs, brefs, mais secs, qu'il attendait. Les passagers oscillaient d'avant en arrière quand le vaisseau tanguait et roulait comme un transatlantique dans la tempête. Mais l'espace restait silencieux comme toujours. Leur pilote envoyait désespérément des jets de vapeur dans les tubulures pour que le spacionef décrive des lacets sous la réaction. Seule interprétation : l'inévitable était arrivé. Les écrans du vaisseau terrestre étaient déchargés et il n'osait plus affronter un coup direct.

Le colonel Windham s'efforçait de se stabiliser avec sa canne d'aluminium. Il songeait qu'il était vieux, qu'il avait passé sa vie dans la milice sans jamais prendre part à une seule bataille, et que maintenant, en plein combat, il était vieux et gras et boiteux, sans un seul homme sous son commandement.

Ces monstres de Kloros ne tarderaient pas à venir à l'abordage. C'était leur façon de combattre. Gênés par leurs scaphandres spatiaux, ils subiraient de

lourdes pertes, mais ils s'empareraient du vaisseau terrestre. Windham examina les passagers. Un instant, la pensée lui vint : *s'ils étaient armés et que je puisse me mettre à leur tête...*

Il repoussa cette idée. Porter était visiblement en état de panique et le jeune homme, Leblanc, ne valait guère mieux. Les frères Polyorkétès — bon sang ! il n'arriverait jamais à les distinguer l'un de l'autre — tassés dans un coin, se parlaient entre eux. Mullen, c'était une autre affaire. Il était assis, le buste parfaitement rigide, sans que son visage trahît la moindre peur, la moindre émotion. Mais il ne mesurait guère qu'un mètre cinquante de haut et n'avait certainement jamais tenu en main une arme quelconque. Il n'y avait rien à faire.

Et Stuart, avec son demi-sourire figé et le ton aigu et sarcastique dont il assaisonnait tout ce qu'il disait ! Windham jeta un coup d'œil en coin vers Stuart, qui assis, passait dans ses cheveux blonds ses mains d'une lividité cadavérique. Avec ces mains artificielles, il serait de toute façon inutilisable.

Windham sentit le frémissement et les vibrations des deux nefs qui entraient en contact ; au bout de cinq minutes, des bruits de combat s'élevèrent dans les coursives. Un des frères Polyorkétès poussa un cri et se précipita vers la porte. L'autre le rappela : « Aristidès ! Attends ! » et se lança à sa poursuite.

Tout se passa rapidement. Aristidès avait déjà franchi le seuil et était dans le couloir, courant sans savoir où, dans sa panique. Un carboniseur lâcha un bref éclair. Il n'y eut pas même un cri. Windham, sur le seuil, se détourna, horrifié, de la souche noircie qui restait. Etrange... toute une vie en uniforme et c'était

la première fois qu'il voyait tuer un homme volontairement.

Il fallut les forces conjuguées de tous les autres pour ramener dans le fond de la pièce le second frère, maintenant enragé.

Les bruits de bataille s'apaisèrent.

Stuart annonça : « C'est fini. Ils vont mettre à bord deux des leurs comme équipage de prise et nous conduire sur une de leurs planètes. Naturellement, nous sommes prisonniers de guerre. »

— « Il ne restera que deux Kloros à notre bord ? » fit Windham, stupéfait.

Stuart répondit : « C'est leur habitude. Pourquoi cette question, colonel ? Songiez-vous à mener une vaillante attaque pour reprendre le vaisseau ? »

Windham rougit. « Simple question, bon sang ! » Mais il savait qu'il n'avait pas réussi à donner l'impression de dignité et d'autorité qu'il visait. Il n'était plus rien qu'un vieillard boiteux.

Et sans doute Stuart avait-il raison. Il avait vécu parmi les Kloros et connaissait donc leurs mœurs.

⁂

DEPUIS le début, Stuart soutenait que les Kloros étaient des *gentlemen*. Vingt-quatre heures d'emprisonnement s'étaient écoulées, et il répétait maintenant son affirmation, tout en fléchissant les doigts de ses prothèses et en observant les plis qui apparaissaient et disparaissaient dans le souple artiplasme.

Les réactions pénibles des spectateurs l'amusaient. Les gens, il fallait les dégonfler : ce n'étaient tous que

des vessies pleines de vent. Et ils avaient des mains faites de la même substance que leur corps.

Anthony Windham, en particulier. Le colonel Windham, comme il se faisait appeler... et Stuart était tout prêt à le croire. Un colonel en retraite qui avait probablement commandé l'exercice à la milice nationale sur le terrain de manœuvre de quelque village, il y avait quarante ans, et qui s'était si peu distingué qu'il n'avait jamais été rappelé au service, dans n'importe quelle arme, même durant la période difficile de la première guerre interstellaire qu'avait connue la Terre.

« Fichtrement déplaisant d'entendre qualifier ainsi l'ennemi, Stuart. Votre attitude ne me plaît guère. » Windham paraissait pousser les mots à travers les poils nettement coupés de sa moustache. Il avait en outre le crâne tondu, pour suivre la mode militaire, mais il ne lui restait que de courts poils gris autour d'une plage dénudée. Ses bajoues pendantes, ajoutées aux fines lignes rouges dont s'ornait son nez, lui conféraient l'apparence d'un steak insuffisamment cuit, et l'air de s'être éveillé en sursaut.

Stuart reprit : « Ridicule ! Prenez donc la situation inverse. Supposons qu'un croiseur terrestre se soit emparé d'un vaisseau marchand kloro. Que pensez-vous qu'il serait arrivé aux civils kloros du bord ? »

— « Je suis certain que la flotte terrestre respecte toutes les lois de la guerre interstellaire, » déclara Windham d'un ton rogue.

— « Sauf qu'il n'y en a aucune. Si nous installions un équipage de prise sur l'un de leurs spacionefs, vous figurez-vous que nous prendrions la peine de maintenir une atmosphère chlorée au bénéfice des survivants ? Que nous leur permettrions de conserver leurs posses-

sions légitimes ? Que nous leur laisserions l'usage de la chambre la plus confortable ? Et ainsi de suite... ? »

Ben Porter intervint : « Oh ! bouclez-la, au nom du Ciel ! Si j'entends encore une fois toutes vos balivernes, je vais devenir cinglé ! »

— « Désolé ! » fit Stuart, qui ne l'était nullement.

Porter avait à peine sa tête à lui. Son visage mince et son nez crochu luisaient de transpiration. Il se mordait sans cesse l'intérieur de la joue. Il fit soudain la grimace et appliqua le bout de la langue contre l'endroit douloureux, ce qui accentua son apparence de clown.

Stuart se fatiguait d'ailleurs de les asticoter. Windham était une cible sans consistance et Porter ne savait que se tortiller. Les autres restaient silencieux. Démétrios Polyorkétès était perdu pour le moment dans un monde intérieur de peine silencieuse. Il n'avait sans doute pas fermé l'œil de la nuit. Du moins, chaque fois que Stuart s'était éveillé pour changer de position — il avait été lui-même assez agité — il avait perçu le sourd marmonnement de Polyorkétès sur la couchette voisine. Il racontait bien des choses, mais le gémissement qui revenait sans cesse était : « Oh ! mon frère ! »

Pour le moment, il était assis, muet, sur son lit et, dans son visage large, foncé, mal rasé, ses yeux rougis roulaient de l'un à l'autre des prisonniers. Sous le regard de Stuart, il piqua du nez entre ses mains calleuses, si bien que seule resta visible sa chevelure noire, dure et bouclée. Il se balançait doucement ; mais, à présent qu'ils étaient tous réveillés, on ne l'entendait plus.

Claude Leblanc cherchait en vain à lire une lettre. Il était le plus jeune des six, à peine sorti de l'univer-

sité, et regagnait la Terre pour se marier. Au matin, Stuart l'avait trouvé en train de pleurer silencieusement. Sa figure, habituellement rose et blanche, était tout empourprée et brouillée comme celle d'un enfant avec un très gros chagrin. Il était blond, d'une joliesse de fille, avec de grands yeux bleus, et des lèvres renflées. Stuart se demandait quel genre de jeune personne avait bien pu consentir à l'épouser. Il en avait vu la photo. Comme tous les autres à bord. Elle avait cet attrait sans caractère qui permet mal de distinguer entre elles les fiancées. Stuart avait toutefois l'impression que, s'il eût été fille, il eût désiré un garçon nettement plus mâle.

Restait Randolph Mullen. Franchement, Stuart ne savait qu'en penser. Il était le seul des six à avoir séjourné un certain temps sur les mondes d'Arcturus. Stuart lui-même, par exemple, n'y était resté que le temps de faire une série de conférences sur les constructions astronautiques, à l'Institut provincial de la construction. Le colonel faisait une croisière organisée par Cook ; Porter voulait acheter des légumes extra-terrestres concentrés pour ses fabriques de conserves sur la Terre ; et les frères Polyorkétès, après avoir en vain tenté de s'établir dans la production des primeurs sur Arcturus, avaient abandonné au bout de deux saisons, mais en revendant leurs propriétés avec profit, et regagnaient la Terre.

Mais Randolph Mullen avait vécu dix-sept ans dans le système d'Arcturus. Comment les voyageurs avaient-ils pu en apprendre autant les uns sur les autres, en si peu de temps ? A la connaissance de Stuart, le petit homme n'avait que rarement parlé à bord. Immanquablement poli, il faisait toujours un pas de côté pour laisser le passage aux autres, mais son vocabulaire

paraissait se limiter à « Merci » et « Pardon ». Pourtant, la nouvelle avait circulé que c'était son premier retour sur Terre depuis dix-sept ans.

De petite taille, il était méticuleux au point d'en être énervant. En s'éveillant le matin même, il avait refait proprement son lit, s'était rasé, baigné et habillé. Ses habitudes de vie ne semblaient nullement dérangées par le fait d'être à présent prisonnier des Kloros. Il agissait avec discrétion, il fallait l'admettre, et ne donnait en rien l'impression de désapprouver la négligence des autres. Il restait assis, l'air presque de s'excuser, avec ses vêtements un peu trop classiques, les mains mollement jointes sur les genoux. La mince ligne de moustache sur sa lèvre, loin de donner du caractère à sa physionomie, en augmentait jusqu'à l'absurde l'affectation.

On eût dit la caricature d'un comptable. Et le plus curieux, songeait Stuart, c'est que telle était bien sa profession. Il l'avait vu sur le registre : Randolph Fluellen Mullen, profession : comptable ; employeurs : Prime Paper Box Co., 27 Tobias Avenue, Nouvelle-Varsovie, Arcturus II.

⁂

« MONSIEUR STUART ? »

Il leva la tête. C'était Leblanc, dont la lèvre inférieure tremblotait. Stuart tenta de se rappeler comment se montrer aimable. « Qu'y a-t-il, Leblanc ? » demanda-t-il.

— « Dites, quand nous laisseront-ils partir ? »

— « Comment voulez-vous que je le sache ? »

— « Tout le monde raconte que vous avez vécu sur

une planète kloro. Et vous avez dit vous-même que ce sont des gentlemen. »

— « Eh bien, oui. Mais les gentlemen eux-mêmes, quand ils font la guerre, désirent la gagner. Nous serons probablement internés pour la durée des hostilités. »

— « Mais cela risque de durer des *années !* Margaret m'attend ! Elle va me croire *mort !* »

— « J'imagine qu'ils nous permettront d'envoyer des messages quand nous serons chez eux. »

La voix rauque de Porter, s'éleva, inquiète : « Ecoutez, si vous en savez si long sur ces démons, que nous feront-ils quand nous serons internés ? Comment nous nourriront-ils ? Où se procureront-ils de l'oxygène pour nous ? Ils vont nous tuer, moi je vous le dis ! » Et, comme en arrière-pensée : « Moi aussi, j'ai une femme qui m'attend. »

Mais Stuart l'avait déjà entendu parler de sa femme durant les jours qui avaient précédé l'attaque. Il n'était en rien impressionné. Porter tiraillait la manche de Stuart, de ses doigts aux ongles rongés. Stuart recula, pris d'une violente répulsion. Il ne supportait pas la vue de ces vilaines mains. Cela l'enrageait jusqu'au désespoir que de telles monstruosités fussent réelles alors que ses propres mains, blanches et parfaites, n'étaient que des imitations dérisoires faites d'un latex extra-terrestre.

Il déclara : « Ils ne nous tueront pas. Sinon, ce serait déjà fait. Réfléchissez : il nous arrive aussi de capturer des Kloros, et c'est simple affaire de bon sens que de traiter convenablement ses prisonniers si l'on veut que l'ennemi fasse de même. Ils agiront au mieux. La nourriture ne sera peut-être pas fameuse, mais ils sont meilleurs chimistes que nous. C'est dans ce

domaine qu'ils excellent. Ils sauront très exactement de quels facteurs alimentaires nous avons besoin et de combien de calories. Nous vivrons. Ils y veilleront. »

Windham grommela : « Vous paraissez de plus en plus sympathiser avec ces foutus verdâtres, Stuart. Cela me fait mal au ventre d'entendre un Terrien dire autant de bien de ces créatures vertes ! Bon Dieu ! Mon garçon, à qui vont vos loyautés ? »

— « Mes loyautés vont à qui les mérite. A l'honnêteté et à l'honneur, quel que soit le physique de l'être qui les manifeste. » Stuart leva les mains. « Vous voyez cela ? Ce sont les Kloros qui me les ont fabriquées. J'ai vécu sur une de leurs planètes pendant six mois. Mes mains ont été écrasées dans le mécanisme de climatisation d'air de mon propre logement. Je trouvais que l'oxygène qu'ils me fournissaient était un peu faible — ce n'est pas exact, d'ailleurs — et j'ai voulu procéder moi-même au réglage. Ma faute. On ne devrait jamais être sûr de soi quand on se trouve en face de machines appartenant à une civilisation différente. Le temps qu'un des Kloros ait enfilé une combinaison étanche pour venir à mon aide, il était trop tard pour sauver mes mains.

» Ils ont fait pousser ces articles en artiplasme pour moi et m'ont opéré. Vous rendez-vous compte de ce que cela signifiait ? Il leur a fallu concevoir un matériel et des produits nutritifs qui puissent convenir dans une atmosphère oxygénée. Leurs chirurgiens ont dû effectuer une opération délicate alors qu'ils portaient des scaphandres. Et maintenant j'ai de nouveau des mains. » Il eut un rire sec et serra faiblement les poings. « Des mains... »

Windham prit la parole : « Et vous renieriez votre loyauté envers la Terre rien que pour cela ? »

— « Renier ma loyauté ? Vous êtes fou. Des années durant j'ai haï les Kloros, à cause de cela, précisément. J'étais maître-pilote sur les Lignes Spatiales Transgalactiques, avant l'accident. Maintenant ? Un boulot de bureau. Ou de temps à autre une conférence. Il m'a fallu longtemps pour m'imputer la faute et pour comprendre que le seul rôle des Kloros avait été honorable. Ils ont leur code moral, qui vaut le nôtre. N'était la stupidité de certains d'entre eux — et bon Dieu ! de certains des nôtres aussi ! — nous ne serions pas en guerre. Et quand ce sera fini... »

Polyorkétès s'était dressé. Ses doigts se recourbaient devant lui et ses yeux sombres étincelaient. « Ce que vous dites ne me plaît pas du tout, monsieur. »

— « Pourquoi ? »

— « Parce que vous parlez trop gentiment de ces foutus salauds verts. Les Kloros ont été bons pour vous, hein ? Eh bien, ils ne l'ont pas été pour mon frère. Ils l'ont tué. Et j'ai bien envie de vous supprimer aussi, espèce d'espion vert ! »

Il chargea.

Stuart eut à peine le temps de lever les bras pour arrêter le fermier enragé. Il souffla : « Que diable... » en lui saisissant un poignet et en haussant l'épaule pour empêcher l'autre main de lui agripper la gorge.

Sa main d'artiplasme céda. Polyorkétès se libéra presque sans effort.

Windham poussait des beuglements incohérents et Leblanc réclamait de sa voix flûtée : « Arrêtez ! Arrêtez ! » Mais ce fut le petit Mullen qui, par-derrière, encercla des bras le cou du fermier et le retint de toutes ses forces. Sans grand résultat. Polyorkétès paraissait ne pas s'apercevoir du poids du petit homme. Les pieds de Mullen décollèrent du sol, si

bien qu'il se mit à ballotter de droite et de gauche. Mais il ne lâcha pas prise, ce qui permit à Stuart de se dégager, le temps de prendre la canne d'aluminium de Windham.

Il dit : « Restez à l'écart, Polyorkétès ! »

Tout en reprenant haleine, il craignait une nouvelle attaque. Le tube d'aluminium n'était pas assez lourd pour servir utilement, mais c'était mieux que ses seules et faibles mains artificielles.

Mullen ne tenait plus le fermier par le cou. Il s'écartait prudemment, le souffle court, la veste de travers.

Polyorkétès resta immobile un instant, tenant basse sa tête hirsute. Puis il déclara : « Rien à faire. Il faut que je tue des Kloros. Mais surveillez votre langue, Stuart. Si vous la remuez trop, il pourrait vous en cuire. Je veux dire que cela vous coûterait très cher ! »

Stuart se passa l'avant-bras sur le front et tendit la canne à Windham, qui la reprit de la main gauche, tout en se frottant vigoureusement le front du mouchoir qu'il tenait de la droite.

Windham prit la parole : « Messieurs, c'est le genre de choses à éviter. Cela diminue notre prestige. Nous devons nous rappeler l'ennemi commun. Nous sommes des Terriens et nous devons nous conduire en tant que tels... la race dominante de la Galaxie. Nous ne pouvons nous permettre de nous comporter de façon honteuse devant les espèces inférieures. »

— « C'est bon, colonel, » dit Stuart, excédé. « Vous terminerez votre discours demain. »

Il se tourna vers Mullen. « Je tiens à vous remercier. »

Il était mal à l'aise, ce faisant, mais c'était indis-

pensable. Le petit comptable l'avait considérablement surpris.

Toutefois Mullen répondit de sa voix sèche, qu'il élevait rarement au-dessus du murmure : « Ne me remerciez pas, monsieur. C'était la chose logique à faire. Si nous devons être internés, nous aurons besoin de vous comme interprète, ou peut-être parce que vous comprenez les mœurs des Kloros. »

Stuart se raidit. Il songea que cela ressemblait trop à une mentalité de comptable, trop logique, trop dépourvue de sentiment. Le risque actuel et les avantages futurs. Les crédits et les débits bien équilibrés. Il eût préféré que Mullen ait bondi à sa défense par... eh bien, pourquoi ? Par pur sens moral, sans idée égoïste ?

Stuart se moqua intérieurement de lui-même. Voilà qu'il se mettait à attendre des humains de l'idéalisme, au lieu de motivations simples, valables, personnelles.

*
**

POLYORKETES restait muet. Son chagrin et sa fureur le rongeaient comme de l'acide, mais il ne trouvait pas de mots pour les exprimer. S'il avait été Stuart, avec sa grande gueule et ses mains blanches, il aurait pu parler, parler, et se sentir mieux. Mais non, il restait inerte, une moitié de son être morte... Plus de frère, plus d'Aristidès...

Cela s'était passé si vite... S'il pouvait revenir en arrière, disposer d'une seconde d'avertissement, il aurait pu retenir son frère, le retenir, le sauver.

Mais surtout il haïssait les Kloros. Deux mois auparavant, il en avait à peine entendu parler, et main-

tenant il les détestait avec une telle violence qu'il eût été heureux de mourir après en avoir tué quelques-uns.

Sans relever les yeux, il demanda : « Qu'est-ce qui a bien pu déclencher cette guerre, hein ? »

Il craignait d'entendre en réponse la voix de Stuart. Il avait horreur de la voix de Stuart. Mais ce fut Windham, le chauve.

« La cause immédiate, monsieur, est une contestation des droits sur des mines dans le système de Wyandotte. Les Kloros avaient empiété sur les biens des Terriens. »

— « Il y avait de la place pour les uns et les autres, colonel ! »

Polyorkétès releva la tête à ce propos, en grondant. On avait du mal à faire taire Stuart. Voilà qu'il se remettait à bavarder, ce mutilé, ce malin, cet amoureux des Kloros.

Stuart continuait : « Est-ce là une affaire qui vaille une guerre, colonel ? Nous ne pouvons utiliser nos mondes respectifs. Le chlore nous est mortel comme le leur est l'oxygène. Nous n'avons nullement le moyen d'entretenir une hostilité réciproque. Nos races ne coïncident pas, voilà tout. Alors, pourquoi voir une raison de guerre dans le fait que les deux races veulent extraire du fer des mêmes planétoïdes dépourvus d'atmosphère, alors qu'il y en a des millions de semblables dans la Galaxie ? »

— « Il y a la question de l'honneur planétaire... » commença Windham.

— « Du fertilisant planétaire ? Comment excuser sur cette base une guerre aussi ridicule ? Elle ne peut se livrer qu'aux avant-postes. Elle en viendra fatalement à une succession d'opérations de retardement et sera finalement résolue par des négociations qui

auraient pu tout aussi bien se dérouler auparavant. Ni nous ni les Kloros n'avons à y gagner. »

De mauvais gré, Polyorkétès dut s'avouer d'accord avec Stuart. Qu'est-ce que cela pouvait leur faire, à lui-même ou à Aristidès, que la Terre ou les Kloros obtiennent leur fer ?

Cela valait-il la peine qu'Aristidès meure ?

Le petit vibreur d'avertissement bourdonna.

Polyorkétès releva brusquement la tête, les lèvres retroussées. Une seule chose pouvait se trouver sur le seuil. Il attendit, les bras contractés, les poings serrés. Stuart se rapprochait insensiblement de lui. Polyorkétès s'en aperçut et eut un rire intérieur. Que le Kloro entre, et ni Stuart ni les autres ne pourraient l'arrêter.

Attends, Aristidès, un tout petit moment, et une partie de la dette sera payée !

*
**

LA porte s'ouvrit et une silhouette entra, totalement enveloppée d'une imitation difforme de scaphandre spatial.

Une voix bizarre, peu naturelle, mais pas totalement déplaisante, se fit entendre. « C'est avec une certaine appréhension que mon compagnon et moi-même... »

Elle s'interrompit net quand Polyorkétès, rugissant, fonça de nouveau à la charge. Aucune technique dans l'attaque. Simplement l'élan furieux du taureau. Tête basse, ses gros bras tendus en avant avec ses doigts poilus prêts à étrangler, il se précipitait. Stuart fut repoussé de côté avant d'avoir pu intervenir et s'en alla choir en travers d'une couchette.

Le Kloro aurait pu sans trop de mal bloquer Polyorkétès rien qu'en tendant le bras, ou en esquivant, en laissant filer le fou furieux. Il ne fit ni l'un ni l'autre. Un mouvement rapide et une arme portative se braqua, lançant une fine ligne rosée qui entra en contact avec le Terrien. Polyorkétès trébucha et s'écroula, le corps dans la position incurvée où il avait été cueilli, un pied soulevé, comme s'il eût été saisi de paralysie foudroyante. Il tomba sur le flanc et resta impuissant, les yeux flamboyants, furibonds de rage.

Le Kloro déclara : « Il n'est pas blessé. » Il ne semblait pas éprouver de rancune après cette tentative de violence. Il reprit : « C'est avec une certaine appréhension, Terriens, que mon compagnon et moi-même avons perçu une certaine agitation dans cette salle. Avez-vous quelque besoin que nous ne puissions satisfaire ? »

Stuart, en colère, massait son genou écorché quand il s'était cogné au lit. Il répondit : « Non, merci, Kloro. »

— « Eh bien, écoutez, » haleta Windham, « c'est une honte. Nous exigeons que des mesures soient prises pour nous libérer. »

La minuscule tête d'insecte du Kloro se tourna vers le gros vieillard. L'extra-terrestre n'était guère agréable à voir pour qui n'y était pas habitué. Il atteignait à peu près la hauteur d'un homme, mais sa partie supérieure se composait d'un cou mince comme une tige avec un renflement à peine sensible qui était la tête. Elle comportait un nez triangulaire aplati sur le devant et deux yeux renflés, de part et d'autre. C'était tout. Il n'y avait pas de boîte crânienne et pas de cerveau. Ce qui chez les Kloros correspondait au cerveau se

situait dans ce qui aurait été l'abdomen chez un humain, réduisant la tête à un simple organe sensoriel. La combinaison spatiale du Kloro épousait plus ou moins les contours de la tête, les deux yeux restant visibles à travers deux demi-cercles de verre qui paraissaient légèrement verdâtres à cause de l'atmosphère chlorée enfermée à l'intérieur.

Un des yeux était maintenant braqué droit sur Windham, qui tremblait de malaise sous ce regard, mais qui insista quand même : « Vous n'avez pas le droit de nous garder prisonniers. Nous sommes des non-combattants. »

La voix du Kloro, qui avait une tonalité évidemment artificielle, sortait d'un petit instrument à grille chromée posé sur ce qui lui servait de poitrine. La boîte sonore était actionnée par de l'air comprimé commandé par une ou deux des vrilles qui irradiaient sur deux cercles autour de la partie supérieure du corps et étaient, Dieu merci, dissimulées par la combinaison.

La voix demanda : « Parlez-vous sérieusement, Terrestre ? Vous avez pourtant entendu parler de la guerre et de ses lois, et des prisonniers de guerre ? »

La créature jeta un coup d'œil circulaire, avec des mouvements rapides et secs de la tête, fixant les individus tour à tour. Stuart croyait savoir que chacun des yeux transmettait un message distinct au cerveau abdominal, qui devait alors coordonner les deux pour être pleinement renseigné.

Windham ne trouva rien à dire. Les autres non plus. Le Kloro, avec ses quatre membres principaux, des jambes et des bras si l'on voulait, avait une apparence très vaguement humaine sous le scaphandre,

quand on ne regardait pas plus haut que la poitrine, mais il n'y avait aucun moyen de deviner ce qu'il pensait.

Ils le regardèrent pivoter et s'en aller.

⁂

PORTER toussota et parla d'une voix un peu étranglée. « Seigneur ! Vous sentez ce chlore ? Si on ne fait pas quelque chose, on va tous crever les poumons pourris ! »

— « Taisez-vous, » répliqua Stuart. « Il n'y a pas assez de chlore dans l'air pour faire seulement éternuer un moustique, et même ces traces auront disparu dans deux minutes. De plus, un peu de chlore ne vous fera pas de mal, cela tuera peut-être votre virus grippal. »

Windham toussa aussi et dit : « Stuart, à mon avis, vous auriez pu dire quelques mots à votre ami kloro au sujet de notre libération. Foutre ! Vous êtes beaucoup moins brave en leur présence qu'en leur absence. »

— « Vous avez entendu ce qu'il a dit, colonel. Nous sommes prisonniers de guerre et ce sont les diplomates qui organisent les échanges de prisonniers. Nous n'avons qu'à attendre, tout simplement. »

Leblanc, qui était devenu livide à l'entrée du Kloro, se leva et se hâta d'entrer dans les toilettes, où on l'entendit vomir.

Un silence pesant s'établit. Stuart s'efforçait de trouver quelque chose à dire pour couvrir les bruits déplaisants. Ce fut Mullen qui prit la parole. Il avait fouillé dans une petite boîte qu'il avait prise sous son oreiller.

« Peut-être M. Leblanc ferait-il bien d'avaler un sédatif avant de se coucher. J'en ai quelques-uns. Je me ferai un plaisir de lui offrir un comprimé. » Il expliqua immédiatement cette générosité. « Sinon, il nous empêcherait peut-être de dormir, vous comprenez ? »

— « Parfaitement logique, » fit sèchement Stuart. « Vous feriez bien d'en réserver aussi un pour le Chevalier Lancelot que voici... et même une demi-douzaine. » Il s'approcha de l'endroit où gisait encore Polyorkétès et s'agenouilla près de lui. « Tout va bien, bébé ? »

— « Foutu mauvais goût que de parler comme ça, Stuart, » intervint Windham.

— « Eh bien, si son sort vous intéresse à ce point, pourquoi ne demandez-vous pas à Porter de vous aider à le hisser sur son lit ? »

Il leur donna d'ailleurs un coup de main. Les bras de Polyorkétès avaient maintenant des tremblements incontrôlés. D'après ce qu'il savait des toxiques de guerre des Kloros, Stuart pensait que la victime devait souffrir de picotements d'aiguilles très douloureux.

« Et pas trop de ménagements avec lui, » ajouta-t-il, « Ce fichu imbécile risquait de nous faire tous tuer. Et pour aboutir à quoi ? »

Il repoussa de côté la carcasse raidie de Polyorkétès et s'assit au bord de la couchette. « M'entendez-vous, Polyorkétès ? »

Les yeux de ce dernier étincelèrent. Un bras tenta de se soulever et retomba.

« Alors, écoutez. Ne recommencez jamais une chose pareille. La prochaine fois, ce serait peut-être la fin pour nous tous. Si vous aviez été Kloro et lui Terres-

tre, nous serions tous morts à présent. Alors, enfoncez-vous bien ceci dans le crâne. Nous sommes désolés pour votre frère, c'est certainement un malheur, mais il l'a lui-même cherché. »

Polyorkétès s'efforça de s'asseoir, mais Stuart le repoussa.

« Non, écoutez-moi jusqu'au bout. Peut-être ai-je en ce moment la seule occasion de vous parler pendant que vous êtes bien obligé de m'écouter. Votre frère n'avait aucun droit de quitter la chambre des passagers. Il n'avait aucun endroit où aller. Il est allé gêner nos propres hommes. Nous ne sommes même pas certains qu'il ait été tué par une arme kloro. C'était peut-être un de nos matelots. »

— « Quand même, Stuart... » protesta Windham.

Stuart se retourna brusquement vers lui. « Avez-vous une preuve qu'il n'en ait pas été ainsi ? Avez-vous vu le coup ? Pouvez-vous distinguer d'après ce qu'il est resté du corps s'il s'agissait d'une forme d'énergie kloro ou terrestre ? »

Polyorkétès retrouva sa voix, manœuvrant sa langue rebelle en un accent nasal indistinct. « Foutue saloperie de dégueulasse vert ! »

— « Moi ? » s'enquit Stuart. « Je sais ce qui se passe en vous, Polyorkétès. Vous vous imaginez qu'une fois dissipée votre paralysie vous allez vous soulager en me malmenant. Bon. Si vous agissez ainsi, ce sera probablement rideau pour tout le monde. »

Il se leva et s'appuya le dos à la cloison. Pour l'instant, ils étaient tous contre lui. « Aucun de vous ne connaît les Kloros comme moi. Les différences d'ordre physique que vous voyez ne comptent pas. Mais les différences de tempérament sont importantes.

Ils ne comprennent pas du tout notre attitude devant la sexualité, par exemple. Pour eux, c'est purement un réflexe biologique, comme de respirer. Ils n'y attachent aucun prix. Mais ils considèrent avec respect les groupements sociaux. Rappelez-vous que leurs ancêtres dans l'évolution avaient beaucoup de points communs avec nos insectes. Ils présument toujours que n'importe quel groupe d'humains qu'ils trouvent réuni constitue une unité sociale.

» Cela représente à peu près tout au monde pour eux. Je ne sais pas au juste *ce que cela* signifie. Mais il en résulte qu'ils ne fragmentent jamais un groupe, tout comme nous nous refusons à séparer une mère de ses enfants, dans toute la mesure du possible. Une de leurs raisons pour mettre des gants en nous parlant en ce moment, c'est qu'ils s'imaginent que nous sommes tous déchirés de chagrin parce qu'ils ont tué l'un des nôtres, et qu'ils en éprouvent un sentiment de culpabilité.

» Mais voici ce qu'il faudra vous rappeler. On va nous interner ensemble, et nous *laisser* ensemble pendant tout ce temps. Je n'aurais jamais choisi de mon plein gré l'un d'entre vous comme compagnon de captivité, pas plus que vous ne m'auriez choisi. Mais nous en sommes là. Les Kloros ne pourraient jamais comprendre que le fait de nous trouver ensemble sur le vaisseau soit purement accidentel.

» Ce qui veut dire que nous devons nous entendre d'une manière ou d'une autre. Et il ne s'agit pas ici de gentils bavardages pour se mettre d'accord tout en restant chacun dans sa coquille. Que croyez-vous qu'il serait arrivé si les Kloros étaient entrés pour nous surprendre en train de nous entre-tuer, Polyorkétès et moi ? Vous l'ignorez ? Eh bien, que penseriez-vous

vous-mêmes d'une mère surprise en train de tuer ses enfants ?

» Vous avez compris, j'espère. Ils nous auraient supprimés jusqu'au dernier, tout comme ils le feraient pour des pervertis ou des monstres de leur propre race. Vu ? Et vous, Polyorkétès ? Avez-*vous* pigé ? Et maintenant, si cela ne vous dérange pas, je vais me masser les mains pour leur restituer leur forme... ces mains synthétiques qui me viennent des Kloros et qu'un de mes semblables voulait mutiler de nouveau. »

⁂

POUR Claude Leblanc, le pire était passé. Il avait été assez malade ; malade de bien des choses ; mais surtout malade de n'avoir jamais quitté la Terre. Il avait trouvé splendide d'aller à l'université loin de la Terre. Une aventure qui avait eu l'avantage de l'éloigner de sa mère. Il avait éprouvé une sorte de joie sournoise à cette escapade, après le premier mois d'adaptation, où il avait eu peur.

Et puis, pendant les vacances d'été, il n'avait plus été Claude, l'étudiant timide, mais Leblanc, le voyageur de l'espace. Il en avait tiré tout le plaisir et la gloriole possibles. Il s'était senti tellement homme en parlant des étoiles et des bonds dans l'espace et des mœurs et climats des autres mondes ; cela lui avait donné du courage devant Margaret. Elle l'avait aimé à cause des dangers qu'il avait courus...

Sauf que c'était maintenant son premier voyage, en réalité, et qu'il ne s'était pas tellement bien comporté. Il le savait, il en avait honte et souhaitait ressembler à Stuart.

Il profita de l'heure du repas pour l'approcher. « Monsieur Stuart... » fit-il.

Celui-ci leva la tête et demanda d'un ton peu amène : « Comment cela va-t-il ? »

Leblanc se sentit rougir. Il rougissait facilement et les efforts qu'il tentait pour s'en empêcher empiraient encore son état. « Beaucoup mieux, je vous remercie. Nous allons manger, alors je vous apporte votre ration. »

Stuart prit la boîte que le jeune homme lui présentait. La ration spatiale normale : entièrement synthétique, concentrée, nourrissante, et malgré tout peu satisfaisante. Le produit se chauffait automatiquement dès l'ouverture de la boîte. Mais on pouvait le manger froid si l'on préférait. Bien qu'il y eût dans l'emballage une combinaison fourchette-cuiller, la consistance de la ration rendait plus simple l'emploi des doigts, sans les salir.

« Vous avez entendu mon petit discours ? » demanda Stuart.

— « Oui, monsieur. Je tenais à vous dire que vous pouvez compter sur moi. »

— « Très bien. Maintenant, allez manger. »

— « Puis-je rester près de vous ? »

— « Si cela vous plaît. »

Ils mastiquèrent un instant en silence, puis Leblanc éclata : « Vous avez une telle assurance, monsieur Stuart ! Ce doit être merveilleux ! »

— « De l'assurance ? Merci du compliment, mais le voilà, celui qui est le plus sûr de lui-même. »

Leblanc, surpris, suivit la direction du geste de Stuart. « M. Mullen ? Ce petit homme ? Oh ! certainement pas ! »

— « Vous ne pensez pas qu'il soit sûr de lui ? »

Leblanc secoua négativement la tête. Il examinait Stuart avec intensité pour essayer de déceler de l'ironie dans son expression. « Celui-là est tout simplement froid. Aucune émotion chez lui. Comme une petite machine. Je le trouve répugnant. Vous êtes différent, monsieur Stuart. Vous avez tout à l'intérieur, mais vous dominez tout. J'aimerais bien être comme cela. »

Sans doute attiré par le magnétisme de son nom prononcé par les deux autres, bien qu'il n'eût rien entendu, Mullen vint se joindre à eux. Il avait à peine entamé sa boîte de nourriture. Elle fumait encore lentement quand il s'assit en face d'eux.

Sa voix évoquait comme toujours le frémissement d'un taillis. « Combien de temps pensez-vous que durera le voyage, monsieur Stuart ? »

— « Je ne saurais vous le dire, Mullen. Ils éviteront sans nul doute les routes commerciales usuelles et exécuteront davantage de bonds en hyperespace pour dépister toute poursuite éventuelle. Je ne serais nullement surpris que cela dure une semaine. Pourquoi ? Je présume que vous avez une raison très logique et d'ordre pratique ? »

— « Oui, certes. » Il paraissait totalement blindé contre les sarcasmes. « Il m'est venu à l'idée que ce serait peut-être assez avisé que de rationner les rations, si j'ose dire. »

— « Nous avons de la nourriture et de l'eau pour un mois. C'est ce dont je me suis assure en premier lieu. »

— « Je vois. Dans ce cas, je vide ma boîte. » Ce qu'il fit en se servant élégamment de l'ustensile à tout

faire, et en se tamponnant de temps à autre les lèvres, avec son mouchoir, sans que cela fût vraiment nécessaire.

⁂

POLYORKETES réussit à se mettre debout à peu près deux heures plus tard. Il oscillait sur place, comme s'il avait eu la plus formidable des gueules de bois. Il ne chercha pas à se rapprocher de Stuart, mais parla de l'endroit où il se tenait.

« Espèce de sale espion verdâtre, faites bien attention à vous ! »

— « Vous avez entendu ce que j'ai dit, Polyorkétès ? »

— « Oui. Mais j'ai aussi entendu ce que vous avez dit d'Aristidès. Je ne m'occupe pas de vous parce que vous n'êtes qu'un sac à vent. Mais attendez ! Un jour, vous le soufflerez sur qui il ne faut pas, votre vent, et on vous dégonflera ! »

— « J'attendrai, » répondit Stuart.

Windham arriva en boitant, s'appuyant lourdement sur sa canne. « Allons, allons, » haleta-t-il avec une fausse jovialité qui soulignait son inquiétude profonde au lieu de la masquer. « Nous sommes tous des Terriens, après tout. Il faut nous en souvenir, garder cette idée comme le phare de nos espoirs. Ne jamais nous laisser aller devant ces fichus Kloros. Nous devons oublier nos querelles privées pour nous rappeler seulement que nous sommes des Humains unis contre les damnés extra-terrestres. »

Impossible d'imprimer la réplique de Stuart.

Porter était juste derrière Windham. Il avait eu une conversation privée d'une heure avec le colonel à la

tête dénudée et maintenant il exprimait son indignation. « Cela ne sert à rien de faire le malin, Stuart. Ecoutez plutôt le colonel. Nous avons mûrement réfléchi à la situation. »

Il s'était lavé le visage et mouillé les cheveux, qu'il avait lissés en arrière. Cela ne supprimait cependant pas le petit tic qu'il avait du côté droit, à la commissure des lèvres, et cela ne rendait pas plus présentables ses mains aux ongles rongés.

« Très bien, colonel, » fit Stuart. « Et qu'est-ce qui vous préoccupe ? »

— « Je préfère que tous les hommes soient réunis, » dit Windham.

— « Bon. Appelez-les. »

Leblanc vint avec empressement, Mullen plus lentement.

« Vous tenez à ce type ? » s'enquit Stuart en désignant du menton Polyorkétès.

— « Mais certainement. Monsieur Polyorkétès, voulez-vous vous joindre à nous ? »

— « Oh ! fichez-moi la paix ! »

— « Allez-y ! » trancha Stuart. « Laissons-le dans son coin ! Nous n'en avons que faire. »

— « Non, non, » protesta Windham. « La question intéresse tous les Terriens. Monsieur Polyorkétès, votre présence nous est nécessaire. »

Polyorkétès se redressa au pied de son lit. « Je suis assez près comme ça. Je vous entends très bien. »

Windham s'adressa à Stuart : « Est-ce qu'ils... je veux dire les Kloros... auraient-ils caché des micros ici ? »

— « Non. Pourquoi ? »

— « En êtes-vous certain ? »

— « Bien sûr. Ils ignoraient ce qui s'était passé

quand Polyorkétès s'est jeté sur moi. Ils ont simplement perçu les heurts quand cela a fait bouger les cloisons. »

— « Peut-être essayaient-ils de nous faire croire que la pièce n'est pas surveillée par radio ? »

— « Ecoutez, colonel, je n'ai jamais entendu un seul Kloro mentir délibérément... »

Polyorkétès les interrompit d'un ton calme : « Ce sac à vent *adore* tout simplement les Kloros. »

Windham intervint en hâte : « Ne recommençons pas ! Ecoutez, Stuart, Porter et moi avons discuté de la situation et nous avons conclu que vous connaissez suffisamment les Kloros pour imaginer quelque moyen de nous ramener sur la Terre. »

— « Il se trouve que vous faites erreur. Je ne vois pas la moindre solution. »

— « Peut-être pourrions-nous, d'une manière ou d'une autre, reprendre le vaisseau à ces damnés monstres verts, » suggéra Windham. « Une faiblesse quelconque qu'ils auraient... Bon Dieu ! Vous comprenez bien ce que je veux dire ! »

— « Dites-moi, colonel, qu'est-ce qui vous intéresse le plus, votre propre peau ou le sort de la Terre ? »

— « Votre question m'offense ! Sachez donc que, si je tiens à ma propre vie comme tout le monde en a le droit, je pense avant tout à la Terre. Et je crois qu'il en est ainsi de nous tous. »

— « Foutrement vrai, » dit aussitôt Porter. Leblanc paraissait inquiet, Polyorkétès mécontent ; quant à Mullen, son visage restait sans expression.

— « Bon, » fit Stuart. « Naturellement, je ne crois pas que nous puissions reprendre le spacionef. Ils sont armés et nous pas. Vous savez pourquoi les Kloros ont pris ce vaisseau sans l'endommager. Parce

qu'ils en ont besoin. Ils sont sans doute meilleurs chimistes que les Terrestres, mais ceux-ci leur sont supérieurs en construction astronautique. Nous avons des nefs plus grandes, plus sûres et plus nombreuses. En réalité, si notre équipage avait respecté le moins du monde les axiomes militaires, il eût fait sauter le vaisseau dès qu'il est devenu clair que les Kloros allaient nous aborder. »

Leblanc parut horrifié. « Et, du même coup, ils auraient tué les passagers ? »

— « Pourquoi pas ? Vous avez entendu ce qu'a déclaré notre bon colonel. Chacun de nous considère que sa pauvre petite vie vient en second après les intérêts de la Terre. Cela sert-il la Terre que nous soyons en vie en ce moment ? Aucunement. Quels dégâts peut causer ce vaisseau entre les mains des Kloros ? Des dégâts terribles, probablement. »

— « Alors, pourquoi nos hommes se sont-ils refusés à faire sauter le vaisseau ? » demanda Mullen. « Ils devaient bien avoir une raison ? »

— « En effet. La plus ferme des traditions, chez les militaires terrestres, c'est de ne jamais accepter un rapport défavorable dans les pertes. Si nous nous étions fait sauter, vingt combattants et sept civils de la Terre seraient morts contre des pertes nulles pour l'ennemi. Alors, que s'est-il passé ? Nous les avons laissés aborder, nous en avons tué vingt-huit — je suis sûr que nous en avons tué au moins ce nombre — et nous leur avons laissé le vaisseau. »

— « Du vent, du vent, du vent, » ricana Polyorkétès.

— « Il s'en dégage une moralité, » poursuivit Stuart. « Nous ne pouvons reprendre cette nef aux Kloros. Nous *pourrions* cependant les attaquer par

surprise et les occuper assez longtemps pour que l'un de nous ait le temps de court-circuiter les machines. »

— « Quoi ! » hurla Porter, et Windham, effrayé, le fit taire.

— « Court-circuiter les machines, » répéta Stuart. « Cela détruirait naturellement le vaisseau, et c'est bien ce que nous souhaitons, n'est-ce pas ? »

Les lèvres de Leblanc avaient pâli. « Je ne crois pas que cela marcherait. »

— « Nous n'en serons certains qu'après avoir essayé. Mais qu'avons-nous à y perdre ? »

— « Nos vies, nom de Dieu ! » s'écria Porter. « Espèce de dingue ! Vous êtes complètement fou ! Dément ! »

— « Si je suis dingue et fou de surcroît, il va de soi que je suis également dément, » fit Stuart. « Mais n'oubliez pas que si nous y perdons la vie, ce qui est terriblement probable, nous ne perdrons rien qui ait une valeur quelconque pour la Terre ; tandis que si nous détruisons la nef, comme nous en avons une très faible chance, nous ferons beaucoup de bien à la Terre. Quel patriote hésiterait un instant ? Qui parmi nous se placerait au-dessus du monde ? » Il les examina dans le silence qui s'établit. « Sûrement pas vous, colonel Windham. »

Ce dernier eut une formidable quinte de toux. « Mon cher ami, là n'est pas la question. Il doit y avoir une façon de conserver à la Terre son bâtiment *sans* pour autant que nous y perdions la vie, hein ? »

— « Très bien. A *vous* de nous l'expliquer. »

— « Réfléchissons tous. Pour le moment, ils ne sont que deux Kloros à bord. Si l'un de nous parvenait à se faufiler jusqu'à eux et... »

— « Comment cela ? Le reste de la nef est empli de chlore. Il faudrait porter un scaphandre. Et dans leur partie du vaisseau la gravité est portée au niveau de Kloro, par conséquent quiconque jouerait la chèvre dans le scénario devrait se déplacer lourdement, métal sur métal, et avec lenteur. Oh ! il pourrait se glisser jusqu'à eux... oui, comme un putois qui tenterait de passer inaperçu avec le vent soufflant dans le nez des chasseurs ! »

— « Alors, laissons tomber, » fit Porter d'une voix tremblante. « Ecoutez, Windham, on ne détruira pas le spacionef. Ma vie a beaucoup de prix pour moi et, si l'un d'entre vous se risque à un truc pareil, j'avertis les Kloros. Je parle sérieusement. »

— « Bon, » observa Stuart, « voilà notre héros numéro un. »

Leblanc prit la parole : « Je souhaite rentrer sur Terre, mais je... »

— « Je ne pense pas que nos chances de faire sauter le vaisseau soient suffisantes à moins que... » coupa Mullen.

— « Nos héros numéros deux et trois. Et vous, Polyorkétès ? Vous auriez l'occasion de supprimer deux Kloros. »

— « Je veux les tuer à mains nues, » grommela le fermier, tandis que ses gros poings se contractaient. « Sur leur planète, je les tuerai par douzaines. »

— « Une promesse qui ne vous coûte rien... pour l'instant. Et vous, colonel ? Ne désirez-vous pas vous joindre à moi pour la marche à la mort et à la gloire ? »

— « Votre attitude est des plus cyniques et des plus ignobles, Stuart. Il est évident que si les autres s'y opposent votre plan tombe à l'eau. »

— « A moins que je n'agisse seul, pas vrai ? »

— « Vous n'en ferez rien, vous m'entendez ? » protesta aussitôt Porter.

— « Ça, vous pouvez en être foutrement sûr, » convint Stuart. « Je ne prétends pas être un héros. Je suis tout juste un patriote moyen, tout à fait prêt à me rendre sur toute planète où ils me conduiront pour attendre la fin du conflit. »

⁂

MULLEN dit d'un ton pensif : « Naturellement, il y a bien un moyen de surprendre les Kloros. » Son affirmation n'aurait pas été relevée sans Polyorkétès. Il pointa son index boudiné à l'ongle noir et s'esclaffa. « Monsieur le Comptable ! Monsieur le Comptable est très fort en paroles, tout comme ce foutu espion des verts, Stuart ! Très bien, monsieur le Comptable, allez-y ! Faites-nous aussi de beaux discours ! Que les mots roulent comme une barrique vide ! »

Il se tourna vers Stuart et répéta d'un ton venimeux : « Barrique vide ! Barrique vide avec des mains bousillées ! Bon rien qu'à jacter ! »

La voix douce de Mullen ne put se faire entendre avant que Polyorkétès eût fini ; mais il s'adressa alors directement à Stuart : « Nous pourrions les atteindre par l'extérieur. Cette salle doit certainement avoir une glissière-C. »

— « Qu'est-ce qu'une glissière-C ? » s'enquit Leblanc.

— « Eh bien... » commença Mullen, puis il resta court.

Stuart répondit d'un ton moqueur : « Simple euphémisme, mon garçon. *In extenso,* c'est une "Glissière-Cadavres". On n'en parle pas, mais il y en

a toujours une dans les chambres principales de tout navire. Ce sont simplement de petits sas par lesquels on laisse glisser les morts. L'enterrement dans l'espace. Toujours accompagné de beaucoup de sentiment, de têtes baissées et du discours du capitaine, dans un style qui ne plairait guère à Polyorkétès. »

Le visage de Leblanc se convulsait. « On se servirait de *cela* pour quitter le vaisseau ? »

— « Pourquoi pas ? Superstitieux ?... Continuez donc, Mullen. »

Le petit homme avait attendu patiemment. Il poursuivit : « Une fois au-dehors, on pourrait rentrer à bord par les tuyères de vapeur. C'est possible... avec de la chance. Il y aurait ainsi un visiteur inattendu dans la salle des commandes. »

Stuart l'examinait avec curiosité. « Comment voyez-vous la chose ? Que savez-vous donc des tuyères de vapeur ? »

Mullen toussa. « Vous voulez dire parce que je travaille dans les emballages en papier ? Eh bien... » Il rougit légèrement, laissa s'écouler un instant, puis repartit de sa voix sans couleur et sans émotion : « Ma société, qui fabrique des emballages en papier fantaisie et des boîtes pour nouveautés, a lancé il y a quelques années une série de boîtes pour les enfants. Elles étaient conçues de façon que, si une des ficelles était tirée, de petits compartiments se perçaient et laissaient fuser des jets d'air comprimé qui expédiaient la boîte à l'autre bout de la pièce, semant des bonbons sur son passage. En théorie, pour la vente, les enfants devaient trouver amusant de jouer avec ce petit vaisseau à réaction et de se disputer les bonbons. »

» Dans la pratique, échec total. La boîte cassait la

vaisselle et blessait parfois à l'œil un des enfants. Bien pire, les enfants se disputaient bien les bonbons, mais ils allaient jusqu'à se battre. Ce fut sans doute notre pire échec. Nous y avons perdu des milliers de dollars. »

» Toutefois, pendant la fabrication des emballages, tout le bureau s'y intéressait considérablement. C'était comme un jeu. Très mauvais pour la tenue et le moral du personnel. Durant un temps, nous étions tous devenus des experts en tuyères à réaction. J'ai moi-même lu pas mal de livres sur la construction des spacionefs. Mais pendant mes heures de loisir, non sur le temps que je devais à la société. »

Stuart était intrigué. « Vous savez, c'est une sorte d'idée pour film d'aventures, mais cela pourrait marcher si nous avions un héros à sacrifier. Y en a-t-il un parmi nous ? »

— « Et vous-même ? » intervint Porter, indigné. « Vous ne cessez pas de vous moquer de nous avec votre pauvre humour. Je ne vous ai pas entendu vous porter volontaire pour quoi que ce soit. »

— « Parce que je n'ai rien du héros, Porter. Je l'avoue. Mon but est de rester en vie, et se faufiler dans une tuyère ne me paraît pas le meilleur moyen de rester en vie. Toutefois, vous êtes tous de nobles patriotes. Le colonel l'affirme. Voyons, colonel, qu'en dites-vous ? Vous êtes l'aîné des héros, ici. »

— « Si j'étais plus jeune, bon Dieu ! et si vous aviez vos propres mains, monsieur, je prendrais grand plaisir à vous administrer une bonne correction, » répondit Windham.

— « Je n'en doute pas, mais ce n'est pas une réponse. »

— « Vous savez très bien qu'à mon âge, et avec ma jambe... » Il abattit la paume sur son genou raide... « ... je ne suis pas en mesure de tenter quoi que ce soit de ce genre, si grande que soit l'envie que j'en ai. »

— « Certes, » fit Stuart, « et moi-même je suis mutilé des mains, comme l'a si bien souligné Polyorkétès. Ainsi, nous voilà sauvés. Et quelles malheureuses infirmités peuvent bien avoir nos autres compagnons ? »

— « Ecoutez ! » s'écria Porter. « Je voudrais bien comprendre de quoi il s'agit. Comment pourrait-on se glisser dans une tuyère ? Et si les Kloros les mettent en marche pendant qu'on est dedans ? »

— « Justement, Porter, cela fait partie des risques. C'est là que le jeu devient intéressant. »

— « Mais on serait bouilli comme un homard ! »

— « L'image est jolie mais inexacte. Le jet serait très bref, pas plus d'une ou deux secondes, et l'isolant du scaphandre tiendrait le coup. De plus, le jet sort avec une vitesse de plusieurs centaines de kilomètres-minute, si bien que vous seriez balayé hors du vaisseau avant même d'avoir été réchauffé par les gaz. En fait, vous seriez même expédié à plusieurs kilomètres dans l'espace, après quoi vous n'auriez plus rien à craindre des Kloros. Naturellement, il vous serait également impossible de revenir à bord. »

Porter transpirait abondamment. « Vous ne me faites pas du tout peur, Stuart. »

— « Vraiment ? Alors, vous vous offrez pour y aller ? Etes-vous certain d'avoir réfléchi à ce que cela signifie que d'être abandonné dans l'espace ? Vous êtes tout seul, vous savez, absolument seul. Le réacteur vous imprimera probablement un mouvement de

toupie, ou de tournoiement transversal. Vous ne le sentirez pas. Vous aurez l'impression de rester immobile. Mais toutes les étoiles décriront des cercles si rapides que vous n'en distinguerez que des traînées lumineuses dans le vide. Elles ne s'arrêteront jamais. Elles ne ralentiront pas. Vous aurez beaucoup de temps pour réfléchir. Ou, si vous êtes pressé, vous pourrez ouvrir votre combinaison. Ce ne serait pas non plus très agréable. J'ai vu le visage d'hommes dont la combinaison s'était déchirée accidentellement et c'est assez affreux. Mais ce serait plus rapide. Alors... »

Porter se détourna et s'éloigna d'un pas incertain.

Stuart adopta un ton badin : « Encore un échec. Reste toujours un acte héroïque à décrocher par le dernier surenchérisseur, avant même qu'il y ait eu une seule offre. »

Polyorkétès répondit de sa voix dure qui hachait les mots : « Continuez à parler, monsieur grande-gueule. Continuez à taper sur votre barrique vide. Bientôt, on va vous casser les dents, pour commencer. Je crois qu'il y a un gars tout prêt à s'en charger. Pas vrai, monsieur Porter ? »

Le regard que ce dernier lança à Stuart confirmait les dires de Polyorkétès, mais il resta silencieux.

Stuart reprit : « Et vous, Polyorkétès ? C'est vous l'homme plein de cran, à mains nues. Puis-je vous aider à enfiler un scaphandre ? »

— « Si j'ai besoin d'aide, je vous le ferai savoir. »

— « Vous, Leblanc ? »

Le jeune homme recula en se tassant.

— « Pas même pour rejoindre Margaret ? »

Mais Leblanc se contenta de secouer la tête.

— « Mullen ? »

— « Eh bien... je vais essayer. »

— « Vous allez... quoi ? »

— « J'ai dit oui, je vais essayer. Après tout, l'idée est de moi. »

Stuart paraissait stupéfait. « Vous parlez sérieusement ? Pourquoi ? »

La bouche précieuse de Mullen se pinça. « Parce que personne d'autre ne le veut. »

— « Mais ce n'est pas une raison. Surtout pour vous. »

Mullen haussa les épaules.

Le bout d'une canne frappa le sol derrière Stuart. Windham passa devant lui.

« Avez-vous vraiment l'intention d'y aller, Mullen ? »

— « Oui, colonel. »

— « Dans ce cas, je tiens à vous serrer la main. Vous me plaisez. Vous êtes un... un Terrien, par le Ciel ! Faites cela, et, que vous réussissiez ou non, je témoignerai de votre courage. »

Mullen retira difficilement sa main de la poigne vigoureuse de Windham.

Stuart demeurait planté là. Il se trouvait dans une position très inhabituelle. Et même il était dans cette position particulière entre toutes où il ne se mettait pas souvent : il ne trouvait rien à dire.

⁂

LA tension qui régnait dans la pièce avait changé de qualité. La tristesse et la dépression étaient quelque peu moindres, remplacées par un certain esprit de conspiration. Polyorkétès lui-même tripotait les combinaisons spatiales en émettant de brèves et

rauques observations sur leurs avantages respectifs.

Mullen éprouvait quelques difficultés. Le scaphandre pendait mollement sur lui bien qu'on eût serré presque au maximum tous les joints réglables d'articulation.

Il n'y avait plus qu'à visser le casque. Il se tortillait le cou.

Stuart portait le casque avec difficulté. L'objet était lourd et ses mains d'artiplasme ne lui permettaient pas une prise très sûre. « Grattez-vous le nez tout de suite s'il vous démange, » dit-il. « Ce sera votre dernière chance avant un bout de temps ! » Il n'ajouta pas « peut-être à jamais », mais il le pensait.

Mullen dit d'une voix sans timbre : « Je crois que je devrais emporter un tube d'oxygène supplémentaire. »

— « Certainement. »

— « Avec une soupape ajustable. »

— « Je vois à quoi vous pensez, » répondit Stuart. « Si vous êtes expulsé loin du vaisseau, vous pourrez tenter de vous propulser pour le rattraper en utilisant le tube comme moteur d'action-réaction. »

Ils assujettirent le casque et fixèrent le cylindre de rechange à la ceinture de Mullen. Polyorkétès et Leblanc le soulevèrent pour le porter jusqu'à l'ouverture béante de la glissière-C. Il faisait noir à l'intérieur, un noir inquiétant, car le métal était peint en couleur de deuil. Stuart crut y renifler une odeur de pourriture, mais il savait que c'était son imagination qui travaillait.

Il interrompit les opérations quand Mullen fut à demi introduit dans le conduit. Il frappa sur la vitre frontale.

— « M'entendez-vous ? »

La tête s'inclina affirmativement dans le casque.

— « L'air arrive-t-il bien ? Pas de difficultés de dernière minute ? »

Mullen leva son bras blindé pour le rassurer.

— « Alors, n'oubliez pas ! Ne vous servez pas de la radio du scaphandre au-dehors. Les Kloros pourraient percevoir les appels. »

Il s'écarta à regret. Les bras musclés de Polyorkétès soutinrent Mullen jusqu'au moment où ses semelles d'acier heurtèrent le panneau externe. Alors, la plaque interne se referma avec un bruit sinistre, le joint aux silicones, en biseau, laissant fuser un petit soupir en s'écrasant dans son logement. Ils fermèrent les leviers.

Stuart se tenait près du commutateur qui commandait le panneau externe. Il l'actionna et la jauge indiquant la pression d'air dans le conduit tomba à zéro. Un petit voyant lumineux rouge indiqua que la plaque était à présent ouverte sur l'espace. Puis la lumière s'éteignit, le panneau se referma et la jauge remonta lentement jusqu'à quinze livres.

Ils rouvrirent la porte intérieure et constatèrent que le compartiment était vide.

Polyorkétès fut le premier à prendre la parole : « Sacré petit mec ! Il y est allé ! » Il regardait les autres d'un air étonné. « Un petit type pareil avec autant de cran ! »

— « Ecoutez, » fit Stuart, « il faudrait nous préparer, ici. Il y a une faible chance pour que les Kloros aient décelé l'ouverture et la fermeture des panneaux. Dans ce cas, ils vont venir voir ce qui se passe et il faut procéder à un camouflage. »

— « Comment ? » demanda Windham.

— « Ils ne verront pas Mullen. Nous dirons qu'il est aux toilettes. Les Kloros savent que c'est un des

traits étranges des Terriens que de ne pas aimer être dérangés en ces circonstances et ils ne feront aucune tentative pour s'assurer que nous disons vrai. Si nous pouvons les tenir à l'écart... »

— « Et s'ils attendent ou s'ils inspectent les combinaisons spatiales ? » observa Porter.

Stuart haussa les épaules. « Espérons qu'ils s'en abstiendront. Et surtout, Polyorkétès, ne faites pas d'histoires s'ils entrent. »

Polyorkétès grommela : « Alors que ce petit type est dehors ? Pour qui me prenez-vous ? » Il regarda Stuart sans animosité, tout en se grattant vigoureusement le crâne. « Vous savez, je me moquais de lui. Je pensais qu'il était comme une vieille fille. J'en ai honte. »

Stuart s'éclaircit la gorge et déclara à son tour : « Ecoutez-moi. J'ai raconté des tas de choses qui n'étaient pas très spirituelles, après tout, maintenant que j'y réfléchis. J'aimerais vous faire savoir que je le regrette vivement. »

Il se détourna, l'air morose, et se dirigea vers son lit. Il entendit des pas derrière lui, sentit une main sur sa manche. Il pivota ; c'était Leblanc.

Le jeune homme dit à voix basse : « Je ne cesse de penser que M. Mullen est un homme âgé. »

— « Ce n'est certes plus un gamin. Il a dans les quarante-cinq à cinquante ans, à mon avis. »

— « Dites, monsieur Stuart, estimez-vous que j'aurais dû y aller à sa place ? Je suis le plus jeune ici. L'idée d'avoir laissé un homme d'âge partir ainsi me tourmente. Je me fais une sale impression. »

— « Je sais. S'il meurt, ce sera terrible. »

— « Mais il s'est porté volontaire, n'est-ce pas ?

Nous ne l'avons pas forcé ? »

— « Ne cherchez pas à éluder les responsabilités, Leblanc. Cela ne vous réconforterait nullement. Il n'y a pas un seul d'entre nous qui n'ait eu des raisons plus impérieuses que lui de courir ce risque. » Et Stuart s'assit, silencieux et songeur.

*
**

MULLEN sentit le panneau céder sous ses pieds et les parois se mirent à filer autour de lui, rapidement, trop rapidement. Il savait que c'était la bouffée d'air qui s'échappait et l'entraînait. Il s'arc-bouta frénétiquement des bras et des jambes contre le cloisonnement. En principe, les cadavres devaient être envoyés loin du vaisseau, mais il n'était pas à l'état de cadavre... du moins pas encore.

Ses jambes se débattirent dans le vide. Il entendit le choc d'une de ses semelles magnétiques contre la coque à l'instant où le reste de son corps était éjecté comme un bouchon de champagne sous la pression de l'air. Il restait en un équilibre dangereusement instable au bord du trou dans l'enveloppe — il avait soudain changé d'orientation et la voyait d'en haut — puis il fit un pas en arrière à l'instant où le sas se rabattait de lui-même et s'insérait parfaitement dans le métal.

Il se sentait écrasé par un sentiment d'irréel. Ce n'était sûrement pas possible qu'il fût debout sur la surface externe d'un spacionef. Pas lui, pas Randolph F. Mullen. Il y avait si peu d'humains qui pouvaient s'en vanter, même parmi ceux qui voyageaient constamment dans l'espace.

Il ne se rendit compte de sa souffrance que peu à

peu. L'éjection hors du trou alors qu'une de ses semelles était cramponnée à la coque l'avait presque cassé en deux. Il s'efforça de bouger avec précaution et s'aperçut que ses mouvements étaient incertains, qu'il les commandait mal. Il *songea* qu'il n'avait rien de cassé, bien que les muscles de son flanc gauche eussent été durement étirés.

Puis il reprit conscience et remarqua que les lampes de poignet de son scaphandre étaient allumées. C'était grâce à leurs faisceaux qu'il avait scruté les ténèbres de la glissière-C. Il s'agita, inquiet à l'idée que, de l'intérieur, les Kloros pouvaient apercevoir les feux jumeaux qui bougaient presque contre la coque. Il actionna l'interrupteur à sa ceinture.

Mullen n'aurait jamais imaginé que, debout sur une nef, il n'en verrait même pas l'enveloppe. Mais elle était noire, au-dessus comme en dessous. Il y avait les étoiles, des points brillants mais dépourvus de dimensions. Rien de plus. Rien nulle part. Sous lui, pas même d'étoiles... *pas même ses pieds.*

Il se pencha en arrière pour contempler les étoiles. Sa tête se mit à tourner. Elles se déplaçaient lentement. Ou plutôt elles restaient immobiles alors que la coque pivotait, mais il ne pouvait pas communiquer cette vérité à ses yeux. *Elles* bougeaient. Il les suivait du regard... la descente, puis la disparition derrière la coque. Et des étoiles nouvelles montaient de l'autre côté. Un horizon noir. Le spacionef n'avait d'existence qu'en tant qu'espace sans étoiles.

Pas d'étoiles ? Voyons donc ! Il y en avait une presque à ses pieds. Il faillit tendre la main pour la saisir, puis il se rendit compte que ce n'était qu'un reflet sur le métal poli.

Ils se déplaçaient à des milliers de kilomètres-

heure. Les étoiles existaient. Le vaisseau existait. Il existait lui-même. Mais cela n'avait pas de signification. Pour ses sens, il n'y avait que le silence et les ténèbres et ce lent mouvement circulaire des étoiles...

Et sa tête dans le casque heurta la coque avec un son de cloche assourdi.

Pris de panique, il se mit à tâtonner de ses gants épais en silicate filé, qui insensibilisaient son sens du toucher. Ses pieds magnétisés restaient fermement collés à la coque, mais le reste du corps partait à angle droit à partir du genou. Plus aucune gravité, hors du vaisseau. Quand il se penchait, il n'y avait aucune force pour attirer son corps et ses jointures ignoraient même qu'elles pliaient.

Il tenta frénétiquement de se plaquer à l'enveloppe métallique et son torse se redressa mais refusa de s'arrêter dans la position droite. Il tomba en avant.

Il recommença plus lentement, prenant appui des deux mains sur la coque, puis il s'accroupit. Ensuite il remonta. Très doucement. Tout droit. Les bras étendus pour l'équilibre.

Il se tenait à présent debout, conscient d'une nausée et d'un certain vide dans la tête.

Il jeta un regard circulaire. Seigneur ! Où étaient donc les tuyères à vaporisation ? Impossible de les distinguer. Rien que noir sur noir, rien sur rien.

Il ralluma vivement ses lampes de poignet. Dans l'espace, pas de pinceaux lumineux, rien que des taches ovales bien définies sur l'acier bleuté qui lui renvoyait la lumière. Lorsque la clarté frappait un rivet, cela projetait une ombre taillée au couteau, noire comme l'espace, et la zone éclairée apparaissait brusquement, sans la moindre diffusion.

Il bougea les bras et son corps oscilla mollement

dans le sens opposé, action et réaction. Une vision jaillit devant lui : une tuyère de vaporisation avec le métal lisse de son cylindre.

Il s'efforça d'avancer dans cette direction. Son pied resta solidement fixé à la coque. Il tira plus fort et réussit à le soulever, avec l'impression de lutter contre des sables mouvants, mais la difficulté diminua. A huit centimètres de hauteur sa semelle se libéra de l'attraction ; douze centimètres encore et il crut que son pied allait s'envoler.

Il l'avança et le reposa, le sentant s'enfoncer dans le sable mouvant. Quand la semelle ne fut plus qu'à cinq centimètres de la coque, elle se plaqua soudain d'elle-même, faisant résonner le métal. Son scaphandre lui transmit les vibrations, qui s'amplifièrent dans ses oreilles.

Il s'immobilisa, saisi d'une terreur paralysante. Les déshydrateurs qui asséchaient l'atmosphère interne de son scaphandre ne purent prévenir le soudain afflux de transpiration qui lui inonda le front et les aisselles.

Il prit un temps avant de tenter à nouveau de lever le pied... de deux centimètres à peine, restant ainsi suspendu par pur effort musculaire, puis il porta la jambe en avant, à l'horizontale. La translation horizontale ne réclamait aucun effort, puisqu'elle était perpendiculaire aux lignes du champ magnétique. Il lui fallait cependant retenir sa semelle et ne l'abaisser ensuite que lentement.

Il pantelait. Chaque pas lui coûtait une atroce souffrance. Ses genoux craquaient, un poignard lui perçait le flanc.

Il s'arrêta pour laisser s'évaporer et se sécher la sueur. Il ne fallait pas que son hublot s'embue. Il

alluma brièvement les lampes de poignet : une des tuyères à vapeur était juste devant lui.

Il y en avait quatre, espacées à quatre-vingt-dix degrés, légèrement inclinées à partir de la ceinture centrale. Elles constituaient le dispositif de direction "en finesse" de la nef. Le dispositif de direction générale se composait des puissantes tuyères de propulsion, à l'arrière et à l'avant, dont la combinaison déterminait la composante de vitesse constante par leurs actions d'accélération et de décélération ; il y avait en outre les moteurs hyperatomiques qui permettaient les bonds pour dévorer l'espace.

Il devenait parfois nécessaire de corriger légèrement la route, et, dans ce cas-là, c'étaient les cylindres de vaporisation qui intervenaient. Chacun d'eux inclinait le vaisseau vers le haut ou vers le bas, vers la droite ou vers la gauche. Deux par deux, ils faisaient virer la nef dans la direction voulue. Le système n'avait pas été perfectionné au cours des siècles parce que sa simplicité même excluait toute amélioration. La pile atomique transformait en vapeur l'eau d'un récipient hermétique, la portant en moins d'une seconde à des températures où elle devait se décomposer en hydrogène et oxygène, puis en un mélange d'ions et d'électrons. Peut-être la fission se produisait-elle réellement. Personne ne se donnait le mal de s'en assurer. Cela fonctionnait et c'était suffisant.

Au point critique, une soupape à aiguille s'ouvrait et la vapeur exerçait une poussée par un jet bref mais d'une incroyable puissance. Le vaisseau, majestueux et inflexible, repartait dans la direction opposée après avoir viré autour de son propre centre de gravité. Une fois atteint l'angle de braquage cherché, une poussée égale en sens opposé arrêtait le mouve-

ment tournant. La nef poursuivait alors sa route à la même vitesse, mais dans une autre direction.

Mullen avait réussi à se traîner jusqu'au bord de la tuyère. Il se voyait en imagination... point minuscule oscillant à l'extrême bout d'une armature en saillie sur un ovoïde lancé dans l'espace à quinze mille kilomètres-heure.

Mais il n'y avait pas de filets d'air pour l'arracher de la coque à laquelle ses semelles magnétiques le retenaient avec une fermeté qu'il jugeait excessive.

Lampes allumées, il se pencha pour inspecter l'intérieur du tube et le vaisseau changea vertigineusement d'inclinaison quand son orientation se modifia. Il n'y avait ni haut ni bas dans l'espace, sinon ce qu'il décidait dans la confusion de son esprit d'appeler haut ou bas.

Le cylindre était tout juste assez grand pour accueillir un homme, aux fins de réparations. Ses faisceaux lumineux lui révélèrent les échelons d'accès diamétralement à l'opposé de la position qu'il occupait. Il poussa un soupir de soulagement, d'un restant de souffle. Il songeait que sur certains vaisseaux il n'y avait même pas d'échelles.

Il contourna la tuyère tandis que la nef paraissait glisser et se contorsionner sous lui à chaque mouvement. Il passa le bras par l'ouverture, chercha le premier échelon à tâtons, souleva les pieds et se hissa à l'intérieur.

Son estomac noué depuis le début de son entreprise lui causait à présent une souffrance atroce. S'ils décidaient maintenant de faire manœuvrer la nef, si la vapeur se mettait à s'échapper en sifflant...

Il ne l'entendrait pas, il n'en saurait jamais rien. Un instant cramponné à l'échelon pour chercher lente-

ment le deuxième, il se trouverait le moment suivant seul dans l'espace et le vaisseau ne serait plus que néant sombre perdu parmi les étoiles. Il y aurait peut-être autour de lui un bref tourbillon de cristaux de glace étincelants qui dériveraient à sa hauteur, éclairés par ses lampes de poignet, puis s'approcheraient peu à peu de lui, en orbite autour de sa masse qui les attirerait, telles d'infinitésimales planètes autour d'un soleil ridiculement petit.

Il transpirait de nouveau et prenait à présent conscience de sa soif. Il s'efforça de ne plus y penser. Il ne boirait plus qu'une fois sorti de son scaphandre... s'il en sortait jamais.

Un échelon, puis un autre et un autre encore. Combien y en avait-il ? Sa main glissa et il contempla avec stupeur l'étincellement sous les rayons de sa lampe.

De la glace ?

Pourquoi pas ? La vapeur, malgré son incroyable chaleur, frappait un métal dont la température était voisine du zéro absolu. Durant les quelques fractions de seconde de la poussée, le métal n'avait pas le temps de s'échauffer au-dessus du point de congélation de l'eau. La vapeur se condensait en une couche de glace qui se sublimait lentement dans le vide. C'était la rapidité à laquelle se déroulaient les phénomènes qui empêchait les tubes de fondre, de même que le réservoir d'eau lui-même.

Sa main tâtonnante atteignit le bout de la tuyère. De nouveau un rayon lumineux. Saisi d'horreur, il vit le gicleur de vapeur, d'un centimètre et demi de diamètre. Il semblait inerte, sans danger. Mais il en était toujours ainsi, jusqu'à la microseconde avant...

Le gicleur était entouré de la soupape externe, qui

pivotait sur un moyeu central, monté sur ressorts dans sa partie tournée vers l'espace et sur vis du côté du vaisseau. Les ressorts lui permettaient de céder sous la première pression de vapeur avant que l'inertie massive du vaisseau fût vaincue. La vapeur se répandait alors dans la chambre interne, fractionnant ainsi la poussée initiale, laissant inchangée la totalité de l'énergie, mais la répartissant dans le temps de façon à minimiser le danger de défoncement de la coque.

Mullen s'accrocha fermement à un échelon et appuya sur la soupape externe, qui céda légèrement. C'était dur, mais il ne lui fallait qu'un faible écartement, juste assez pour accrocher la vis. Il sentit que la soupape s'accrochait.

Il força contre le métal, sentant son corps tourner en sens inverse. La soupape resta coincée, la vis supportant la tension, pendant qu'il réglait avec soin le petit levier de commande qui libérait les ressorts. Comme il se rappelait bien les livres qu'il avait lus !

Il se trouvait maintenant dans l'espace compris entre les soupapes, suffisant pour contenir un homme, toujours aux fins de réparation éventuelle. Il ne risquait plus d'être projeté loin du vaisseau. Si le jet de vapeur se déclenchait à présent, il serait tout simplement repoussé contre la soupape interne... avec une force suffisante pour le réduire en bouillie. En tout cas, ce serait une mort rapide dont il n'aurait pas même conscience.

Il décrocha avec précaution sa bouteille supplémentaire d'oxygène. Il n'était plus séparé du poste de commande que par le panneau interne, qui s'ouvrait vers l'extérieur, pour que la pression de la vapeur le maintienne encore plus étroitement fermé, plutôt que

de l'ouvrir d'un coup. Il n'y avait absolument aucun moyen de l'ouvrir de l'extérieur.

Il se souleva au-dessus du panneau, appuyant son dos courbé contre la surface incurvée de la chambre inter-soupapes. Il avait du mal à respirer dans cette position. La bouteille d'oxygène pendait à un angle insolite. Il prit le tuyau fait de mailles métalliques et redressa le cylindre pour frapper contre le panneau intérieur et faire naître des vibrations violentes... Encore et encore...

Il fallait attirer l'attention des Kloros, qui seraient dans l'obligation de procéder à des recherches.

Il lui était impossible de savoir quand ils s'y décideraient. Normalement, ils devraient laisser pénétrer de l'air dans la chambre inter-soupapes pour forcer la soupape externe à se fermer. Toutefois, celle-ci étant à présent bloquée sur la vis centrale, loin de son joint, l'air passerait tout autour, sans autre effet que de se perdre dans l'espace.

Mullen continuait à frapper sur le panneau. Les Kloros consulteraient-ils l'indicateur de pression d'air et remarqueraient-ils que l'aiguille se maintenait à peine au-dessus de zéro, ou penseraient-ils qu'il fonctionnait normalement, sans s'en assurer ?

*
**

PORTER observa : « Il est parti depuis une heure et demie. »

— « Je sais, » répondit Stuart.

Ils étaient tous agités, nerveux, mais toute tension entre eux avait disparu. On eût dit que toutes leurs antennes émotives étaient branchées sur la coque du vaisseau.

Porter se tourmentait. Il avait toujours eu une philosophie élémentaire de la vie : prends soin de toi-même, car personne d'autre ne s'en inquiétera. Il était bouleversé de voir son système ébranlé.

« Pensez-vous qu'ils l'aient pris ? » demanda-t-il.

— « Si tel était le cas, nous le saurions déjà, » répliqua sèchement Stuart.

Porter se rendait compte avec un petit pincement au cœur que les autres ne tenaient pas beaucoup à lui parler. Il les comprenait : sa conduite ne lui avait guère acquis leur respect. Pour le moment, il s'inondait le cerveau d'excuses à l'égard de son propre comportement. De plus, les autres avaient eu peur. On a le droit d'avoir peur. Personne n'a envie de mourir. Du moins ne s'était-il pas affolé comme Aristidès Polyorkétès. Il n'avait pas pleuré, comme Leblanc. Il...

Mais il y avait Mullen, au dehors, sur la coque.

« Ecoutez ! » s'écria-t-il. « Pourquoi a-t-il fait cela ? » Ils se tournèrent vers lui, sans comprendre, mais Porter s'en fichait. Il était arrivé au point où il fallait que cela sorte. « Je veux savoir pourquoi Mullen a risqué sa vie ainsi. »

— « C'est un patriote, » avança Windham.

— « Non ! Pas d'histoires ! » Porter était presque hors de lui. « Ce petit mec est totalement incapable d'émotion ! Il a ses raisons, et je veux les connaître, parce que... »

Il n'acheva pas sa phrase. Pourrait-il affirmer que si ces raisons suffisaient à un petit comptable d'âge moyen elles pouvaient être encore plus valables pour lui-même ?

Polyorkétès prit la parole : « C'est un petit type que je trouve foutrement courageux. »

Porter se leva. « Ecoutez, » reprit-il, « il est peut-

être en panne à l'extérieur. Quoi qu'il tente, peut-être ne sera-t-il pas capable d'en venir à bout tout seul. Je... je suis volontaire pour aller l'aider. »

Il tremblait en parlant et il attendait craintivement le cinglement des sarcasmes de Stuart. Ce dernier le regardait fixement, sans doute avec surprise, mais Porter n'osait croiser son regard pour s'en assurer.

— « Laissons-lui encore une demi-heure, » suggéra Stuart d'un ton paisible.

Porter leva les yeux, ahuri. Pas de rictus sur le visage de Stuart. Plutôt une expression amicale. Ils paraissaient *tous* amicaux.

— « Et alors... » fit-il.

— « Et alors, tous ceux qui sont volontaires tireront à la courte paille ou procéderont d'une manière tout aussi démocratique. Y a-t-il des volontaires en plus de Porter ? »

Ils levèrent tous la main. Stuart également.

Mais Porter était heureux. Il avait été le premier à se proposer. Il était impatient que la demi-heure fût écoulée.

⁂

MULLEN éprouva une violente surprise. Le panneau externe s'ouvrit brusquement et le cou long et mince, presque sans tête, d'un Kloro fut aspiré vers le dehors, incapable de résister au souffle de l'air qui s'échappait.

Le réservoir de Mullen lui fut presque arraché des mains. Pris d'une folle panique, il se débattit pour le rattraper, le tirant au-dessus du flot d'air, attendant aussi longtemps qu'il le put pour que la rafale s'apaise tandis que l'air de la salle des commandes devenait ténu. Puis il abattit la bouteille de toutes ses forces.

Le cou musclé fut écrasé sous le choc. Mullen, lové au-dessus de la soupape, presque entièrement isolé du flot d'air, leva de nouveau la bouteille et frappa de nouveau sur la tête du Kloro, réduisant les yeux fixes en une boue liquide. Dans le quasi-vide, le sang vert jaillissait de qu'il restait du cou serpentin.

Mullen se retenait de vomir, bien qu'il en eût envie.

Le regard détourné, il recula, saisit d'une main le panneau externe et le fit pivoter. Il maintint ce mouvement tournant durant quelques secondes. Au bout du pas de vis, les ressorts s'engagèrent automatiquement et refermèrent la soupape. Le résidu d'atmosphère bloqua l'ensemble et les pompes alimentèrent de nouveau le poste de commande.

Mullen rampa sur le corps du Kloro mutilé et pénétra dans la chambre. Elle était vide.

Il eut à peine le temps de s'en apercevoir qu'il se retrouva à genoux. Il se releva avec peine. Le passage de l'absence de gravité à la gravité artificielle avait été une surprise totale. De plus, c'était la gravité des Kloros, ce qui signifiait qu'avec son scaphandre il avait à porter une surcharge de cinquante pour cent sur sa frêle carcasse. Du moins ses lourdes semelles de métal ne collaient-elles plus de façon aussi exaspérante au métal du pont. A l'intérieur, les sols et les parois du vaisseau étaient en alliage d'aluminium recouvert de liège.

Il parcourut lentement la chambre. Le Kloro décapité s'était aplati et n'était plus agité que de frémissements espacés prouvant qu'il avait été un être vivant. Il l'enjamba avec dégoût et referma le panneau de la tuyère à vapeur.

La pièce avait une teinte bilieuse déprimante et

les lumières paraissaient d'un jaune verdâtre. Evidemment, c'était l'atmosphère des Kloros.

Mullen ressentit une certaine surprise mêlée d'admiration. De toute évidence les Kloros disposaient d'un moyen de traitement des matières qui les protégeait contre l'action oxydante du chlore. Même la carte de la Terre collée à la cloison, imprimée sur un papier brillant doublé de plastique, semblait fraîche, intacte. Il s'en approcha, attiré par les contours familiers des continents...

Il perçut, du coin de l'œil, un mouvement rapide. Il pivota aussi vite que le lui permit sa lourde combinaison et poussa un cri aigu. Le Kloro qu'il avait cru mort se remettait debout.

Son cou pendait en une masse de tissus broyés et suintants, mais les bras se tendaient à l'aveuglette et les tentacules de la poitrine vibraient rapidement comme d'innombrables langues de serpent.

La créature était aveugle, bien sûr. La destruction de son cou l'avait privée de tous organes sensoriels et l'asphyxie partielle l'avait désorganisée. Toutefois, le cerveau demeurait entier et intact dans l'abdomen. Elle vivait encore.

Mullen recula. Il décrivit un cercle, s'efforçant sans succès de marcher sur la pointe des pieds, tout en sachant bien que les restes du Kloro étaient sourds. L'être s'avançait maladroitement ; il heurta une cloison et se mit à glisser le long de la paroi.

Mullen chercha désespérément des yeux une arme quelconque sans rien découvrir. Il y avait bien l'étui du Kloro mais il n'osait pas en approcher la main. Pourquoi ne s'en était-il pas emparé dès le début ? L'imbécile !

La porte de la chambre des commandes s'ouvrit presque sans bruit. Mullen se retourna, frémissant.

Le second Kloro entra, indemne, complet. Il resta un instant planté sur le seuil, ses tentacules de poitrine raidis, immobiles ; son long cou s'étira en avant ; ses yeux horribles clignotèrent d'abord vers Mullen puis vers son camarade presque mort.

Puis sa main se porta vivement à son côté.

Mullen, sans réfléchir, agit aussi rapidement, presque en un pur réflexe. Il étira le tuyau de la bouteille supplémentaire d'oxygène qu'il avait replacée dans la pince de son scaphandre en entrant dans le poste et ouvrit la soupape d'échappement. Il ne se donna pas la peine de réduire la pression. Il laissa fuser le gaz à plein tube au point qu'il fut ébranlé par le recul.

Il distinguait le flot d'oxygène. Une bouffée pâle qui tourbillonnait au sein du chlore verdâtre. Elle atteignit le Kloro alors qu'il avait la main sur l'étui de son arme.

Le Kloro leva les mains en l'air. Le petit bec de sa tête d'oiseau s'ouvrit de façon inquiétante, mais sans émettre un son. Il chancela, tomba, se tortilla un moment, puis resta immobile. Mullen s'en approcha et promena sur le corps le jet d'oxygène comme pour éteindre un incendie. Puis il leva son pied lourdement chaussé et l'abattit au milieu du long cou, l'écrasant contre le sol.

Il examina le premier Kloro qui maintenant restait rigidement allongé.

Toute la pièce était remplie d'oxygène pâle, suffisamment pour tuer des légions de Kloros. La bouteille était vide.

Mullen enjamba le Kloro mort, sortit du poste de

commande et longea la coursive en direction de la chambre des prisonniers.

Il subissait une réaction. Il gémissait sous l'empire d'une peur aveugle, irraisonnée.

⁂

STUART était fatigué. Malgré ses mains artificielles, il était de nouveau aux commandes d'un spacionef. Deux croiseurs légers de la Terre étaient en route. Depuis plus de vingt-quatre heures, il tenait les commandes, à peu près seul. Il avait débranché l'appareillage d'alimentation en chlore, rétabli l'atmosphère antérieure, repéré la position du vaisseau dans l'espace, tenté d'établir une route et envoyé des appels soigneusement camouflés... qui avaient été entendus.

Aussi éprouva-t-il une certaine contrariété quand la porte du poste s'ouvrit. Il était trop fatigué pour des conversations oiseuses. Il se tourna et vit Mullen qui entrait.

« Bon Dieu ! Retournez au lit, Mullen ! » dit-il.

— « J'en ai assez de dormir, bien que je ne l'eusse pas cru il y a un certain temps. »

— « Comment vous sentez-vous ? »

— « Raide de partout. Particulièrement au flanc. » Il fit la grimace et jeta involontairement un coup d'œil circulaire.

— « Ne cherchez plus les Kloros, » dit Stuart. « Nous les avons lâchés dans l'espace, les pauvres diables. » Il secoua la tête. « J'étais navré. A leurs propres yeux, ce sont eux les humains et nous les extra-terrestres. Ce qui ne veut nullement dire que j'aurais préféré qu'ils vous tuent, vous comprenez ? »

— « Je comprends. »

Stuart regarda de côté le petit homme qui s'était assis devant la carte de la Terre et poursuivit : « Je vous dois des excuses toutes particulières, Mullen. Je n'avais pas une très haute opinion de vous. »

— « C'était votre droit, » répondit Mullen de sa voix sèche, qui ne laissait transparaître aucune émotion.

— « Non, personne n'a le droit de mépriser les autres. Ou peut-être après une longue expérience, durement acquise. »

— « Vous avez donc réfléchi à tout cela ? »

— « Oui, toute la journée. Peut-être suis-je dans l'incapacité de m'expliquer. A cause de ces mains. » Il les tendit devant lui, doigts étirés. « C'était pénible de savoir que les autres avaient des mains bien à eux. Il fallait que je les haïsse. J'étais sans cesse dans l'obligation de douter de leurs motivations, pour les amoindrir. De souligner leurs faiblesses, de révéler leurs stupidités. Il fallait que je fasse tout et n'importe quoi pour me prouver que cela ne valait pas la peine de les envier. »

Mullen s'agita. « Cette explication n'est nullement nécessaire. »

— « Mais si ! Mais si ! » Stuart sentait ses pensées se presser, il s'efforça de les formuler. « Depuis des années j'avais abandonné tout espoir de découvrir la moindre dignité chez les êtres humains. Puis vous êtes parti par la glissière-C. »

— « J'aimerais que vous compreniez que j'y ai été poussé par des raisons d'ordre matériel et personnel, » intervint Mullen. « Je ne voudrais pas que vous me considériez comme un héros. »

— « Telle n'était pas mon intention. Je sais que vous ne feriez jamais rien sans une raison spéciale.

Il s'agit de ce que votre acte a fait pour nous autres. Il a transformé une bande de comédiens et d'imbéciles en des gens dignes d'estime. Et ce n'est pas par magie. Ils ont toujours été dignes d'estime. Seulement, il leur fallait un exemple à suivre et vous le leur avez fourni. Et... je fais partie de la bande. Il me faudra vivre selon votre exemple. Sans doute tout le reste de ma vie. »

Mullen, embarrassé, se détourna. Il rectifia de la main la position de ses manches, qui n'étaient nullement dérangées. Son doigt se posa sur la carte.

— « Je suis né à Richmond, en Virginie, vous savez, » dit-il. « Voici l'endroit. C'est là que je dois me rendre en premier lieu. D'où êtes-vous ? »

— « De Toronto. »

— « Que voici. Pas très loin, sur la carte, n'est-ce pas ? »

— « Voudriez-vous me dire une chose ? »

— « Si je le peux. »

— « *Pourquoi* au juste avez-vous tenté l'aventure ? »

La bouche de Mullen se pinça. Il adopta un ton très sec : « Ma raison, plutôt prosaïque, ne détruira-t-elle pas les effets de l'exemple ? »

— « Appelons cela de la curiosité intellectuelle. Chacun de nous avait des mobiles tellement évidents ! Porter avait une frayeur mortelle de l'internement ; Leblanc voulait rejoindre sa fiancée ; Polyorkétès souhaitait tuer des Kloros, et Windham, selon ses propres critères, était un patriote. Quant à moi, je me considérais comme un noble idéaliste, je le crains. Pourtant, chez aucun de nous les motivations n'étaient assez fortes pour que nous entrions dans un scaphan-

dre, puis dans la glissière-C. Alors, qu'est-ce qui a bien pu vous y pousser, vous entre tous ? »

— « Pourquoi *entre tous* ? »

— « Ne vous fâchez pas, mais vous paraissez imperméable à toute émotion. »

— « Vraiment ? » La voix de Mullen ne changeait pas. Elle restait précise et douce, et pourtant elle trahissait une certaine tension. « Affaire d'entraînement, monsieur Stuart, et de discipline, et non pas de nature. Un petit homme ne saurait éprouver des émotions dignes de respect. Y a-t-il plus ridicule qu'un homme tel que moi pris de colère ? Je mesure un mètre cinquante-deux et je pèse cent deux livres, si vous aimez les chiffres exacts. J'insiste sur les deux centimètres comme sur les deux livres.

» Puis-je avoir de la dignité ? De la fierté ? Me dresser de toute ma hauteur sans éveiller les rires ? Où trouverai-je jamais une femme qui ne me rabroue instantanément en gloussant ? Bien sûr, il m'a fallu apprendre à ne jamais manifester mes émotions.

» Vous parlez d'infirmités. Personne ne remarquerait vos mains, ne saurait qu'elles sont différentes, si vous n'étiez pas si impatient d'en informer les gens dès que vous les rencontrez. Pensez-vous que je puisse dissimuler qu'il me manque vingt centimètres de hauteur ? Que ce n'est pas la première chose, et dans la plupart des cas la seule, que l'on remarque en me voyant ? »

Stuart se sentait honteux. Il s'était avancé sur un terrain privé où il n'avait pas le droit de pénétrer. « Je suis désolé, » dit-il.

— « Pourquoi ? »

— « Je n'aurais pas dû vous amener à en parler.

J'aurais dû me rendre compte moi-même que vous... que vous... »

— « Que moi quoi ? Que je m'efforce de prouver ma valeur ? Que j'ai voulu montrer que malgré l'exiguïté de mon corps il est animé par un cœur de géant ? »

— « Je n'aurais pas formulé ce que je pense de façon aussi moqueuse. »

— « Pourquoi pas ? C'est une idée idiote et ma raison d'agir n'y ressemble en rien. Qu'aurais-je accompli si j'avais eu cette pensée ? Va-t-on maintenant me ramener sur la Terre et me planter devant les caméras de la télévision — placées bas, bien entendu, et ne montrant que mon visage... ou me coller debout sur un tabouret pour m'épingler des médailles sur la poitrine ? »

— « Il est très probable que c'est ce qui se passera. »

— « A quoi cela m'avancerait-il ? Ils diraient : "Mince ! Et un si petit mec !" Et ensuite, quoi ? Devrai-je m'annoncer ainsi, chaque fois que je rencontrerai quelqu'un : *Vous savez, c'est moi qu'on a décoré pour valeur extraordinaire le mois dernier ?* Monsieur Stuart, à votre avis, combien de médailles faudrait-il pour m'ajouter vingt centimètres de taille et soixante livres de poids ? »

— « Vu sous cet angle, je comprends parfaitement votre point de vue. »

Mullen s'animait un peu à présent ; une chaleur maîtrisée se sentait dans ses mots, une tiédeur plutôt. « Il fut un temps où je songeais que je *leur* ferais voir, à ces mystérieux *ils*, qui englobent le monde entier. Je quitterais la Terre et je me taillerais des mondes pour moi tout seul. Je serais un nouveau

Napoléon, et encore plus petit que le premier. Alors, j'ai quitté la Terre pour me rendre sur Arcturus. Et que pouvais-je faire sur Arcturus d'autre que ce que je faisais sur la Terre ? Rien. J'épure des livres de comptes. J'ai donc dépassé le point où j'aurais aimé par vanité me hausser sur la pointe des pieds, monsieur Stuart. »

— « Alors, pourquoi avez-vous agi ? »

— « J'avais vingt-huit ans quand j'ai quitté la Terre pour gagner le système d'Arcturus. J'y suis resté depuis lors. Le présent voyage, c'étaient mes premières vacances, mon premier retour sur la Terre en tout ce temps. Je comptais y séjourner six mois. Mais les Kloros nous ont capturés et ils nous auraient internés indéfiniment. Je ne pouvais pas... je ne pouvais absolument pas leur permettre de m'empêcher de retourner sur la Terre. Quel que fût le risque, il fallait que j'intervienne. Ce n'était pas pour l'amour d'une femme, par peur, par haine, ni pour un idéalisme quelconque. C'était plus fort que tout cela. »

Il s'interrompit pour tendre la main en une sorte de caresse vers la carte murale.

« Monsieur Stuart, » demanda Mullen d'un ton calme, « n'avez-vous jamais éprouvé le mal du pays ? »

JACK VANCE

QUI PERD GAGNE

L'OFFICIER en chef Avery monta par le tube jusqu'à la passerelle, tout en suçant une bulle de café. Dart, le second, se leva avec raideur du siège où il avait passé son quart. « A vous de jouer. »

Avery était mince, avec un nez en bec d'oiseau de proie. Son teint évoquait un cuir jauni, ses cheveux gras étaient rares. Des yeux noirs entre des paupières étroites, inclinés à un angle inusité au-dessus des pommettes, conféraient à son visage une expression de clown mélancolique. Dart était trapu, avec des traits tronqués. Une chevelure rouge comme le poil d'un airedale, les mouvements assurés mais brusques. En étirant largement ses bras courts, il rejoignit Avery près de la coupole avant.

Avery se penchait pour regarder en haut, en bas, à droite et à gauche, suivant des yeux les veines roses et bleu électrique sur le noir de l'espace macroïde. Il lança par-dessus son épaule : « Trop sombre ! Donnez de la puissance ! On ne voit pas à vingt pieds à ce niveau ! »

Dart, les yeux encore clignotants de sommeil, ajusta un rhéostat pour augmenter le flot de lumière polarisée des projecteurs de proue, et le fouillis de lignes de force dans l'espace macroïde apparut plus brillant et plus détaillé.

Avery grommela : « Cela change tout ! On distingue un point de concentration, là où ces deux lignes s'incurvent l'une vers l'autre. »

Dart vint observer les lignes tremblantes qui tendaient à se toucher. Des pellicules de couleur commencèrent à s'écouler de la zone : jaune pâle, roses, vertes. Soudain apparut une étincelle rouge incandescente.

« Voici le foyer, » dit Avery, d'un ton acide. « A trois pieds de votre nez, le centre d'un soleil. »

Dart se frotta pensivement le menton, heureux que ce fût Avery plutôt que le capitaine Badt qui l'eût surpris dans son assoupissement.

— « Oui, c'est vrai. »

— « Entre petit et moyen, d'après le nœud de la ligne bleue intérieure, » dit Avery. « Bon. Voyons s'il y a des planètes ; nous sommes ici pour cela. »

Ils fouillèrent la coupole pouce par pouce, en haut, en bas, à droite, à gauche. Dart s'écria : « Bon sang, la voici ! Exactement comme l'illustration du texte ! Peut-être que nous nous partagerons la prime, après tout. »

L'étincelle d'un rouge ardent passa au jaune ; l'écheveau de lignes colorées qui indiquait une planète commença à se dévider. Avery bondit en arrière pour abaisser le commutateur de dérive et les lignes s'immobilisèrent.

Il étudia un moment la carte dessinée sur l'hémisphère de la coupole. « Le soleil est à peu près ici. » Il désignait un point entre lui-même et Dart. « La planète est juste à l'intérieur de la coupole. »

— « Nous sommes de grands hommes, » dit Dart.

Avery grimaça un sourire. « Ou elle est vaste, ou elle est très loin dans une direction insolite. »

— « Avec tous ces mecs qui se trimbalent en se proclamant géniaux, » reprit Dart, « c'est bizarre que l'un d'eux n'ait pas encore trouvé ça. »

Avery examinait la coupole, à la recherche d'autres nœuds. « Trouvé ça quoi ? »

— « Ce qui se passe quand nous entrons dans l'espace macroïde. »

— « Vous êtes un rêveur, » dit Avery. « L'univers

se rétrécit, ou alors c'est nous et le vaisseau qui grandissons à l'échelle cosmique. Le principal, c'est d'y arriver. Parlez-en à Bascomb, il vous fournira dix réponses différentes. Voilà un génie ! » Bascomb était le biologiste du bord et s'était acquis la réputation d'un polémiste et théoricien infatigable.

Avery jeta encore un coup d'œil au nœud de lignes. « Appelez le capitaine ! Sonnez l'alerte générale ! Nous rentrons dans l'espace normal. »

⁂

L'UNIGENE était un organisme intelligent, bien qu'il ne comptât parmi ses caractéristiques ni forme ni structure. Ses éléments composants étaient des nœuds d'une substance lumineuse qui n'était faite ni de matière ni pourtant d'énergie. Il y avait des millions de ces nœuds et chacun d'eux était relié à tous les autres par des filets semblables aux lignes de force dans l'espace macroïde.

On pouvait comparer l'unigène à un vaste cerveau, les nœuds correspondant aux cellules grises et les lignes de force au tissu nerveux. Il apparaissait sous l'aspect d'une sphère brillante ou bien il dispersait ses nœuds à la vitesse de la lumière dans tous les coins de l'univers.

Comme tous les autres éléments de la réalité, l'unigène était soumis à l'entropie ; pour survivre, il assimilait l'énergie tout au long de l'échelle des disponibilités, en la puisant dans les matières radioactives. Vivre, pour l'unigène, c'était rechercher constamment de l'énergie.

Il ne connaissait des périodes de plénitude que

quand il s'alourdissait d'énergie et avait alors la possibilité de multiplier le nombre de ses nœuds par une sorte de parthénogénèse. A d'autres époques, les nœuds diminuaient, ne luisant plus que faiblement, et l'unigène cherchait alors les matières énergétiques comme un loup, suivant les planètes, les satellites, les météores et les étoiles sombres pour y recueillir des miettes de substance, même de basse qualité. Durant une période de jeûne, un des nœuds, en approchant de la planète d'un petit soleil, prit conscience de la présence de quanta qui indiquaient une certaine radioactivité : un semis de couleur particulière contre un fond brouillé.

L'espoir, cette émotion faite de désir et d'imagination mêlés, n'était pas inconnu de l'unigène. Il accéléra la course du nœud, auquel la radiation parvint alors forte et nette. Le nœud descendit à travers une haute couche de nuages. La couleur luisante s'étirait, s'allongeait, et, près de son centre, brillait un point, tel un diamant sur une plaque d'argent, de toute évidence à l'endroit où la matière radioactive faisait surface. L'unigène dirigea son nœud vers ce point.

Tout en s'abaissant, l'unigène cherchait des indices de danger : les déchets des mangeurs d'énergie, les sources d'électricité statique, tels les nuages qui pouvaient briser les boucles serrées d'un nœud, d'une seule étincelle.

L'air était clair et la planète paraissait exempte de formes de vies dangereuses. Le nœud tombait, tel un flocon de neige étincelant, vers le foyer de concentration de la radioactivité.

⁂

LE vaisseau décrivait autour de la planète une orbite de reconnaissance. Le capitaine Badt, un homme taciturne et porté sur la discipline, se tenait près du télécran de la passerelle, où lui parvenaient les comptes rendus des techniciens. Il gardait ses pensées pour lui seul.

Dart marmonna à Avery, d'un ton mécontent : « Je n'appellerais pas cela une planète pour touristes. »

— « Elle paraît assez sinistre par endroits, mais cela sent la prime ! »

Dart poussa un soupir en secouant sa tête rousse et ronde. « On n'a pas encore découvert de monde assez rébarbatif pour que les colons ne s'y portent pas en masse. S'il n'y fait pas assez froid pour que l'air se congèle, ni assez chaud pour que l'eau entre en ébullition, et si on peut y respirer sans que les yeux vous sortent de la tête, alors c'est de la terre, et il semble que tous les hommes désirent en posséder. »

— « Je suis né sur une planète bien pire que celle-ci, » déclara sèchement Avery.

Dart resta un moment silencieux ; puis, de l'air d'un homme qui refuse d'avouer son découragement, il reprit : « En tout cas, elle est habitable. Atmosphère respirable, température et gravité dans les limites critiques, et — jusqu'à présent — aucun signe de vie. » Il s'approcha de la coupole qui dominait à présent le monde d'en bas. « Chez nous, l'océan est bleu. Il est jaune sur Alexandre, rouge sur Coralasan. Ici, il est vert. Et, bon Dieu ! l'herbe aussi est verte ! »

— « Des conditions différentes, » fit Avery. « Le rouge et le jaune proviennent du plancton. Ce vert est dû aux algues, à la mousse ou au varech. Impossible de dire quelle en est l'épaisseur. Il se pourrait

qu'un homme puisse marcher dessus et même y mener paître ses vaches. »

— « Des quantités de bonnes prairies, » reconnut Dart. « Dix millions de kilomètres carrés visibles d'ici. C'est sans doute la source de l'oxygène de la planète. Selon Bascomb, pas de végétation de surface. Peut-être des lichens et des buissons... Le fond de cet océan doit avoir une belle couche d'humus... »

Le haut-parleur du laboratoire cliqueta. A l'autre bout de la passerelle, le capitaine Badt aboya : « Rendez compte ! »

Le sonocode ouvrit le circuit ; la voix du géologue Jason annonça : « Compte rendu complet sur l'atmosphère. Trente et un pour cent d'oxygène, onze pour cent d'hélium, quarante pour cent d'azote, quatre pour cent de gaz carbonique, les quatre pour cent restants, inertes. En gros, une atmosphère du type terrestre. »

— « Merci, » dit Badt de son ton officiel. « Terminé. »

Il arpentait la passerelle, le front plissé, les mains derrière le dos.

— « Le vieux est bien pressé, » dit Avery à Dart, à voix basse. « Je lis dans sa pensée. Il n'aime pas les travaux d'exploration et il se dit que s'il découvre une bonne planète de classe A cela pourra lui servir de prétexte pour repartir vers la Terre. »

Le capitaine s'immobilisa, puis s'approcha du haut-parleur. « Jason ! »

— « Oui, capitaine ? »

— « Qu'avez-vous recueilli sur la géologie jusqu'à présent ? »

— « Je ne peux pas vous dire grand-chose à cette altitude, mais le relief paraît résulter en général de

l'action du feu plutôt que de l'érosion. Naturellement, ce n'est qu'une hypothèse. »

— « Peut-être est-ce une planète riche en minerai ? »

— « A première vue, oui. Il y a beaucoup de plissements, des quantités de failles, pas trop de sédiments. Là où les montagnes émergent de la bande côtière, je m'attends à trouver du schiste, du gneiss, du poudingue contenant du quartz et du calcaire. »

— « Je vous remercie. » Le capitaine alla devant l'écran grossissant pour observer le paysage au passage. Il se tourna vers Avery. « Je pense que nous nous dispenserons d'autres analyses pour nous poser dès maintenant. »

Le haut-parleur cliqueta. « Rendez compte ! » cria le capitaine.

C'était encore Jason. « J'ai repéré un gisement étendu de minerai radioactif, sans doute de la pechblende ou peut-être de la carnotite. Cela brille comme un phare quand j'abaisse l'écran à rayons X devant l'objectif. Le gisement court le long de la côte juste au sud du long bras de mer. »

— « Je vous remercie. » Badt se tourna vers Avery : « Nous allons nous poser là. »

*
**

LE groupe de reconnaissance, composé d'Avery et de Jason, avançait sur les petits galets noirs de la côte. A leur gauche, l'océan s'étendait jusqu'à l'horizon, une plaine d'un vert velouté, comme une immense table de billard. A droite, des ravins aux ombres noires menaient dans les montagnes... longues

crêtes de roche dénudée. Le soleil était plus petit et plus jaune que celui de la Terre ; la lumière était pâle comme celle du Soleil vue à travers une couche de fumée. Bien que l'air eût été reconnu respirable, les hommes portaient des casques à titre de précaution contre la possibilité d'existence de bactéries ou de spores nocives.

A travers un œil de télévision monté sur le casque d'Avery, le capitaine Badt suivait leur marche de son bord. « Des insectes ? Une vie animale quelconque ? » s'enquit-il.

— « N'en avons pas observé jusqu'à présent... Cet océan capitonné devrait être un excellent domaine pour les insectes. Jason y a jeté une pierre et elle reste sur le dessus, bien au sec. Je crois qu'un homme pourrait s'y promener, avec des raquettes à neige. »

— « Quelle est cette végétation à votre droite ? »

Avery s'arrêta pour examiner le buisson. « Rien de très différent de ce qui est autour du vaisseau. Une de ces plantes à pinceaux, un peu plus grande que les autres. Le pays semble plutôt aride, malgré l'océan. Il faut de la pluie pour faire un sol fertile. Pas vrai, Jason ? »

— « Exact. »

Le capitaine Badt reprit : « Après un temps, nous nous occuperons de l'océan. Pour le moment, je m'intéresse à ce gisement d'uranium. Vous devriez être presque dessus. »

— « Je pense qu'il est à une centaine de mètres devant nous, un entablement de roche noire. Oui... le détecteur de Jason gazouille follement... Jason dit que c'est de la pechblende... de l'oxyde d'uranium. »

Il s'immobilisa net.

— « Qu'y a-t-il ? »

— « Un essaim de lumières au-dessus. Cela volette comme des moustiques. »

Le capitaine ajusta l'image sur son écran. « Oui, je les vois. »

— « C'est peut-être une espèce de lucioles, » avança Jason.

Avery fit quelques pas précautionneux, puis s'arrêta. Une des taches lumineuses s'éleva rapidement, fonça vers lui, vira autour de sa tête, tourna autour de Jason et retourna au gisement d'uranium.

Avery parla d'un ton hésitant : « Je pense qu'ils ne sont pas dangereux. Il semble que ce soit une sorte d'insecte. »

Le capitaine Badt intervint : « Bizarre comme ils se concentrent le long de cette roche. Comme s'ils se nourrissaient d'uranium ou s'ils aimaient sentir les radiations. »

— « Il n'y a rien d'autre à proximité. Aucune végétation. Ce doit donc être l'uranium qui les attire. »

— « Je vais envoyer Bascomb étudier la chose de plus près, » conclut le capitaine.

⁂

LE nœud qui avait le premier découvert la planète se posa sur une tête de pechblende où le rejoignirent bientôt d'autres nœuds, venus de régions moins profitables. L'absorption d'énergie commença : tassé contre la massive roche bleu-noir, un nœud pouvait dégager assez de chaleur pour vaporiser une grande quantité de minerai. Enveloppant alors le gaz, le nœud procédait à une alchimie complexe qui libérait

l'énergie latente. Le nœud absorbait alors cette énergie en se compactant, en renforçant sa structure, nouant ses boucles de force et les resserrant de plus en plus. En même temps, par les filaments qui le reliaient au reste de l'unigène, il déchargeait un flot d'énergie, et partout dans l'univers les nœuds reprenaient tout leur lustre vert doré.

Dans la mesure où l'on peut considérer la surprise comme le fait d'assister à des événements auparavant jugés improbables, l'unigène éprouva de la surprise en sentant l'approche de deux créatures le long de la côte.

L'unigène avait observé d'autres êtres vivants sur d'autres mondes. Certains étaient dangereux, comme les mangeurs d'énergie en métal poli qui nageaient dans l'épaisse atmosphère d'une autre planète riche en uranium. D'autres étaient sans importance en tant que concurrents pour la nourriture. Quant à ces créatures qui se mouvaient lentement, elles paraissaient tout à fait inoffensives.

Pour les examiner de près, l'unigène détacha un nœud et reçut un compte rendu de radiations infrarouges et de champs électromagnétiques.

— « Des autochtones inoffensifs, » fut la conclusion de l'unigène. « Des créatures qui vivent de réactions chimiques à un faible niveau d'énergie, comme les vers de terre de la Planète 11432. Inutiles comme source d'énergie, incapables de causer du tort à la dure énergie des nœuds. »

Négligeant de s'intéresser davantage aux deux créatures, l'unigène reporta son attention sur le gisement d'uranium... Etrange. A la surface du minerai apparaissaient des pousses qui évoquaient des légumes, un semis d'épines minuscules jaillissant de petites colle-

rettes plates. Elles n'avaient pas été visibles précédemment.

Et voici qu'arrivait une autre de ces créatures aux mouvements lents. Celle-ci, tout comme les autres, émettait des radiations infrarouges, sur plusieurs longueurs d'onde, plus faibles.

La créature s'immobilisa, puis approcha lentement du gisement.

L'unigène l'observait avec un rien de curiosité. Il était incapable de précision dans la vision, aussi les mouvements des vers de terre lui parvenaient-ils sous l'aspect de taches de radiations fluctuantes.

La créature semblait manipuler un objet de métal qui brillait en réfléchissant la lumière du soleil... de toute évidence un morceau de pechblende qui avait attiré son attention.

Le ver de terre se rapprocha. Il fit quelques mouvements indistincts et parut soudain avoir étendu un de ses membres. Il bougea de nouveau et un filet de matière carbonée tomba autour d'un des nœuds.

Intéressant, songea l'unigène. Le ver de terre avait évidemment été attiré par la lumière et le mouvement. Ce qui laissait supposer de la curiosité ; cette créature était-elle plus évoluée que ne l'indiquait sa structure ? Ou peut-être se maintenait-elle en vie en capturant de petits animaux brillants tels que les méduses phosphorescentes de la mer ?

Le ver de terre resserra le filet. Pour résoudre le problème, l'unigène le laissa emporter le nœud.

Une coquille fragile faite d'un autre composé carboné fut placée sur le nœud et refermée.

Peut-être s'agissait-il de l'organe digestif du ver de terre ? Il ne semblait cependant pas y avoir de sucs

digestifs, ni de mouvements de mastication ou de broyage.

Le ver de terre s'écarta un peu du gisement pour effectuer une succession de girations mystérieuses. L'unigène fut intrigué.

Deux aiguilles de métal pénétrèrent dans la coquille fragile. Saisi d'une soudaine consternation, l'unigène tenta de libérer le nœud prisonnier.

⁂

AVERY et Jason poursuivirent leur route sur l'entablement de pechblende. Celui-ci disparut bientôt à la vue et les galets gris foncé montèrent de l'océan vert velouté jusqu'à l'épaulement puissant de la montagne.

« Rien par ici, capitaine, » dit Avery. « Rien que la côte et des montagnes sur une trentaine de kilomètres. »

— « Très bien. Vous pouvez rentrer. » Il ajouta d'un ton bougon : « Bascomb est allé s'occuper de ces lueurs clignotantes. Il pense que ce sont des émanations, comme les feux follets. »

Avery adressa un clin d'œil à Jason, puis, après avoir coupé la communication avec le vaisseau, déclara : « Bascomb ne sera satisfait que lorsqu'il en aura épinglé une sur une planche, comme un papillon. »

Jason leva la main et fit signe à Avery d'écouter. Ce dernier rebrancha le circuit et entendit la voix précise de Bascomb.

« ... à une distance de trente pieds, le spectroscope montre une bande uniforme, irradiant à intensité apparemment égale sur toutes les fréquences. C'est

curieux. Les phosphores normaux émettent sur des bandes sélectives. Peut-être s'agit-il d'un phénomène de l'ordre du feu Saint-Elme, bien que j'avoue ne pas comprendre... »

Le capitaine Badt grommela avec impatience : « Sont-ils vivants ou non ? »

La voix de Bascomb manifesta de l'irritation. « Je n'en ai certes pas la moindre idée. Après tout, cette planète est inconnue. Le mot "vie" a un millier d'interprétations. A propos, je remarque un genre insolite de végétation qui pousse sur la pechblende même. »

— « Avery n'a pas parlé de végétation. Je lui ai posé la question, » fit le capitaine.

Bascomb renifla. « Il n'aurait pas pu ne pas la voir. C'est une rangée de pousses d'environ quinze centimètres de haut. On dirait des piques, raides et sèches d'apparence, qui partent de suçoirs plaqués à la surface. Très semblables à ce que j'ai vu une fois sur Martius Juvénal, où un filon de pechblende émerge en surface... C'est très singulier. On dirait que les racines ont percé la roche. »

— « C'est vous le biologiste. Vous devriez savoir. »

La voix de Bascomb se teinta d'enjouement et d'assurance. « Eh bien, nous allons voir. J'ai entendu parler d'émanations observées près de dépôts de pechblende, mais je n'en ai jamais vu. Peut-être la concentration de radioactivité agit-elle sur des minuscules condensations d'humidité... »

Le capitaine Badt toussota. « Très bien. Faites à votre guise. Soyez prudent et ne les dérangez pas ; elles pourraient être dangereuses d'une façon ou d'une autre. »

Bascomb répondit : « J'ai pris un filet et un flacon

à échantillons. J'avais prévu de capturer une des lucioles pour l'examiner sous le microscope. »

— « Vous savez sans doute ce que vous faites, » répondit le capitaine, d'une voix lasse.

— « Je consacre ma vie à l'étude de la vie extra-terrestre, » observa Bascomb d'un ton rogue. « J'imagine que ces mites sont analogues aux tiques-étincelles de Procyon B... Bon. Si je règle mon filet... ça y est ! J'en tiens une. Dans le flacon à échantillons. Bon sang, comme elle brille ! La voyez-vous, capitaine ? »

— « Oui, je vois. De quoi a-t-elle l'air sous le microscope ? »

— « Hum... » Bascomb braqua son appareil portatif. « Pas de mise au point possible. Je vois une concentration de feu ; sans nul doute, c'est là que se tient l'insecte. J'ai envie de faire passer une étincelle électrique dans le corps de la créature pour la tuer. Peut-être alors pourrai-je l'examiner sous un rapport supérieur. »

— « Ne les énervez pas... » commença le capitaine. L'écran devint d'un blanc éblouissant devant lui, puis s'éteignit. « Bascomb ! Bascomb ! »

Le capitaine Badt ne reçut pas de réponse.

***

LA destruction d'un nœud fit passer un violent frisson à travers l'unigène. Un nœud représentait une fraction intégrale du cerveau de l'unigène ; il avait été conditionné de façon à régir une catégorie de pensées bien définies. Une fois ce nœud détruit, toute pensée de cette même catégorie cessait tant que n'avait pas été produit un autre nœud doué exactement des mêmes fonctions.

Les incidences de l'événement étaient une nouvelle cause d'inquiétude. Les mangeurs métalliques d'énergie d'une autre planète usaient de la même méthode : un courant d'électrons frappant le nœud en plein centre, pour en bouleverser l'équilibre. Il en résultait un éclair d'énergie libérée que les ovoïdes de métal pouvaient alors absorber. Il semblait que le ver de terre eût été surpris par l'explosion et détruit... il avait peut-être pris le nœud pour une créature de nature moins énergétique.

L'unigène songea qu'il serait peut-être bon de détruire les vers de terre dès leur apparition pour prévenir ainsi tout autre accident.

Autre souci : la végétation à piques répandait ses collerettes sur toute la surface du gisement, enfonçant profondément ses racines dans la matière-énergie. Il semblait que la substance déplacée passait dans la pointe. Quand l'unigène envoyait un nœud pour absorber l'uranium lixivié, il rencontrait une dure cuirasse de matière inerte, à l'épreuve du noyau calorifique du nœud.

Les nœuds clignotaient et tremblotaient dans tout l'univers tandis que l'unigène regroupait ses capacités de réflexion. Il fallait prendre des mesures rigoureuses.

*
**

LOIN sur la plage, Avery et Jason virent l'éclair blanc de l'explosion, les sombres ravines s'illuminant brièvement d'une blancheur fantomatique. Vint ensuite un grondement roulant et un ébranlement.

Inquiet, Avery activa le circuit avec le vaisseau. « Ici Avery, capitaine Badt. Que s'est-il passé ? »

Le capitaine répondit durement : « Ce fou de

Bascomb vient tout simplement de se faire sauter ! »

— « Nous sommes sur la plage, à environ un kilomètre et demi de l'endroit où a eu lieu l'explosion, » déclara à la hâte Avery. « Devons-nous... »

— « Ne faites rien ! » coupa le capitaine. « Ne touchez à rien. Cette planète inconnue est dangereuse. Bascomb nous l'a démontré. »

— « Qu'a-t-il fait ? »

— « Il semble qu'il ait déclenché un courant électrique dans une de ces taches lumineuses et qu'elle lui ait éclaté à la figure. »

Avery resta silencieux, lançant un coup d'œil précautionneux au long de la plage. « Nous sommes passés assez près et elles ne nous ont nullement embêtés. Ce doit être l'électricité qui les dérange. »

— « Faites très attention au retour. Je ne peux me permettre de perdre d'autres hommes. Tenez-vous à l'écart de ces lumières. »

— « Oui, capitaine, » répondit Avery, qui fit signe à Jason. « En route. Nous longerons la mer d'aussi près que possible. »

En suivant le sol mouillé à l'extrême bord de la plage, ils franchirent la courbe du rivage et approchèrent du lieu de l'explosion.

— « On dirait qu'il ne reste pas grand-chose de Bascomb, » murmura Jason.

— « Et cela n'a pas fait non plus un grand entonnoir. Curieuse affaire. »

— « Regardez ! Ces insectes lumineux sont maintenant des milliers. Comme des abeilles autour d'une ruche. Et regardez ce qui pousse dans le minerai ! Et on parle des champignons... »

Avery promena ses jumelles au long du gisement. « C'est probablement en rapport avec les taches lumi-

neuses. Il se pourrait que les lumières soient des spores ou du pollen, ou quelque chose d'analogue. »

— « Tout est possible, » acquiesça Jason. « J'ai bien vu des lianes longues de cinquante kilomètres et grosses comme une maison, et, quand on les pique avec un bâton, elles frémissent dans toute leur longueur. C'est sur Antée. Les gosses de la colonie terrestre s'en servent pour communiquer en morse entre eux. Cela ne plaît guère aux lianes, mais elles n'y peuvent rien. »

Avery observait les lumières dansantes par-dessus son épaule. « On dirait des yeux qui nous observent... Avant d'envoyer une colonie ici, il faudra détruire ces foutus insectes. Il serait dangereux qu'ils viennent voler autour des appareils électriques. »

Jason s'écria : « Attention ! Il y en a deux qui sont à notre poursuite ! »

Avery répondit d'une voix mal assurée : « Ne vous énervez pas, mon vieux. Ils dérivent simplement avec le vent. »

— « Tu parles, qu'ils dérivent ! » cria Jason en prenant sa course vers le vaisseau.

⁂

L'UNIGENE surveillait les vers de terre qui revenaient par la côte, probablement à la recherche du produit marin dont ils se nourissaient. Pour empêcher toute autre destruction accidentelle de ses nœuds, il serait sage de détruire ces créatures dès qu'elles apparaissaient et d'en nettoyer cette partie de la planète.

Il détacha deux nœuds en direction des vers de terre. Ceux-ci parurent deviner le danger et partirent

en une course maladroite. L'unigène accéléra les nœuds ; ils foncèrent à la moitié de la vitesse-lumière, percèrent les vers de terre, revinrent, puis firent la navette une vingtaine de fois, laissant à chaque passage un petit trou fumant. Les vers de terre s'écroulèrent sur les cailloux noirs et restèrent immobiles.

L'unigène ramena les nœuds au gisement d'uranium. Maintenant, un problème plus sérieux : cette végétation qui recouvrait la surface de l'uranium, avec ses collerettes et ses racines.

L'unigène concentra la chaleur de vingt nœuds sur une des piques. Un trou y apparut, qui affaiblit toute la pousse. Elle s'inclina, se recroquevilla et tomba.

Le plaisir était une émotion que ne pouvait exprimer la structure de l'unigène. Ce qui en approchait le plus, c'était le sentiment de flotter dans le calme, d'être conscient de la maîtrise de ses mouvements. C'est dans cet état que l'unigène entreprit l'attaque méthodique des piques.

Une deuxième tomba, tourna au brun pâle, puis une troisième...

Au-dessus de la planète apparut un objet volant; semblable à un ver de terre, sinon que ses radiations dans l'infrarouge étaient plus fortes.

Ces créatures étaient-elles donc partout ?

*
**

C'ETAIT l'officier en second Dart qui avait émis le premier la suggestion, timidement d'abord, et en s'attendant à voir dans les yeux du capitaine Badt un éclair glacial qui l'aurait figé. Mais le capitaine était resté planté, telle une statue, le regard fixé sur

l'écran inerte, toujours branché sur la longueur d'onde d'Avery.

Dart reprit avec un peu plus d'audace : « Jusqu'à présent nous ne sommes pas en mesure de soumettre un rapport concluant. La planète est-elle habitable ou non ? Si nous partons dès maintenant, nous n'aurons aucune certitude. »

Le capitaine répondit d'une voix monocorde : « Je ne peux plus risquer d'hommes. »

Dart frotta ses cheveux roux hérissés. Il songea que le capitaine Badt se faisait vieux.

— « Ces petites lumières sont malfaisantes, » déclara Dart avec emphase. « Nous le savons. Elles nous ont tué trois hommes. Mais nous avons les moyens de les anéantir. Le courant électrique les fait exploser. Autre détail, elles sont comme des abeilles autour d'une ruche ; tant qu'on ne les dérange pas, elles ne s'occupent que de leurs affaires. Bascomb, Avery et Jason... ils sont morts parce qu'ils se sont trop approchés de ce filon de pechblende. Voici mon idée, et je suis prêt à courir le risque de la mettre à exécution. Nous assemblons un cadre léger sur lequel nous disposons des câbles, que nous chargeons alternativement en positif et négatif. Je prends ensuite l'hélicoptère et je laisse dériver le cadre au-dessus du gisement. Il y a maintenant tellement de ces lucioles que nous ne pouvons manquer d'en faire sauter deux ou trois cents à chaque balayage. »

Le capitaine fermait et ouvrait les poings. « Très bien. Allez-y. » Il tourna le dos pour se replonger dans la contemplation de l'écran vide. Ce serait son dernier voyage.

Dart, aidé d'Henry, l'électricien du bord, construisit

son cadre, y fixa les fils et l'équipa d'un accumulateur à potentiel élevé. Après s'être installé dans le harnais de l'hélicoptère, il monta tout droit, laissant filer quinze cents mètres de câble léger. Il ne fut bientôt plus qu'un point dans le ciel gris-bleu.

« Cela suffit, » dit Henry dans le micro de communication. « Maintenant, je vais attacher cette cage à mouches au bout du filin et puis... Non, j'ai une meilleure idée. Il faut que le cadre se présente de face, je vais donc y mettre une bride et quelque chose qui traîne derrière. »

Il prit ses dispositions et abaissa le commutateur de l'accumulateur. « Paré ! »

A quinze cents mètres d'altitude, Dart se propulsait dans le ciel vers le gisement de pechblende.

Le capitaine avait les mains crispées sur la rampe de la passerelle et suivait sur le magnécran la progression de Dart.

« Plus haut, Dart, » dit-il. « Quatre pieds plus haut... là... ne bougez plus. C'est à peu près cela. Allez doucement... »

⁂

LA portée de perception de l'unigène couvrait les ondes radio les plus basses aussi bien que les ultra-cosmiques les plus actives, soit un spectre d'un million de couleurs. La vision stéréoscopique était implicite du fait que chaque nœud servait d'organe visuel. La résolution des images s'obtenait en ne captant que les radiations perpendiculaires à la surface du nœud. C'est ainsi que chaque nœud recevait une

image sphérique grossière, alors que des détails aussi ténus que le cadre tendu de fils restaient presque invisibles.

Le premier avertissement que perçut l'unigène fut la pression exercée par les champs électrostatiques qui approchaient ; puis le cadre balaya le gisement, coupant droit à travers la plus forte concentration de nœuds.

L'explosion calcina le sol, le fondit en un bassin de flammes de cinquante pieds de rayon. Les nœuds qui échappèrent au cadre furent projetés en désordre de l'autre côté de l'océan.

Juste au-dessous du point de déflagration, la végétation à piques fut brûlée, mais peu affectée alentour.

La structure de l'unigène n'était pas plus capable de colère que de plaisir ; toutefois son désir de vivre était intense. Au-dessus volait le ver de terre. Un de ses semblables avait détruit un nœud au moyen de l'électricité ; peut-être celui-ci était-il cause de cette dernière et catastrophique explosion. Quatre nœuds montèrent à la vitesse-lumière, pour aller et venir à travers le ver de terre comme des aiguilles de machines à coudre ourlant un drap. La créature tomba au sol.

L'unigène rassembla ses nœuds à cent pieds au-dessus du gisement d'uranium. Quatre-vingt-seize nœuds détruits.

L'unigène évalua la situation. Cette planète était riche en uranium, mais elle était aussi l'habitat de dangereux vers de terre.

L'unigène prit sa décision. Il y avait de l'uranium ailleurs dans l'univers, sur des milliers de mondes silencieux et sombres, dénués de toute forme de vie.

La leçon était apprise : éviter les mondes habités par des formes de vie, si primitives fussent-elles.

Les nœuds filèrent dans le ciel et se dispersèrent dans l'espace.

⁂

LE capitaine Badt desserra les poings sur la table. « C'est réglé, » dit-il d'une voix sans timbre. « Tout monde sur lequel nous perdons quatre hommes de valeur en quatre heures... tout monde habité par des essaims de folles abeilles atomiques... n'est pas un monde pour les humains. Quatre hommes de valeur... »

Il resta un moment silencieux, affaissé, déprimé.

Le jeune enseigne arriva sur la passerelle, les yeux écarquillés. Les habitudes de toute une vie reprirent le dessus. Le capitaine Badt se gonfla, se redressa, se raidit. Sa tunique et son pantalon retombèrent normalement, l'autorité brilla de nouveau dans son regard.

« Enseigne, vous ferez fonction d'officier en chef jusqu'à nouvel ordre. Nous quittons la planète pour regagner la Terre. Veuillez vous occuper de tous les hublots extérieurs. »

— « Bien, capitaine, » dit le nouveau premier officier.

⁂

LA planète était calme. L'océan s'étendait, d'un vert éclatant, les montagnes s'enfonçaient dans les terres : pics, ravins, plateaux... roches noires, roches grises, poches de cendres amassées.

Sur le gisement de pechblende, la végétation crois-

sait, cinq, dix, vingt pieds, des tiges grises marquées de blanc, d'ivoire et d'argent. Dans chacune, une veine centrale s'ouvrit ; la pique devint un tube droit et rigide comme le fût d'un canon.

Au fond du tube, le fruit de la plante commença à se développer. Un réceptacle à spores enfermé dans une cosse où filtrait de l'eau. Au-dessous du réceptacle s'ouvrait un autre compartiment en forme de globe, communiquant avec la base de la pique par quatre canaux allant s'élargissant.

Une petite masse d'uranium 235 s'accumulait dans cette chambre... une once, deux onces, trois onces... de plus en plus diffusée à travers les membranes de la plante par un phénomène évolutionnaire du métabolisme.

Le fruit était mûr. Une à une, les piques atteignaient leur point culminant. Une tension se manifesta au sein de la poche d'eau, et s'accrut au-delà du point de rupture. La poche éclata, inonda le compartiment inférieur au réceptacle des spores, puis entoura la masse d'uranium.

Une explosion. De la vapeur s'échappant par les tubes évasés, pour revenir dans le fût. Une poussée droit vers le haut. Des détonations sèches au fur et à mesure que les réceptacles jaillissaient des tiges. Plus haut, plus haut dans l'espace, avec une folle accélération...

L'eau se dissipa, une dernière bouffée de vapeur sortit des piques. Les réceptacles à spores filèrent en chute libre, sur la lancée. Le champ gravitationnel de la planète faiblit, s'amenuisa, se réduisit à néant. Les réceptacles continuèrent leur dérive. Puis ils se refroidirent, s'ouvrirent largement. De chacun, un

millier de capsules se répandirent dans l'espace, et la faible secousse du réceptacle qui se fendait les expédia par des routes suffisamment divergentes pour les disperser dans la direction de différentes étoiles.

L'infiltration sans fin de la vie à travers l'espace.

Choc d'entrée sur une planète, dispersion des spores, recherche des éléments radioactifs, croissance, culmination, explosion, expulsion...

Puis l'espace, des années de dérive. Loin, plus que loin, au-delà...

DAMON KNIGHT

LE CIRCUIT DE L'ÉTERNITÉ

RICHARD FALK était sain d'esprit. A sa connaissance, trois semaines auparavant, il était le dernier homme encore sain d'esprit dans un monde de fous.

A présent, c'était un homme mort.

Il gisait dans un cercueil métallique de vingt mètres de long sur trois de large, sous vide, insonore. Derrière la plaque de visage de son casque, sous le givre de l'air refroidi au-dessous de zéro, ses lèvres étaient d'un bleu vif, ses joues, son nez, son front d'une couleur plus claire, presque violette. Ses chairs étaient dures comme du cuir gelé. Il ne bougeait, ni ne respirait, ni ne pensait : il était mort.

A côté de lui, fixée à la partie de son costume qui revêtait son torse bombé, il y avait une boîte métallique portant cette étiquette :

SONDE CARDIAQUE SCATO
Voir mode d'emploi à l'intérieur

Tout autour de lui, étroitement fixés aux parois par de larges sangles, il y avait des boîtes, des récipients métalliques, des sacs de toile, des tonnelets. Cargaison. Son cercueil était un vaisseau de transport de frèt, se rendant sur Mars, et il était à bord de ce vaisseau un passager clandestin et congelé.

Dans sa mémoire, les souvenirs étaient nettement accumulés, tels qu'il les avait enregistrés, sans être associés les uns aux autres, chaque cellule étant isolée, l'entropie de son esprit tombée à zéro. Mais tout à fait au-dessus, attendant le dégel qui pouvait ne jamais intervenir, se trouvaient les souvenirs de ses quelques dernières heures de vie.

Une fois le vaisseau lancé et libéré, après qu'il se fut glissé à l'intérieur, il lui avait fallu attendre que les molécules en mouvement qui le composaient se

soient immobilisées, que toute leur chaleur se soit irradiée dans l'espace. Attendre ensuite, le chauffage coupé, à écouter le silence, tandis que sa propre chaleur vitale se dissipait : d'abord les doigts et les orteils, ensuite les oreilles et le nez, puis les lèvres, les joues, tous ses tissus. Grelottant dans ce froid torturant, il avait regardé la buée dont sa respiration remplissait le casque, les gouttes former des perles sur la plaque de visage, plus froide.

Opération pleine d'embûches, exigeant du courage. Un peu trop prématurément, et la dernière goutte se figerait trop lentement — les liquides refroidis de son corps se cristalliseraient, un million de minuscules aiguilles de glace déchireraient ses cellules. Trop tardivement, et le froid lui retirerait son autonomie : l'ordre d'agir parcourrait ses neurones, sans réponse.

Il avait attendu que la trompeuse chaleur de la mort ait gagné tout son corps, que cette subtile destructrice ait envahi ses membres non pas de raideur, mais d'une paix excessive. Alors, en se faufilant dans ce milieu de mort où il flottait, il s'était glissé dans l'espace laissé libre entre deux ballots de cargaison, les avait écartés, jusqu'au moment où il avait atteint la coque nue. Là, étendu bras en croix contre le métal glacé, en l'étreignant comme quelqu'un qui se crucifierait avec joie, il était mort.

Le vaisseau, le plus silencieux des sépulcres, restait suspendu au centre de la voûte étoilée. Il aurait pu rester ainsi indéfiniment, sans changer, ignorant du temps, parce que, là, il n'y a pas de temps. Le vaisseau et tout ce qu'il contenait — à l'exception de son contrôle-robot, pour l'instant inactif, mais réchauffé par un jet minuscule d'électrons — n'étaient pas loin du zéro absolu.

Un relais fit entendre un déclic, communiqua un frémissement à son support, au longeron auquel il était fixé, puis à la coque. L'ensemble radar de la proue se mit à émettre des trains de radiations à intervalles fixes. Puis d'autres relais prirent la relève ; le moteur se réveilla, murmura un instant, puis redevint silencieux. Pendant un instant, le vaisseau fut de nouveau un objet en mouvement, un caillou lancé parmi les étoiles. Il y eut un autre instant semblable, et un autre, puis, longtemps après, la coque frémit sous le choc et le bombardement des molécules atmosphériques. Il se glissa avec légèreté dans l'atmosphère de Mars, en ressortit, y rentra, décrivit un grand circuit de freinage autour du globe. Un dernier relais cliqueta, et le wagon de marchandises qui était le cercueil de Falk se précipita vers le sol, libéré de la carcasse du vaisseau dont les fusées se remirent à feu pour la remporter dans les profondeurs où le temps n'existe pas.

Tandis que le container accélérait, un parachute s'ouvrit ; un parasol absurde qui n'aurait pas soutenu ce poids pendant une minute dans la pesanteur et l'atmosphère terrestres. Mais il suffit à ralentir la chute de cette boîte jusqu'à ce qu'elle atteigne le sable de Mars au seuil de sécurité.

Dans le sépulcre du container à présent immobile, le cadavre de Falk se dégelait lentement.

⁂

Son cœur battait. C'est le premier fait dont il prit conscience. Il écouta ce bruit infime avec reconnaissance. Sa poitrine se soulevait et s'affaissait selon un rythme ample et lent. Il entendait dans ses narines

l'entrée et la sortie de l'air, ses artères battaient à ses tempes.

Une vague douleur semblable à un picotement fit son apparition dans ses bras et ses jambes. A travers ses paupières closes, il percevait une lueur rougeâtre.

Il ouvrit les yeux sur une lueur pâle qui se transforma en visage. Celui-ci fit une courte apparition, puis s'effaça. A présent, Falk pouvait le distinguer un peu mieux. Jeune, la trentaine, le teint pâle, l'ombre d'une barbe d'un noir bleu. Cheveux noirs, raides, assez mal coiffés. Des lunettes à monture noire. De chaque côté de la bouche mince, des plis ironiques.

« Ça va, à présent ? » dit le visage.

— « Je crois, » murmura Falk.

Le jeune homme fit un signe d'assentiment. Il prit quelque chose sur le lit, se mit à le démonter, et à en ranger les éléments dans les logements capitonnés d'une boîte métallique.

C'était la sonde cardiaque, d'après ce que vit Falk : une boîte de contrôle massive, l'aiguille courte, d'un calibre capillaire.

— « Où avez-vous eu cela ? » demanda le jeune homme. « Et que diable faites-vous à bord de cet engin ? »

— « Volé la sonde, » marmonna Falk. « Et la combinaison, et le reste du matériel. Chargé assez de marchandises pour contrebalancer mon poids. Je voulais me rendre sur Mars. Le seul moyen, c'était de me faire passager clandestin. »

— « Vous avez *volé* cette sonde ? » répéta l'homme sur un ton incrédule. « Alors, vous n'aviez jamais subi de traitement analogue ? »

— « Je l'ai eu, bien sûr, » dit Falk en souriant. « Une douzaine de fois. Ça n'a jamais pris. » Il parais-

sait extrêmement fatigué. « Laissez-moi me reposer une minute, voulez-vous ? »

— « Naturellement. Excusez-moi. »

Le jeune homme sortit, et Falk ferma les yeux. Il passa en revue ces dernières heures, si pénibles qu'elles aient été, une fois, et puis une autre. Il y avait là un traumatisme ; il ne devait pas le refouler, car il lui causerait plus tard des troubles. L'accepter, avoir conscience de la peur, vivre avec elle.

Le jeune homme revint au bout d'un moment, en apportant une tasse de bouillon fumant que Falk but avec reconnaissance. Puis il sombra dans un sommeil sans rêves.

Quand il s'éveilla, il avait repris des forces. Il essaya de s'asseoir et, avec une certaine surprise, il s'aperçut qu'il le pouvait. L'autre, dans un fauteuil, à l'extérieur de la chambre, posa sa pipe et vint arranger les oreillers dans son dos. Puis il se rassit. La pièce était encombrée et sentait le renfermé. Le sol, les murs et le plafond étaient de métal émaillé. Sur des étagères, il y avait des livres, des bandes magnétiques, des disques ; d'autres étaient empilés sur le sol. Une chemise sale était accrochée au bouton de la porte.

« Vous voulez parler maintenant ? » demanda le jeune homme. « Je m'appelle Wolfert. »

— « Enchanté de vous connaître. Mon nom à moi est Falk. Vous voulez que je vous mette tout d'abord au courant de cette affaire d'analogie, je suppose. »

— « Et j'aimerais savoir pourquoi vous êtes ici. »

— « La réponse est la même, » dit Falk. « Je suis immunisé contre le traitement par analogie. Je ne l'ai su à coup sûr qu'en atteignant l'âge de dix ans, mais je crois que c'est de naissance. A partir de l'âge de sept ans, je me rappelle que les autres gosses parlaient

de leur ange gardien et que je prétendais, moi aussi, en avoir un. Vous savez comment sont les gosses — n'importe quoi pour faire partie de la bande.

» Mais pendant longtemps, des années, je n'étais pas sûr : est-ce que les autres faisaient semblant comme moi ou bien est-ce que j'étais le seul à ne pas avoir un ange gardien invisible à qui parler. J'étais tout à fait sûr que les gosses mentaient quand ils affirmaient pouvoir voir le leur, mais qu'il ait existé ou pas, c'était une autre question. Je ne savais pas ; en réalité, cela ne me préoccupait pas beaucoup. Un gosse de cet âge ne distingue pas le réel de l'imaginaire.

» A l'âge de dix ans, j'ai volé quelque chose. Un livre dont j'avais envie, et que mon père ne voulait pas que j'aie. Le vendeur regardait d'un autre côté ; j'ai glissé le livre sous ma veste. Ce qui est drôle, c'est que j'avais fait la moitié du chemin qui conduisait à la sortie quand il m'est apparu soudain que je n'avais pas d'ange gardien. A ce moment, voyez-vous, je me suis dit que si je n'avais jamais vu le mien c'était parce que je n'avais jamais rien fait de mal. J'en étais fier, je faisais même quelques complexes à ce sujet, si vous voulez savoir la vérité. J'avais simplement envie de ce livre...

» J'avais assez de bon sens, Dieu merci, pour le brûler, ce livre, après l'avoir lu. Si je ne l'avais pas fait, je ne crois pas que je serais parvenu à l'âge adulte. »

— « Je ne pense pas, » dit Wolfert, les yeux fixés sur Falk ; il semblait être sur ses gardes. Un homme dépourvu de tout contrôle sur lui-même pourrait tout bouleverser. « Mais je considérais l'immunité comme théoriquement impossible. »

— « J'y ai énormément réfléchi. En fonction de la psychologie classique, c'est-à-dire. Je n'oppose pas aux drogues hypnogènes une résistance exceptionnelle ; je m'y soumets très bien. Mais le mécanisme de censure ne répond pas, c'est tout. J'avais eu la notion que je pourrais être une mutation, en réponse au traitement par analogie comme un facteur s'opposant à la survie. Mais je ne sais pas. Autant que j'ai pu le découvrir, il n'y en a plus comme moi. »

— « Humm ! » dit Wolfert, en tirant sur sa pipe. « Je pense que la première chose que vous auriez à faire serait de vous marier, d'avoir des enfants, de voir si, eux aussi, ils seraient immunisés. »

Falk l'examinait avec calme.

— « Wolfert, imaginez-vous que vous pourriez vivre heureux dans une communauté de fous ? »

L'autre rougit. Il ôta la pipe de sa bouche, l'examina. Finalement, il dit : « Très bien, je sais ce que vous voulez dire. »

— « Peut-être pas, » dit Falk, qui réfléchissait. *Je l'ai offensé. Je n'ai pas pu m'en empêcher.* « Vous avez été absent dix ans, n'est-ce pas ? »

Wolfert fit signe que oui.

« Les choses empirent, » dit Falk. « J'ai pris la peine d'examiner des statistiques. Elles n'ont pas été difficiles à trouver ; ces sacrés idiots sont fiers d'eux. Le nombre de personnes hospitalisées dans des institutions pour maladies mentales n'a cessé d'augmenter depuis 1980, lorsque le programme d'analogie à l'échelle du monde entier est entré en application. Il n'a cessé de s'étendre. Les deux courbes s'annulent parfaitement.

» Il y a de moins en moins de gens qui ont besoin d'être internés dans des maisons de fous — non par

suite d'une amélioration de la thérapeutique, mais parce que les techniques analogiques s'améliorent sans cesse. Le type qui, il y a cinquante ans, aurait été irrémédiablement fou a aujourd'hui un petit homme dans sa tête, qui le contrôle, le fait agir d'une façon normale. Pour l'extérieur, il *est* normal ; à l'intérieur, c'est un fou perdu. Ce qui est encore pire, le type qui, il y a cinquante ans, aurait été simplement un peu cinglé — et qui aurait été traité en conséquence — est aujourd'hui exactement aussi fou que le premier. Cela n'a plus d'importance. Nous pourrions tous être fous que le monde continuerait à tourner de la même façon. »

Wolfert fit une vilaine grimace.

— « Eh bien ? C'est un monde pacifique, en tout cas. »

— « Sûrement, » dit Falk. « Ni guerre, ni possibilité de guerre, ni meurtres, ni vols, ni crimes d'aucune sorte. C'est parce qu'ils ont tous un policier à l'intérieur du crâne. Mais l'action détermine l'action, Wolfert, en psychiatrie aussi bien qu'en physique. Une prison est un endroit fait pour qu'on en sorte, même si cela doit prendre toute une vie. Descendez un piston, un autre montera. Encore quelques années, disons dix ou vingt — et vous verrez remonter la courbe des maisons de fous. Parce qu'il n'y a aucune façon d'échapper à la répression des anges gardiens, sauf de se réfugier plus profondément dans la folie. Et ensuite un point est atteint lorsqu'un traitement, si important qu'il soit, ne peut plus être d'aucune utilité. Que vont-ils faire à présent ? »

Wolfert débourra lentement sa pipe et se leva.

— « Vous voulez parler des psychiatres qui en réalité gouvernent la Terre, je suppose. Vous avez

évidemment décidé ce que vous alliez faire au sujet de tout cela. »

— « Oui, » dit Falk en souriant. « Avec votre aide, je vais aller jusqu'aux étoiles. »

L'autre resta un instant figé.

— « Ainsi, vous êtes au courant, » dit-il. « Bon, alors, venez dans l'autre pièce. Je vais vous montrer la chose. »

⁂

Falk avait entendu parler du Seuil, mais il ne savait pas qu'il avait cet aspect. C'était un compartiment, fait d'une matière ressemblant à du verre brun lisse, de trois mètres de haut, d'un mètre quatre-vingts de largeur et de profondeur. A l'intérieur, au niveau de la ceinture, sur le mur du fond, se trouvait un levier d'une forme curieuse, semblable à la poignée d'une canne d'autrefois, la barre de l' « L » légèrement recourbée se trouvant parallèle à la paroi. Rien de plus. Le plancher de la hutte de Wolfert avait été assemblé autour de cette cellule. C'était la raison d'être de cette hutte, de la présence chèrement payée de Wolfert sur Mars.

« C'est donc ça, » dit Falk. Il fit un pas en avant.

— « Restez où vous êtes, » dit Wolfert sur un ton tranchant. « La zone qui se trouve devant l'entrée est minée. »

Falk s'arrêta et tourna les yeux vers Wolfert, puis les posa sur les armoires métalliques boulonnées au sol de chaque côté du Seuil. A présent qu'il les regardait de plus près, il pouvait apercevoir les lentilles de faisceaux de lumière noire et, au-dessus, des pièces métalliques qui, il le devinait, devaient être des points de décharge.

Wolfert le lui confirma.

« Si jamais quelqu'un en sort, le courant doit en principe le bloquer. Sinon, je suis là. »

Il posait en même temps la main sur l'automatique à tir rapide qu'il portait à la ceinture.

Falk s'assit lentement sur un banc placé près du mur.

— « Pourquoi avez-vous tellement peur de ce qui viendrait à sortir du Seuil ? »

— « Vous ne connaissez donc pas toute l'histoire. Dites-moi ce que vous savez et je comblerai les lacunes. »

— « La première expédition sur Mars, en 1976, l'a trouvé ici. Apparemment, on savait que c'était un système de transport interstellaire, mais, autant que j'ai pu savoir, personne ne l'avait réellement essayé. J'ai su qu'un gardien avait été laissé ici — votre prédécesseur, j'imagine — après qu'on eut abandonné l'idée de coloniser Mars. Mais j'ignore tout des raisons de cette attitude. »

Wolfert eut un petit sourire de biais et s'appuya à la paroi.

— « C'est un système de transport, c'est exact. Placez un objet dans ce compartiment, abaissez le levier, l'objet disparaît. De même que le pied-de-biche ou tout ce dont vous pouvez vous servir pour actionner le levier. *Pftt !* et c'est parti.

» Nous ne connaissons pas l'âge de cet appareil et nous n'avons aucun moyen de le dire. Le matériau dans lequel il est fait est formidablement plus dur que le diamant. La moitié environ du compartiment est souterraine. C'est ainsi qu'il a été découvert, posé sur la surface du désert, parfaitement horizontal. Je pense qu'il doit y avoir, incorporé à l'appareil, quelque

mécanisme actionnant automatiquement le levier, de manière à être toujours capable de fonctionner quels que soient les changements survenus à la surface de la planète.

» On a trouvé d'autres ruines sur Mars, mais elles sont toutes faites de pierre et très primitives ; rien qui ressemble à ceci. La première expédition a tenté de pénétrer dans l'intérieur et de découvrir ce qui le faisait fonctionner, bien entendu, mais elle n'y est pas parvenue. On peut voir à l'intérieur, mais voilà, il n'y a rien à voir. »

Il eut l'un de ses sourires fugitifs et ironiques.

« C'est consternant. Cela donne à un physicien l'impression d'être un étudiant arriéré dans un jardin d'enfants. Nous savons que cela fait partie d'un réseau interstellaire. Un homme a essayé : un membre de la première expédition. Il a vu le compartiment et le levier, il est entré, il a appuyé pour voir ce qui se passerait. Il a vu — c'est exact, mais je ne crois pas que nous apprendrons jamais ce qu'il a vu.

» Alors, la seconde expédition a apporté une série de puissants émetteurs toutes ondes et les a mis en fonctionnement. On a capté le premier signal cinq ans plus tard ; il venait approximativement de l'étoile Regulus. Deux autres, sept ans après, ensuite quatre pendant la treizième année, tous en provenance de directions différentes. On n'a pas encore entendu parler des huit autres. »

Il regardait Falk.

« A présent, vous comprenez ? L'appareil n'a aucune sélectivité. Il est entièrement soumis au hasard. Nous pouvons entrer là, arriver sur une planète d'une autre étoile, mais ça peut nous prendre un million d'années pour trouver le chemin du retour par tâtonnement. »

Falk s'appuyait à la paroi, en essayant d'assimiler cette idée.

— « Peut-être n'y a-t-il dans le réseau qu'une douzaine d'étoiles environ, » suggéra-t-il.

— « Ne dites pas de bêtises ! La race capable de construire un appareil de ce genre se limiterait-elle à douze étoiles, ou à un millier ? Elle possédait la Galaxie ! Six milliards d'étoiles ! D'après la théorie la plus répandue, les principales d'entre elles ont sans exception des planètes. »

Il désignait le Seuil.

« Cent dix mètres cubes environ, » dit-il. « Assez pour un homme et du ravitaillement pour un an, ou pour quinze personnes avec du ravitaillement pour un mois. C'est la dimension limite de la colonie que nous pourrions envoyer. Sans avoir la certitude, » ajouta-t-il sur un ton amer, « qu'elle puisse se poser en un endroit où elle pourrait vivre, ne fût-ce qu'une minute. »

— « Consternant, en effet, » reconnut Falk. « Mais je ne comprends toujours pas pourquoi vous portez un revolver. Je comprends que si un représentant de la race qui a construit cet engin arrivait ici — et je dois dire que cela me semble improbable — ce serait un événement important. Mais pourquoi le tuer au moment où il en sortirait ? »

— « Ce n'est pas ma politique, Falk. Je me contente de travailler ici. »

— « Je comprends. Mais avez-vous une idée de ce qui se dissimule derrière cette politique ? »

— « La peur. L'enjeu est trop important. »

Wolfert s'appuyait de nouveau contre la paroi, manipulant le tuyau de son masque.

« Vous rendez-vous compte que nous pourrions avoir une colonisation intrastellaire sans cet engin, par nous-mêmes ? Donnez-nous une source de carburant d'un rendement suffisant pour nous permettre d'accélérer continuellement pendant au moins huit mois, et nous pourrions parvenir aux étoiles en un temps sensiblement inférieur à une vie humaine. Mais savez-vous pourquoi nous ne le ferons pas ? On a peur d'installer des colonies même ici sur Mars, ou sur les lunes de Jupiter, simplement parce que la durée du voyage est trop importante. Imaginez une colonie coupée de la Terre par un voyage de cinq ou dix ans. Admettons que quelque chose se mette à clocher — un homme comme vous, immunisé naturellement contre le traitement par analogie. Ou un homme qui échappe d'une façon ou d'une autre au traitement, puis trouve le moyen de le reprendre, de le changer. Disons qu'il omette cette seule directive : « Vous ne devez rien faire qui soit contraire à la politique ou aux intérêts de la Terre. » A partir de ce moment, vous n'avez plus une communauté unique, vous en avez deux. Et ensuite ? »

Falk acquiesça avec calme.

— « La guerre. On n'ose pas courir le moindre risque que cela arrive. »

— « Ce n'est pas la question d'oser : on ne *peut* pas. C'est l'une des directives de la mise en condition des gouvernants, Falk. »

— « Si bien que nous n'irons jamais dans les étoiles. »

— « A moins, » dit Wolfert, « qu'il n'arrive par cette porte quelqu'un qui comprenne comment cela fonctionne. Le voltage est élevé, mais pas suffisant pour tuer — les êtres humains, s'entend. Celui qui

arriverait serait en principe étourdi et, si le courant ne l'arrêtait pas, s'il essayait de retourner dans le Seuil, je dois tirer dessus pour le paralyser. Mais, de toute façon, on ne doit pas lui permettre de retourner prévenir les autres d'avoir à se tenir à l'écart de cette station. Parce que si nous savions comment modifier le système pour le rendre sélectif... »

— « Alors, nous aurions des colonies, » dit Falk en terminant sa phrase. « Tout près de la Terre, juste au coin. Exactement la même chose. Les dingues recevraient l'Univers en héritage... J'espère que personne n'arrivera jamais par-là. »

Il explora avec Wolfert le reste de la cabine, en se reposant par moments jusqu'à ce que ses forces reviennent. Il n'y avait pas grand-chose à voir : la pièce où se trouvait le Seuil, avec un mouchard que Falk n'avait pas remarqué et qui permettait d'observer depuis la chambre à coucher ; la pièce qui abritait la radio, le radar et l'ordinateur contrôlant les orbites des fusées de ravitaillement ; l'installation fournissant la force motrice, le compresseur qui maintenait dans la cabine l'air à une pression permettant la respiration ; la cuisine, la salle de bains et deux pièces pour entreposer les stocks.

La pièce où était installée la radio avait une fenêtre. Falk resta devant un long moment. Il regardait le désert inconnu, qui devenait à présent violet tandis que le soleil disparaissait à l'horizon. Dans le ciel presque noir, presque vide, les étoiles scintillaient d'un éclat très inhabituel.

Il se représentait des traînées de feu traversant le ciel, une sorte de jeu de la ficelle représenté par des étoiles. La pensée qu'il pourrait être le lendemain sur une planète de l'un de ces soleils était terrifiante,

mais, en même temps, elle le séduisait. Il éprouvait la même impression qu'un petit garçon qui se serait trouvé sur le bord d'un étang insondé, dont les eaux noires pouvaient receler un trésor aussi bien que la mort ; il avait peur de plonger et, cependant, il savait qu'il devait le faire.

Comment un homme aurait-il pu éprouver autre chose, sachant que le chemin était ouvert, qu'il n'avait qu'à faire un pas en avant ? C'était la question qu'il se posait.

Wolfert déclara de but en blanc : « Vous ne m'avez pas demandé si j'avais rendu compte à la Terre lorsque je vous ai découvert dans le container de fret. »

— « Je serai reparti depuis longtemps bien avant qu'on puisse faire quoi que ce soit à mon sujet. »

— « Qu'est-ce qui vous a fait croire à coup sûr que je serais... sympathisant ? »

— « Vous êtes un volontaire. Ils n'en sont pas encore arrivés à conditionner les gens pour faire des choses qu'ils ne veulent pas faire, mais je suppose qu'ils y viendront. Vous êtes un ermite. Vous n'aimez pas plus que moi la maison de fous qu'est en train de devenir la Terre. »

— « Je ne sais pas, » dit Wolfert. « Peut-être partez-vous de l'hypothèse d'une trop grande similitude. Je n'éprouve pas les mêmes sentiments que vous au sujet du système d'analogie ou du gouvernement actuel. Je peux voir qu'il conduira par la suite au désastre, mais cela ne me préoccupe pas tellement. Je serai mort. Cependant, j'aspire aux étoiles. Pour moi, c'est une question émotionnelle... Il n'y a pas de balles dans ces cartouches. » Il désignait le revolver pendu

à sa ceinture. « Ni dans aucune de nos munitions. Ils ne m'ont pas conditionné contre cela. »

— « Ecoutez-moi, » dit brusquement Falk, « vous avez reçu des ordres vous interdisant de franchir ce Seuil. Ai-je raison ? »

Wolfert fit signe que oui.

« Bon, mais pourquoi ne pourrais-je pas vous donner un bon coup sur la tête et vous faire franchir ce Seuil ? »

Wolfert eut un sourire forcé, et secoua la tête.

— « Quelqu'un doit rester à cette extrémité. »

— « Pourquoi ? »

— « Parce qu'il y a une chance pour que vous trouviez le secret quelque part, par-là. C'est ce que vous espérez, vous aussi, n'est-ce pas ? Vous ne cherchez pas simplement un endroit où vous cacher — vous pouvez en trouver plus de mille sur la Terre. Vous êtes à la recherche de la connaissance, et, malgré ce que je vous ai dit, vous espérez être capable de la ramener et de bouleverser la Terre. »

— « Cela a un petit air messianique, » dit Falk, « mais vous avez raison. »

Wolfert haussa les épaules et laissa son regard errer à nouveau.

— « Dans ces conditions, il faut qu'il y ait quelqu'un ici. Quelqu'un qui n'ait pas de balles dans son revolver. Si j'allais avec vous, on prendrait soin d'envoyer la prochaine fois un homme différent. »

De nouveau, il rencontra pour un court instant le regard de Falk.

« Ne perdez pas votre temps à vous apitoyer sur mon sort. Vous ne me croirez peut-être pas, mais je suis tout à fait heureux ici. Quand je suis seul, je veux dire. »

Falk se demandait pourquoi le gouvernement n'avait pas envoyé un ménage plutôt qu'un célibataire qui risquait de devenir fou dans cette solitude absolue. Il était à présent frappé par sa stupidité. Lorsqu'un homme a une femme, il cesse d'être un ermite. Falk dit au bout d'un moment :

« Wolfert, vous me plaisez plus que n'importe quel homme que j'aie déjà rencontré. J'espère que vous me croyez. »

Wolfert sortit un nettoie-pipe, un instrument compliqué fait de nombreux tubes articulés, dont les extrémités libres prenaient la forme de curettes, de bourre-pipe, de sondes.

— « Je regrette, mais je crains d'éprouver de l'antipathie pour vous, Falk, sans que cela ait rien de personnel. J'ai horreur de votre cran parce que vous êtes le maître de votre esprit. »

Il se tourna, tendit la main et dit avec un sourire de biais : « Cela mis à part, je trouve que vous êtes un type épatant. »

— « J'espère que vous serez ici quand je reviendrai, » dit Falk en prenant cette main tendue.

— « Je serai ici, » dit Wolfert, en curant le fourneau de sa pipe, « pendant encore trente ans environ, sauf accident. Si vous n'êtes pas rentré dans ce délai, je pense que vous ne reviendrez jamais. »

⁂

SUR la suggestion de Wolfert, Falk endossa l'une des tenues martiennes légères, au lieu de la combinaison spatiale qu'il portait dans le cargo. Celle-ci, conçue pour le dur service entre les stations orbitales entourant la Terre était, comme Wolfert le

lui avait fait remarquer, trop peu maniable pour être utilisée à la surface d'une planète. La tenue légère assurait une protection convenable dans une atmosphère raréfiée et était équipée de tous les accessoires qui manquaient à l'autre : lampe frontale, matériel d'escalade, boussole incorporée, des dispositifs pour transporter les vivres, l'eau, les accessoires. Elle transportait des réservoirs d'air, mais également un matériel de compression — dans une atmosphère contenant au moins autant d'oxygène que celle de Mars, ce matériel était capable de maintenir le porteur en vie aussi longtemps que dureraient les batteries.

« Il vous faudra trouver un endroit où vous pourriez vivre des produits du sol, » dit Wolfert. « S'il se trouve que toutes les planètes que vous toucherez sont mortes, il en sera de même de vous, à brève échéance. Mais cette combinaison vous permettra au moins de chercher plus longtemps. Je vais vous donner ce revolver, mais, sans munitions, il ne vous servira pas à grand-chose. »

Il débrancha le système de protection et s'écarta pendant que Falk s'approchait de l'entrée. Falk regarda une dernière fois la pièce aux parois de métal nu, la silhouette mince et le visage sombre de Wolfert. Il entra dans la cellule de verre brun et posa sa main gantée sur le levier.

— « A bientôt, » dit-il.

Wolfert lui répondit par un petit signe de tête.

Falk alluma la lampe de son casque, posa sa main libre près de la boîte de contrôle fixée à sa ceinture et abaissa le levier.

Wolfert disparut. Un instant plus tard, Falk se rendait compte que le levier n'était plus sous sa main.

Il se tourna et vit dans un brouillard qu'il était revenu à sa position initiale.

Il se rappela alors le vide curieux qui avait pris la place de Wolfert et il se tourna de nouveau vers l'entrée. Il vit un vide gris blanchâtre, sans forme, dans lequel on ne pouvait rien discerner. Etait-ce une sorte d'état intermédiaire ? Dans ce cas, combien de temps durait-il ? Il ressentit une poussée de panique en se rappelant que c'était pure supposition de croire que le voyage était instantané et une autre quand il pensa aux huit émetteurs dont il n'avait jamais entendu parler.

Il saisit le bord du Seuil et se pencha en avant, regarda vers le bas, ne vit qu'un chaos de couleurs estompées dans lequel il ne pouvait rien distinguer. Il vit alors la falaise et tout le reste du décor reprit sa place dans la perspective.

Il se trouvait au sommet d'une montagne inconnue, d'une hauteur impossible, ridicule. Ce qu'il y avait au pied, quoi que ce fût, se mélangeait dans une tapisserie sans signification, grisâtre. Il regarda à droite et à gauche, sans rien voir d'autre. Aucun son ne traversait le diaphragme de son casque. Il n'avait que les réponses tactiles et musculaires de son propre corps et la dure réalité du Seuil lui-même pour lui donner l'assurance qu'il était réel et vivant.

La planète était morte. Il en avait la certitude irrationnelle. Il n'y avait pas le moindre souffle de vent ; seulement une couverture sans détails de nuages gris, la falaise, les couleurs sans signification.

Il regarda les appareils pendus à sa ceinture : le manémomètre, les papiers tournesol en flacons, les allumettes. Mais il ne servait à rien de tester cette atmosphère. Même si elle était respirable, il n'y avait

pas moyen de sortir du Seuil, car la falaise commençait à deux ou trois centimètres de l'entrée, pas davantage.

Falk retourna au levier, l'abaissa de nouveau.

Cette fois, il le surveilla alors qu'il atteignait la fin de son parcours. Il n'y eut aucune transition. Le levier était là, sous sa main, et ensuite il se trouvait revenu à sa position de départ.

Il se retourna.

Une nuit bleu foncé, étincelante d'étoiles. En dessous, une étendue déserte d'un bleu vert qui s'en allait tout droit jusqu'à une grande distance.

Falk sortit sur la plaine glacée et regarda autour de lui, puis au-dessus de sa tête. Le ciel ressemblait tellement à celui qu'il avait connu étant enfant dans le Michigan qu'il eut presque la conviction que le terminus de son voyage se situait sur la Terre — dans l'Antarctique, peut-être, près du pôle, en un point où aucun explorateur n'était jamais allé. Ensuite, en cherchant machinalement la Grande Ourse, la Ceinture d'Orion, la Croix du Sud, il sut qu'il se trompait.

Juste au-dessus de sa tête se trouvait un groupe de huit étoiles, dont deux très brillantes, quatre en ligne droite, les autres disposées en un demi-cercle presque parfait. Falk savait que s'il avait jamais vu cette constellation auparavant il ne l'aurait jamais oubliée.

Il regarda ensuite plus bas, vers l'horizon, plus noir que le ciel. Comment pouvait-il savoir que la lumière, la chaleur, la sécurité, le savoir ne se cachaient pas juste au-delà de la courbure de la planète ?

Il retourna à la cellule. Il était là par tolérance, un homme en combinaison martienne, avec des semaines — ou, avec beaucoup de chance, des mois, ou des années — à vivre. Il devait trouver ce qu'il cherchait dans un rayon réduit autour du Seuil.

Il baissa de nouveau le levier. Il faisait encore nuit, mais, lorsque Falk arriva au Seuil, il vit une avenue de grands immeubles se dressant sous les étoiles.

L'indicateur de pression d'air fonctionna pour la première fois. Le chiffre était bas, mais le compresseur pouvait s'en accommoder. Le papier tournesol — résultat négatif. L'allumette brûlait faiblement et pendant peu de temps, mais elle brûlait.

Falk mit en marche le compresseur et coupa l'arrivée d'air provenant des réservoirs suspendus dans son dos. Il mit le contact à sa lampe de casque et s'engagea dans l'avenue.

En forme de cônes, de pyramides, de coins, les immeubles s'écartaient à mesure qu'ils s'élevaient, si bien qu'ils ne cachaient pas le ciel. Après avoir fait quelques pas, Falk leva les yeux ; il s'attendait d'une manière peu raisonnable à apercevoir la constellation en demi-cercle. Mais elle n'était pas là, et il se rendit compte avec un choc que la moitié de la Galaxie le séparait peut-être du point où il avait stationné cinq minutes auparavant.

Il traça dans son esprit une image de la Galaxie, une lentille ovale d'étoiles sur la noirceur du ciel. Près d'un des foyers de l'ellipse, il plaça un point lumineux qui représentait le Soleil. Il fit ensuite un autre point, et relia les deux points par une ligne brillante. Ensuite un autre point et une autre ligne ; ensuite une autre. L'ensemble figurait une lettre N s'écartelant à travers l'ovale nébuleux.

C'était incompréhensible. Une race qui pouvait

franchir la Galaxie, mais qui ne pouvait choisir une destination plutôt qu'une autre ?

La seule autre hypothèse, c'était que le Seuil exerçait quelque autre fonction que les hommes n'avaient pas réussi à comprendre, quelque méthode de sélection qui leur échappait, de la même façon qu'un sauvage pourrait être désorienté devant un métro moderne. Mais l'esprit de Falk rejetait cette interprétation. Le mécanisme était simple, clair. Une cellule et un levier. La fonction est exprimée par la forme, et la forme du Seuil disait : « Allez ! » Elle ne disait pas « Où cela ? »

Il regarda de nouveau les bâtiments. Leur partie supérieure, il le voyait à présent, était gravement dégradée : sur plusieurs centimètres d'épaisseur les revêtements avaient été rongés. Il regardait le sable fin de couleur orange qui couvrait le sol de l'avenue, et vit qu'il s'était accumulé sur le seuil des portes presque jusqu'à leur partie supérieure.

L'espace entre le sable et le haut des portes était étroit, mais il pensait pouvoir se glisser au travers. Il en choisit une, la fit venir au centre du faisceau projeté par la lampe de son casque et resta là, au milieu de l'avenue, hésitant à bouger.

Il se retourna vers la cellule, comme pour y puiser du réconfort. Elle était toujours là, confortable, lumineuse, aux lignes nettes, en dehors du temps. Il se rendit alors compte de ce qui le troublait. La ville était morte — comme la planète de la falaise, ou la planète de glace. Les bâtiments étaient faits de pierre ; ils s'étaient émiettés sous l'action des intempéries.

Ceux qui les avaient construits étaient, eux aussi, retournés à la poussière.

Il était tombé d'accord avec Wolfert sur le fait qu'il était en quête de savoir ; il espérait que le Seuil le ramènerait bientôt au Soleil, armé de savoir, prêt à refaire le monde. Mais ce n'était pas vrai. Cela avait été son idée consciente, et c'était un rêve, une tromperie, une excuse.

La Terre ne lui inspirait aucun amour, il n'avait pas la conviction que l'humanité dût être secourue. Si cette force l'avait poussé, son départ n'avait pas été logique. Il aurait pu rester, travailler lui-même à installer un gouvernement par l'élite, organiser un changement de l'intérieur. Ses chances de succès auraient été minimes, mais il y en aurait tout de même eu. Une.

Oui, il aurait pu le faire, et pourquoi ? Sans contrôle, l'humanité n'était pas apte à coloniser. Contrôlée, elle n'osait prendre le risque.

Mais il y avait eu une autre civilisation qui avait été digne des étoiles, puisqu'elle les avait conquises. Falk ne croyait pas à sa disparition. Des pierres effritées, du métal corrodé, et cependant les Seuils encore en fonctionnement, défiant le temps. Mais cette race n'était pas ici : elle n'avait pas laissé d'autre trace de sa présence que le Seuil.

Sans accorder d'autre regard aux bâtiments qui l'entouraient, Falk s'en retourna vers la cellule de verre brun.

Quand il fut arrivé à trois mètres, il vit les traces de pas.

Il y en avait cinq, légèrement imprimées dans le sable, près de l'entrée du Seuil. Même en cherchant soigneusement, Falk ne put en découvrir d'autres. Deux sortaient apparemment de la cellule, les trois

autres constituaient la piste de retour, car l'une d'elles recouvrait une empreinte de la série précédente.

Elles étaient plus petites que celles qu'avaient laissées les bottes de Falk, ovales, légèrement aplaties sur les bords. Falk les regardait comme si le simple fait de les examiner pouvait lui apporter plus de renseignements, mais elles ne lui disaient rien.

Ces traces n'étaient pas humaines. Cependant, qu'est-ce que cela prouvait ?

C'étaient peut-être les traces d'un des constructeurs du Seuil. Ou bien elles avaient pu être laissées par un vagabond comme lui.

Ce qui l'ulcérait le plus, c'était de se dire qu'après avoir découvert cette piste il lui était impossible de la suivre. Car, à travers le Seuil, elle conduisait à n'importe quel Soleil parmi soixante milliards d'astres analogues.

Il entra dans la cellule et abaissa le levier une fois de plus.

⁂

UNE lumière blanche lui fit fermer les yeux de douleur, et il y eut un courant effrayant de chaleur. Haletant, il chercha le levier avec frénésie.

L'image persistante s'effaçait lentement. Il revit la nuit, et les étoiles. La dernière, se disait-il, devait appartenir au système d'une nova. Sur combien de mondes semblables avait-il des chances de surgir ?

Il se précipita sur le Seuil. Une terre désolée : pas une branche, pas une pierre.

Il retourna au levier. Lumière de nouveau, d'une intensité supportable, et à l'extérieur une orgie de couleurs.

Un paysage sous un soleil tropical. Dans le lointain, des montagnes à moitié voilées par la brume ; plus près, des troncs élevés portant de lourdes feuilles et des branches d'un bleu-vert saisissant ; et, juste au-dessus de lui, une large place qui pouvait avoir été découpée dans un énorme morceau de jade. De chaque côté se trouvaient des édifices bas, en forme de boîtes, faits dans une matière vitrifiée et foncée : noire, brune, verte et rouge. Au milieu de la place se tenait un groupe de formes minces qui étaient, sans doute possible, vivantes, sensibles.

Le cœur de Falk battait très fort. Il alla se mettre à l'abri du mur de l'entrée et jeta un regard à l'extérieur. Ce qui était curieux, c'est que ce n'était pas le groupe d'êtres vivants qui éveillait son attention, mais les bâtiments qui se trouvaient de chaque côté.

Ils étaient faits de la même matière dure, aux arêtes vives, que le Seuil. Par un hasard aveugle, il avait fini par arriver au bon endroit.

A présent, il regardait les êtres groupés au milieu de la place. Pour une raison ou une autre, ils étaient décevants. C'étaient des formes minces en S, assez gracieuses au repos ; des formes de lézards, dressées sur deux pattes, roses sur le ventre, brunes sur le dos. Mais en dépit des cartouchières suspendues à leurs épaules étroites, malgré leurs gestes compliqués quand ils parlaient entre eux, Falk n'arrivait pas à acquérir la conviction qu'il avait trouvé le peuple qu'il recherchait.

Ils avaient une apparence trop humaine.

Pendant que deux d'entre eux conversaient, un troisième se retourna, revint en se penchant comme quelqu'un qui se passionne pour la discussion, se jeta entre les deux autres, en faisant force gestes. Les autres criant après lui, il s'éloigna de nouveau et décrivit un demi-cercle autour du groupe. Il se déplaçait comme aurait fait un poulet, gauchement, en lançant, à chaque pas, son long cou en avant.

Quant aux cinq autres, il y en avait deux qui discutaient, deux autres se contentaient de regarder, la tête penchée, attentifs ; le dernier se tenait un peu à l'écart, et promenait autour de lui des regards dédaigneux.

Ils étaient drôles, comme auraient été des singes, à cause de leur ressemblance avec des hommes. Nous rions comme si nous nous observions dans un miroir. Même les hommes de races différentes rient les uns des autres, alors qu'ils ne devraient éprouver que de la pitié.

Ce sont des touristes, se disait Falk. *Il y en a un qui veut aller au Lido ; un autre insiste pour qu'ils aillent avant tout voir le Grand Canal ; le troisième est furieux contre les deux autres qui lui font perdre son temps ; les deux suivants sont trop timides pour s'en mêler, quant au dernier, il s'en moque.*

Il ne pouvait pas imaginer ce qu'aurait pu être leur réaction en le voyant. Ils pouvaient avoir envie de l'emporter chez eux comme souvenir. Il avait hâte d'entrer dans l'une de ces maisons, mais il devait attendre que ces créatures ne puissent plus le voir.

En attendant, il sortit sa trousse d'examen atmosphérique. Le baromètre accusait une pression légèrement inférieure à la pression normale sur la Terre ;

le papier tournesol ne traduisait aucune réaction ; l'allumette brûlait joyeusement, exactement comme elle aurait brûlé sur la Terre. Falk libéra la soupape de son casque avec précaution et renifla.

A côté de l'air vicié contenu dans la combinaison, ce qu'il aspira lui parut si bon qu'il pouvait presque en sentir le parfum. C'était frais, légèrement tiède, chargé de parfums de fleurs. Falk ouvrit la fermeture éclair de son casque, le renvoya en arrière, abandonna son visage et ses cheveux aux caresses de la brise.

Il jeta un coup d'œil et vit avec un malaise subit que la petite troupe trottait droit sur lui. Il entra la tête à l'intérieur, eut un coup d'œil instinctif sur le levier, puis regarda de nouveau à l'extérieur.

A présent, ils couraient : ils l'avaient vu. Ils couraient très lourdement, en lançant vigoureusement la tête en avant et en arrière. Celui qui était en tête ouvrait et refermait sa bouche triangulaire, et Falk entendait de vagues petits cris. Il bondit hors de la cellule, tourna brusquement sur la droite, et se mit à courir.

Malheureusement, le bâtiment le plus proche comportant une ouverture visible se trouvait à une certaine distance sur l'alignement des autres, entre les lézards et Falk. Les lézards étaient à présent considérablement espacés les uns des autres, mais le premier n'était qu'à quelques mètres.

Ils étaient plus rapides qu'ils n'en avaient l'air. Falk baissa la tête et essaya d'entraîner ses lourdes bottes dans un sprint. Presque arrivé à la porte, il se retourna de nouveau. Le lézard n'était plus qu'à un bond de lui ; il tenait écartés ses doigts terminés par des boules.

En désespoir de cause, Falk se retourna et, au moment où le lézard arrivait, il lui décocha un coup de poing à la pointe du museau. Il entendit son cri perçant faisant penser à un sifflet de machine à vapeur, le vit s'effondrer ; immédiatement après, il plongeait dans la porte ouverte qui s'offrait à lui.

La porte se referma doucement derrière lui — c'était une feuille de substance vitreuse, du même bleu que les murs, qui glissait de haut en bas pour fermer l'ouverture. Grâce à sa transparence, il pouvait voir au travers les formes sombres des lézards qui se rassemblaient, se penchaient pour essayer de jeter un coup d'œil sous la porte, se faisaient des gestes. En tout cas, il était clair que la porte n'allait pas s'ouvrir devant eux.

Qu'elle s'ouvre pour lui quand il le voudrait, c'était une autre question.

Il regardait autour de lui. Le bâtiment était composé d'une pièce unique, énorme, si longue et si profonde qu'il pouvait à peine distinguer les murs les plus éloignés. Il y avait, éparpillés sur le sol, des caisses, des coffres, des casiers, des amas de choses difficiles à identifier. Presque tous les objets que Falk apercevait étaient faits dans le même matériau vitreux.

Il n'y avait pas de poussière dans la pièce ; mais, à présent que Falk y pensait, il se rendait compte qu'il n'y en avait pas eu non plus dans aucun des Seuils. Pour savoir comment cela se faisait, il en était réduit aux conjectures. Il s'approcha de l'objet le plus rapproché, une étagère ou un casier, apparemment conçu pour recevoir un grand nombre d'objets de formes et de dimensions variées. Il n'était plus plein qu'aux trois quarts d'objets pêle-mêle.

Il prit un fuseau de verre orange, plein de fils incorporés, ou de fêlures qui s'entrecroisaient d'un bout à l'autre de manière à former un curieux dessin. Il le posa pour prendre une sphère creuse en opale. Elle était faite de deux moitiés et paraissait vide, mais Falk ne put réussir à séparer les deux hémisphères. Il reposa la sphère et prit un objet marron ayant la forme d'un double croissant et traversé en diagonale d'une fente de séparation très nette...

Au bout d'une demi-heure, il avait compris qu'il ne trouverait pas de livres illustrés, ni de manuels techniques, rien de ce qui aurait pu l'aider à pénétrer le mystère du peuple du Seuil. S'il y avait des connaissances à acquérir là, elles ne pourraient provenir que de l'ensemble du bâtiment.

Les lézards distrayaient son attention. Il pouvait les voir à travers les parois du bâtiment, appuyant leurs museaux sur le verre, regardant de leurs petits yeux ronds, lui faisant des gestes.

Finalement, le groupe se dispersa, en laissant simplement un garde à la sortie. Les autres s'en allèrent. Falk en vit un entrer dans le bâtiment se trouvant en face, de l'autre côté de la place. La porte se referma sur lui. Un peu plus tard, un autre s'approcha et fit pression sur la porte ; mais elle ne s'ouvrit que lorsque le premier lézard s'en approcha de l'intérieur. Un mécanisme automatique, dépassant la compréhension de Falk, répondait évidemment à la présence ou à l'absence d'un être vivant quelconque à l'intérieur de chaque bâtiment. Après le départ de la dernière personne, la porte restait ouverte ; quand une autre entrait, elle se fermait et ne se rouvrirait devant la suivante que si la première l'autorisait.

Cela ajoutait un élément à la description du peuple du Seuil que Falk mettait au point dans son esprit. Ces êtres n'avaient pas le sens de la propriété, ils ne craignaient pas que des voleurs puissent entrer en leur absence, car, eux partis, les portes restaient ouvertes, mais ils respectaient évidemment le désir d'intimité de chacun.

Falk s'était d'abord représenté ce bâtiment comme une vaste fabrique, comme un laboratoire, ou bien un dortoir — en tout cas un endroit conçu pour accueillir un grand nombre de gens. A présent, il révisait cette opinion. Chaque bâtiment, pensait-il, était le domaine privé d'une personne ou bien, s'il existait des groupes familiaux, de deux ou trois personnes seulement. Mais comment une seule personne ou une seule famille pouvait-elle utiliser tout cet espace, toutes ces dépendances ?

Il se demandait ce qu'un troglodyte ferait d'un triplex de millionnaire à New York. Cela l'aidait, mais insuffisamment. Les objets qui l'entouraient étaient tous des outils spécialisés dans un usage ; ils ne lui serviraient à rien, ils ne lui apprenaient donc rien sur le compte des constructeurs du Seuil. Il n'y avait rien qu'il pût comparer à un lit, une table, une baignoire. Il ne pouvait se représenter le peuple qui avait vécu là.

En faisant un effort, il s'obligea à cesser de penser selon les données humaines. Les faits avaient de l'importance, et non pas ses préjugés. Et alors, ce qui avait été une barrière devint une voie d'approche. Il n'y avait pas de lits, de tables, de baignoires ? Alors le peuple du Seuil ne dormait pas, ne mangeait pas, ne prenait pas de bains.

Probablement, se disait Falk, ces êtres ne mouraient pas non plus.

L'énigme de la chambre désertée le narguait. Pourquoi, après avoir bâti cette ville, l'auraient-ils quittée ? Pourquoi, après avoir installé le réseau de ces Seuils sur toute l'étendue de la Galaxie, l'avaient-ils laissé inutilisé ?

La réponse à la première question allait de soi. En regardant la pièce en désordre, Falk repensait à sa comparaison entre le troglodyte et le millionnaire. Non pas un triplex de millionnaire, se disait-il... une tente.

Dans ce monde, il y avait eu à une époque quelque chose d'un intérêt particulier. Pas question de savoir ce que c'était, car cela se passait il y a des millions d'années, lorsque Mars était un monde vivant. Mais les gens du Seuil, quelques-uns d'entre eux, étaient venus le reconnaître. Après avoir terminé, ils étaient partis, en laissant derrière eux leurs tentes, comme un homme abandonnerait une cabane rudimentaire faite de branches et de feuillages.

Et les autres choses qu'ils avaient laissées derrière eux ? Les cubes, les cônes, les tiges, les formes étranges, dont chacune était pour un homme d'une valeur inestimable ? *Des boîtes vides,* se disait Falk, *des tubes de dentifrice, du papier d'emballage !*

Plus proche de l'horizon, le soleil rougeoyait. Falk regarda le chronomètre fixé au poignet de sa combinaison, et s'aperçut à sa grande surprise qu'il avait quitté Wolfert sur Mars depuis plus de cinq heures.

Il prit de la nourriture dans son paquetage et regarda les étiquettes des boîtes. Mais il n'avait pas faim ; il ne se sentait même pas fatigué.

Il regardait les lézards à l'extérieur. A présent, ils couraient autour de la place, ils avaient les bras chargés de marchandises qu'ils sortaient du bâtiment,

et qu'ils emballaient ensuite dans de grandes boîtes rouges. A l'autre extrémité de la place on voyait flotter un curieux appareil. C'était une sorte de vaisseau aérien, une coque ouverte montée par deux lézards, soutenue par deux appendices ressemblant à des ailes, terminées par des formes aérodynamiques dirigées vers le bas.

Cet appareil s'éleva lentement jusqu'à planer au-dessus des caisses que les lézards avaient empilées. Un panneau s'ouvrit alors sur son ventre, trois cordes terminées par un crochet en sortirent. Les lézards restés sur la place se mirent à faire passer sur ce crochet des nœuds coulants de cordes reliées à leurs caisses.

Falk les regardait faire distraitement. Le crochet commença à s'élever, entraînant les caisses et, au dernier moment, l'un des lézards fit passer par-dessus une boucle de cordage supplémentaire.

La nouvelle caisse était lourde. En saisissant le cordage, le crochet s'arrêta et le vaisseau plongea légèrement. Il s'éleva de nouveau, de même que le crochet, jusqu'à ce que la charge se trouve à trois mètres au-dessus du sol.

Subitement, l'une des trois cordes fit entendre un bruit sec. Falk la vit fouetter l'air, tandis que la charge penchait lourdement d'un côté, et que le vaisseau plongeait. Le pilote le fit immédiatement descendre, pour diminuer l'effort fourni par les trois cordes qui restaient.

Les lézards se dispersaient. La charge vint heurter lourdement le sol, et un moment après, le vaisseau fit de même. Il bondit, fit des embardées désordonnées et s'immobilisa lorsque le pilote eut coupé le moteur.

Les lézards se rassemblèrent de nouveau, les deux

qui se trouvaient à bord descendirent pour tenir une conférence animée. Peu après, ils remontèrent à bord. Le vaisseau s'éleva d'un ou deux mètres tandis que les lézards dégageaient le crochet. Il y eut alors un nouveau conciliabule. D'après ce que Falk pouvait voir, les panneaux du vaisseau étaient fermés et paraissaient affaissés. Ils étaient évidemment fermés et coincés.

Finalement, le vaisseau descendit encore ; avec force discussions et gesticulations les caisses furent ouvertes, une partie de leur contenu transférée dans deux autres caisses, qui furent halées à grand-peine dans la coque. Le reste était abandonné, en désordre, sur la place.

Le vaisseau aérien se souleva et s'éloigna, suivi de la plupart des lézards. Un retardataire vint jeter un dernier coup d'œil à Falk. Pendant un moment, il regarda à travers la paroi transparente en faisant des gestes, puis il abandonna et rejoignit les autres. La place était à présent déserte.

Il se passa quelque temps avant que Falk voie s'élever une colonne blanche flamboyante surmontée d'une extrémité argentée, quelque part au-delà de la ville, grandir, s'incurver vers le zénith, décroître, s'effacer.

Ainsi les lézards possédaient des vaisseaux spatiaux. Ils n'osaient pas, d'autre part, utiliser les Seuils. Ils étaient trop proches des hommes.

Falk sortit sur la place et resta là, immobile dans la brise qui lui ébouriffait les cheveux. Le soleil descendait derrière les montagnes, le ciel était devenu

entièrement rouge, déployé sur l'ouest. Hésitant encore un instant à quitter ce monde, Falk regarda, jusqu'à ce que les couleurs s'effacent, passant au violet, puis au gris, jusqu'à ce qu'apparaissent les premières étoiles.

C'était un monde accueillant. Un monde sur lequel un homme pouvait probablement vivre en toute quiétude. Sans nul doute, sans nulle crainte, on pouvait cueillir les fruits exotiques. Et il y avait certainement de l'eau. Le climat était sain. Falk songeait ironiquement qu'il ne pouvait pas y avoir de bêtes sauvages dangereuses, sinon ces touristes gazouilleurs n'y seraient jamais venus.

Pour un homme qui désirait un endroit où se cacher, il ne pouvait y avoir de monde meilleur. Pendant un moment, Falk fut très tenté. Il pensait aux mondes morts et glacés qu'il avait vus et se demandait s'il en trouverait jamais un semblable à celui-ci. Il savait aussi que, si les bâtisseurs du Seuil vivaient encore, ils devaient avoir depuis longtemps déclenché le repli de leurs avant-postes. Ils vivaient peut-être sur une unique planète, parmi tous ces milliards offerts. Il mourrait certainement avant de l'avoir découverte.

Il observa les objets que les lézards avaient abandonnés au milieu de la place. Une caisse était encore pleine, mais ouverte ; c'était celle qui avait causé toutes ces complications. Tout autour d'elle était répandu un fouillis de babioles enfantines : de charmants jouets en verre, rouges, bleus, verts, jaunes, blancs.

Un lézard, abandonné là par ses camarades, aurait sans aucun doute fini par être assez heureux.

Avec un soupir, Falk regagna le bâtiment, dont la porte s'ouvrit devant lui. Il réunit ses affaires, boucla son casque et fixa les courroies de son havresac.

Maintenant, le ciel était sombre. Il s'arrêta pour contempler la traînée de la Voie Lactée qui lui était si familière. Il alluma la lampe de son casque et se dirigea vers le Seuil.

Au moment où la lumière tomba sur la boîte éventrée qu'avaient laissée les lézards, Falk aperçut un objet dur qui dépassait.

Ce n'était pas la substance vitrifiée qu'utilisaient les constructeurs du Seuil. On aurait dit de la pierre. Il se baissa et déchira la boîte. Il vit une plaque de pierre, grossièrement taillée de manière à prendre la forme d'un coin. A sa partie supérieure, des lettres étaient gravées en creux. Des mots anglais. Le sang battait à ses oreilles. Il s'agenouilla à côté de cette dalle et lut l'inscription :

⁂

LES SEUILS ARRÊTENT LE VIEILLISSEMENT. J'AVAIS 32 ANS EN QUITTANT MARS, ACTUELLEMENT JE SUIS A PEINE PLUS AGÉ, BIEN QUE J'AIE VOYAGÉ D'UNE ÉTOILE A UNE AUTRE PENDANT UN NOMBRE D'ANNÉES QUI, JE PENSE, NE PEUT ÊTRE INFÉRIEUR A 20, MAIS VOUS DEVEZ CONTINUER. JE ME SUIS ARRÊTÉ ICI 2 ANS, JE ME SUIS SENTI VIEILLIR. AI OBSERVÉ QUE LA VOIE LACTÉE SEMBLE A PEU PRÈS LA MÊME VUE DE TOUTES LES PLANÈTES QUE J'AI VISITÉES JUSQU'ICI. CE NE PEUT ÊTRE UNE COÏNCIDENCE. JE CROIS VOYAGE SEUIL EST SOUMIS AU HASARD SEULEMENT A L'INTÉRIEUR CEINTURES CONCENTRIQUES D'ÉTOILES ET QUE TÔT OU TARD VOUS TOMBEREZ

SUR SEUIL QUI VOUS DONNERA ACCÈS A LA CEINTURE SUIVANTE LA PLUS A L'INTÉRIEUR. SI JE NE ME TROMPE PAS LA DESTINATION FINALE EST LE CENTRE DE LA GALAXIE. J'ESPÈRE VOUS Y VOIR.

JAMES E. TANNER,
NATIF DE LA TERRE.

Falk se leva, aveuglé par la vision glorieuse qui prenait naissance dans son esprit. Il croyait comprendre à présent pourquoi les Seuils n'étaient pas sélectifs, et pourquoi ceux qui les avaient construits ne les utilisaient plus.

Autrefois — un milliard d'années auparavant, peut-être — ils avaient dû être les propriétaires incontestés de la Galaxie. Mais la majorité de leurs mondes étaient petits, comme Mars, insuffisamment grands pour conserver leur atmosphère et leur eau. Des millions d'années de déclin avaient suivi. Et, pendant ce temps, se disait Falk, sur les mondes bouillants qui sont en train de se refroidir, les races plus petites avaient fait leur apparition. Les êtres rampants, tapageurs. Les lézards. Les hommes. Les êtres qui n'étaient pas dignes des étoiles.

Si bien que le chemin devenait long, que le chemin devenait dur. Et les races petites étaient restées sur leurs planètes. Mais pour un homme, ou pour un lézard, qui abandonnerait tout ce qu'il appelle « vie » pour la connaissance, la route était ouverte.

Falk coupa sa lampe de casque et contempla le brouillard de diamants de la Galaxie. Où serait-il, dans mille ans ? Debout sur cet atome de lumière, ou sur cet autre ?

Pas de poussière, en tout cas. Pas de poussière, sans regret, indigne. Il serait un voyageur avec une destination, et peut-être la moitié de son voyage serait-elle accomplie.

Wolfert attendrait son retour en vain, mais cela n'avait pas d'importance. Falk était heureux, si le bonheur était encore concevable pour lui. Et, sur la Terre, les montagnes surgiraient et s'effondreraient longtemps après que la question de la survie humaine ait été oubliée. A ce moment-là, peut-être, Falk serait arrivé chez lui.

éditions opta

24, rue de Mogador 75009 Paris

4 revues mensuelles

FICTION

Anthologie permanente de la science-fiction et du fantastique.

192 pages, paraissant le 30 de chaque mois - format poche.

le N° 5 F. 00

GALAXIE

La seule revue de science-fiction comtemporaine.

160 pages, paraissant le 15 de chaque mois - format poche.

le N° 4 F. 00

ALFRED HITCHCOCK MAGAZINE

La célèbre revue du maître du suspense : Alfred Hitchcock.

128 pages, paraissant le 15 de chaque mois - format poche.

le N° 3 F. 50

MYSTÈRE MAGAZINE

Unique revue française de nouvelles policières.

128 pages, paraissant le 30 de chaque mois - format poche.

le N° 3 F. 50

4 collections

GALAXIE-BIS

Un roman d'aventures vous attend pour vous projeter autre part, outre temps...

Bimestriel, 256 pages format de poche.

le N° 8 F. 00

ANTI-MONDES

Le nouveau monde de la science-fiction
Les œuvres les plus récentes des écrivains contemporains.

Volumes brochés sous couverture illustrée et pelliculée.

Collection du LIVRE D'ANTICIPATION

Tous les grands classiques de la science-fiction, reliés pleine toile, ornés de fers - gardes et hors-textes originaux, sous jaquette rhodoïd.

tirage limité et numéroté.

Collection AVENTURES FANTASTIQUES

Ouvrages prestigieux, reliés soie - fers, gardes et illustrations originaux - sous jaquette rhodoïd.

tirage limité et numéroté.

en vente partout

une nouvelle collection des éditions Opta

MARGINAL

ANTHOLOGIE DE L'IMAGINAIRE

parution bimestrielle

illustrée
256 pages
couverture pelliculée

LE N° 9,50 F

N° 1..... ENFERS ET PARADIS DE L'ESPACE.....
.....ISAAC ASIMOV..... LESTER DELREY.....
.....DAMON KNIGHT.....JACK VANCE.....ETC...

abonnement "MARGINAL"

1 an **6** numéros = **51**F au lieu de ~~57F~~

Ci-joint mon règlement
à l'ordre des Editions OPTA, 24 rue de Mogador - 75009 Paris

☐ Chèque bancaire ou mandat-poste ☐ Chèque postal CCP 31.529.23 LA SOURCE ☐ Mandat de versement

Je désire m'abonner à partir du N° .....

Nom .....

Adresse .....

.....

Date : ..... Signature :

ACHEVE D'IMPRIMER
LE 10 NOVEMBRE 1973
SUR LES PRESSES DES
IMPRIMERIES RICCOBONO
DRAGUIGNAN (VAR)

Dép. Lég. 1973 - 4e Trimestre

Directeur de la publication : Ph. DAUDY
Rédacteur en chef : M. DEMUTH